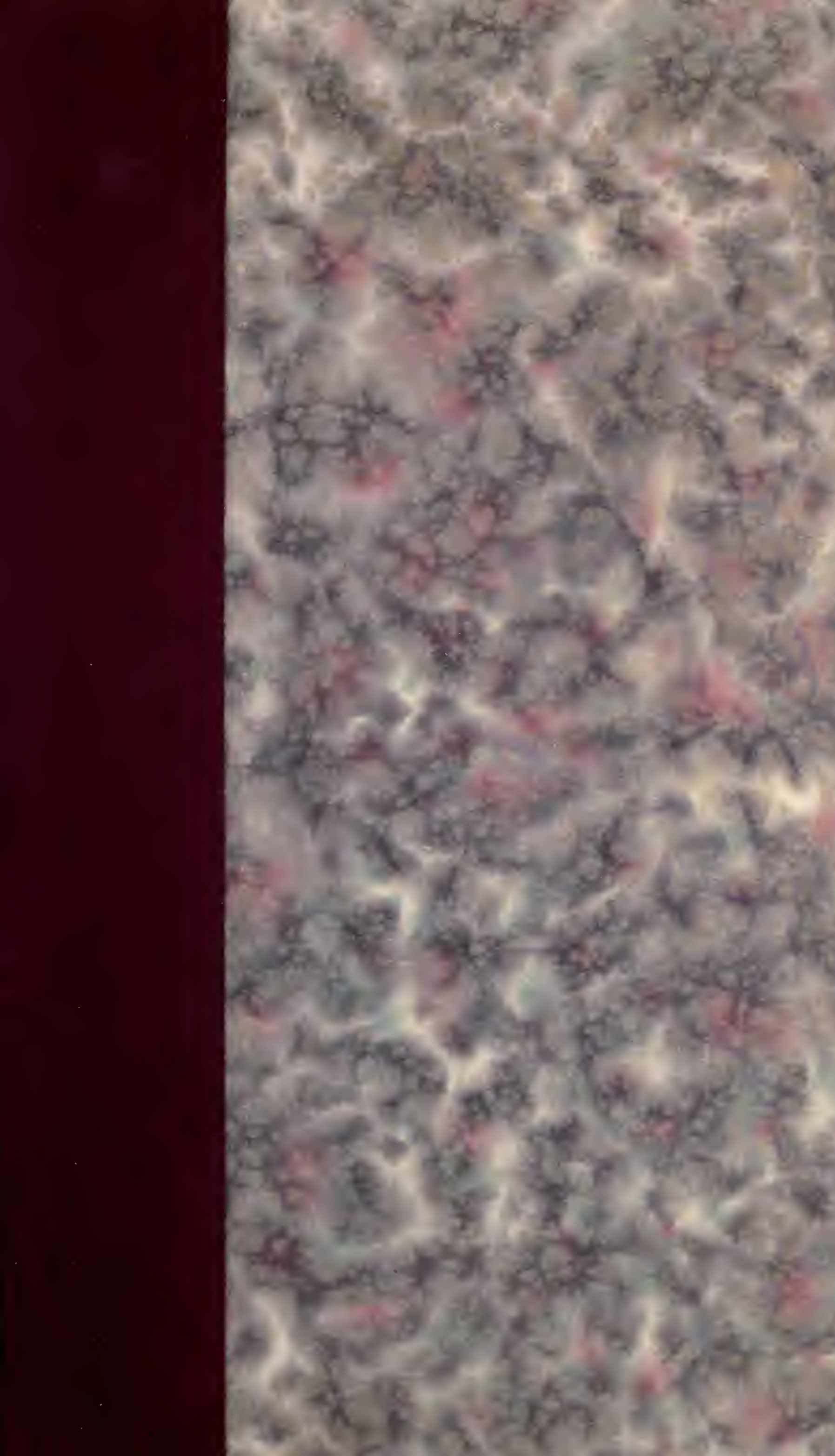




Grimpé sur des Cadavres, il se bat les flancs entre le Néant et la Mort.

EXAMEN

CRITIQUE

DE L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION

DE M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS;

PAR LE JOYEUX DE S.t ACRE, pseud.

Mossé,

Ouvrage indispensable à tous ceux qui ont lu celui qui y est examiné, et qui venge les gouvernemens, les peuples, les religionnaires, la philosophie, les sciences, la raison et le goût, outragés par M. l'Abbé de la Mennais.

les Cotin étaient des Aigles!



PARIS,

aux Archives des Lettres, Sciences et Arts,

Quai Voltaire, N. 3. au premier.

EXPLICATION

DE LA GRAVURE.

Au milieu de la Gravure, on voit une *figure d'homme* élevée sur des *cadavres entassés*. Ses deux bras sont étendus et semblent au moment de se croiser avec effort.

A droite, un *Squelette*, armé d'une faux, représente la *Mort*, et fait voir dans un *Sablier*, dont le sable est tout écoulé, que le dernier moment de la figure principale est arrivé.

A gauche, des *Vagues* qui battent des *Ruines* et des *Débris d'ossemens humains*, sont surmontées par une *Masse de Nuages* sur laquelle est écrit : *Le Néant*. On distingue un *Hibou* sur cette masse.

Autour de la figure principale, on voit des *Nuées* de *Chauves-Souris*, et au-dessous l'inscription : *grimpé sur des cadavres, il se bat les flancs entre le néant et la mort.*

Au-dessus de cette figure est une *grosse vessie* qui représente sa *Réputation*.

A gauche, *quatre soufflets* tenus par un *Caméléon*, une *Pie*, un *Serpent*, un *Crapaud*, gonflent cette vessie. Sur les quatre soufflets on lit : *Débats*, *Gazette*, *Quotidienne*, *Drapeau*, titres des journaux qu'ils représentent.

A droite, *plusieurs flèches* qui sont parties de la

gerbe de traits, qui se trouve sous le titre de ce livre, atteignent la vessie et font *jaillir le vent* qu'elle contient. Sur ces flèches un *ruban flottant* porte le titre d'*Examen Critique*.

La vessie est, de plus, surmontée d'une *pluie de traits* qui la criblent.

Des *Nuages* séparent entièrement cette scène d'*une Gloire*, représentée par des *rayons lumineux* dans laquelle on lit : *Sciences*, *Philosophie*, *Tolérance*, *Patrie*, *Eloquence*.

Au-dessus de cette *gloire*, on distingue *six Couronnes de Lauriers* entourant les noms de *Newton*, *Buffon*, *Lavoisier*, *Rousseau*, *Voltaire*, *Montesquieu*, outragés dans l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*.

Dans les angles du haut, on voit des *Etoiles*, symboles de l'Immortalité de ces grands hommes.

Les formalités voulues par la loi ayant été remplies, l'éditeur de cet ouvrage déclare qu'il poursuivra les fabricans et débitans d'éditions contrefaites, et donnera moitié de l'indemnité accordée par la loi à ceux qui les lui feront découvrir.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature suivante :

Antoine

EXAMEN

CRITIQUE

DE L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION

DE M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — *Tableau de la génération présente.* — *Institutions qui lui conviennent.* — *Marche que doivent suivre les gouvernemens.* — *Devoir des Ecrivains.* — *Motifs de cet examen.*

SI l'on jugeait les gens de lettres contemporains par les écrits de quelques-uns d'entr'eux, qui font le plus de bruit, on aurait une idée fort inexacte de la génération présente.

Cette génération se distingue par la sagesse

de ses principes, la maturité de sa raison, la perfection de ses talens et la pureté de son goût, quelques exceptions qui seraient imperceptibles sans le bruit qu'elles font pour qu'on s'aperçoive de leur existence débile et instantanée, ne peuvent compter pour rien dans le nombre incalculable des gens instruits et sensés, dont la paisible modestie contraste d'une manière frappante avec la bruyante morgue et l'impertinent orgueil de la sottise et de la fatuité.

La société elle-même est incomparablement mieux composée que jamais; le tact des convenances, le respect humain, l'instruction, le goût, distinguent la généralité des membres qui la composent, depuis les classes les plus élevées par la fortune ou les emplois jusques aux classes les moins aisées.

Il n'est pas jusqu'aux ouvriers et aux gens de la campagne, autrefois si bornés, qui n'aient maintenant un trèshaut degré d'in-

telligence, un jugement sain et une tenue soignée, selon le plus ou moins de ressources que leur travail peut leur procurer.

En vain de misérables détracteurs clabaudent contre le siècle, contre le peuple, rien n'est dégénéré qu'eux, tout s'est amélioré excepté eux; et l'homme dont les ressources de fortune ne lui ont pas permis la culture de l'esprit, a un jugement plus sain, une conception plus pénétrante, un bon sens plus mûr, que les énergumènes qui le décrient.

Dans un âge aussi éclairé que le nôtre, il faut que les institutions s'élèvent au niveau des progrès de l'esprit humain; on ne peut gouverner une génération aussi sensée, aussi généreuse, avec des coutumes, avec des lois tombées en désuétude et faites pour des générations ignorantes et barbares.

Les véritables hommes d'état, les gouvernemens qui veulent être durables, doivent se pénétrer de ces vérités; au lieu de se proposer d'appauvrir l'esprit, l'intelligence, le bon

sens des nations, ils doivent travailler eux-mêmes, à enrichir les leurs, et à créer des institutions dignes des peuples qu'ils ne doivent plus gouverner durement, mais administrer avec paternité.

Leurs tâches ne sont pas plus difficiles à remplir, et elles sont infiniment plus élevées; il est peu flatteur de dominer des brutes, il est glorieux d'être le chef d'un peuple qui connaît sa dignité.

Il n'y a que des esprits faux qui puissent s'imaginer que le seul moyen de maintenir leur pouvoir, consiste à faire tout plier sous le joug tyrannique de leur volonté. La stupidité se roidit souvent contre les mesures les plus salutaires, tandis que la raison les approuve toujours; la misère et l'asservissement sont plus près de se soulever et de favoriser les factions, que l'aisance et la liberté; le sujet qui n'a rien à perdre peut tout risquer, celui qui a tout à conserver ne veut point courir les hasards.

Les gouvernemens qui méconnaissent ces principes, sont toujours à la veille d'une chute inévitable; au lieu de laisser une mémoire vénérée, ils seront l'exécration de la postérité, après l'avoir été de leurs contemporains, et après avoir causé les malheurs des peuples qui auront gémi sous leur joug inhumain, ou qui seront parvenus à le briser.

C'est donc en écoutant et en suivant la voix générale, l'opinion publique, plus souveraine et plus puissante qu'aucun despote du monde; en fermant l'oreille et en méprisant les conseillers trompeurs qui veulent voir sacrifier l'intérêt général à leur intérêt privé, que les gouvernemens trouveront la meilleure et plus sûre règle de se conduire avec honneur et prudence; car l'honneur en pareil cas est toujours accompagné de prudence et de sécurité, tandis que le déshonneur l'est toujours d'irréflexion et de danger.

Les écrivains sont les organes de cette opinion publique, de cette voix générale,

que les gouvernemens doivent écouter de préférence aux conseils perfides; leur mission est grande, parce qu'elle est utile; elle est glorieuse, parce qu'elle n'est pas sans courage; c'est à eux à dire des vérités qu'un courtisan tremblerait de faire entendre, s'il n'avait intérêt de les ensevelir, quand sa vue, étroite et bornée, est forcée de s'apercevoir de leur stature gigantesque et puissante.

Mais, parmi les écrivains, il en est qui sont indignes d'une mission aussi glorieuse, soit par le peu de moyens qu'ils reçurent de la nature, soit par leurs principes erronés, et souvent à cause et de la faiblesse de leurs talens, et de leurs mauvais principes tout à la fois; car l'homme qui n'est doué ni d'une grande âme, ni d'un beau caractère, comme celui dont l'esprit est faux et les principes dissolus, possèdent rarement les qualités d'un écrivain distingué; leurs assertions déplorables sont presque toujours exprimées d'une manière tout aussi déplorable; et de

deux écrits, dont l'un fait honneur au génie de l'homme, par la justesse des principes et par l'amour de la vérité, tandis que l'autre le dégrade par la faiblesse de ses vues et par la fausseté de ses discours, l'un brille de tous les charmes de l'éloquence, de toute la magnificence des pensées, tandis que l'autre est aussi dépourvu de beautés et de talens, que de justice et de probité. L'honneur et la vérité ont seuls le privilége d'une éloquence réelle: l'opprobre et le mensonge ne l'atteignent jamais. Ainsi la beauté, nue comme voilée, est toujours belle et digne d'admiration et d'hommage, tandis que la laideur, dans quelque état qu'elle se trouve, est toujours répoussante et n'inspire que le dégoût et le mépris.

Dans cette malheureuse classe d'écrivains, il en est quelques-uns dont l'audace est sans bornes; leurs livres semblent écrits sous la dictée des furies; le respect humain y est foulé aux pieds; les vérités les plus frappantes y sont méconnues ou détestées; l'inhumanité,

la persécution, l'intolérance, et tous les fléaux qui les suivent, y sont appelés à grands cris : ils voudraient, avec leurs bras de nain, guider tous les gouvernemens et terrasser de grands peuples. Jamais mirmidons ne furent plus débiles; jamais reptiles ne furent plus impurs; jamais orgueil ne fut plus hautain.

La raison a dédaigné de répondre à d'aussi méprisables ennemis; elle a dédaigné d'employer ses armes invincibles contre d'aussi tristes adversaires. Elle a compté sur l'opinion publique pour en faire justice par son mépris, et ne s'est pas trompée : mais son silence semble accroître leur témérité, semble encourager leurs outrages; il est donc temps de le rompre.

Un des ouvrages qui se distinguent le plus par la fausseté des assertions, par la dissolution des principes, par la bizarrerie des locutions, c'est l'*Essai sur l'Indifférence en matière de Religion, par M. l'abbé de la Mennais.* L'auteur, au lieu de se renfermer dans son

sujet, et de le traiter selon sa capacité, en a fait le texte de longues diatribes, prétendues politiques, dans lesquelles il insulte les peuples, les gouvernemens, les savans et les philosophes de tous les pays et de tous les temps.

Ce livre, à cause de son audace et du malheureux esprit de parti, s'est répandu à un très-grand nombre d'exemplaires; il peut tomber maintenant entre les mains de la jeunesse, dont il est dans le cas de déranger le jugement et le goût. Ces considérations, jointes au vif désir de venger la raison, les peuples, les sciences et la philosophie, indignement outragés dans ce livre, nous ont déterminés à en publier l'examen critique, dans lequel il ne nous sera pas difficile de prouver combien les principes de M. l'abbé de la Mennais sont faux, et combien son style est ridicule.

NOTA.

Toutes les citations critiquées dans cet examen sont *textuelles*. Les personnes qui voudront en vérifier l'exactitude doivent le faire dans la première édition du premier volume, in-8o, sans nom d'auteur, Paris 1817, de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*.

La différence des caractères d'imprimerie des éditions suivantes, ayant rempli moins de pages, les folios cités ne peuvent être exacts qu'avec la première édition.

Il en est de même du deuxième volume, dans le cas où il serait réimprimé, ce serait la première édition, in-8o, Paris 1820, qu'il faudrait vérifier.

CHAPITRE II.

EXAMEN DE L'AVERTISSEMENT ET DE L'INTRODUCTION.— *Avertissement séditieux de M. l'abbé de la Mennais. — Ouvrage, gouvernement et lois de circonstance. — Société qui va mourir.—Siècle moribond.—Indifférence léthargique et Sommeil de fer. — Roi de la Création. — Alternative de Dieu. — Sciences qui traînent dans la boue et la fange. — Ame qui rougit de sa céleste origine. —Mort qui fait tressaillir d'espérance. — Affection de l'auteur pour la mort et les cadavres. — Espérances cadavéreuses. — Infecte et lente consomption. — Ombres funèbres. — Les deux gouttes d'huile. — Peuples voluptueux cruels. —Bruits formidables, torrens de lumière entraînant des pailles. — Lac stagnant, gouffre ténébreux, sombre cloaque de l'indifférence. — Prédilection pour les sciences physiques. — Paix des cadavres endormis dans le cercueil.— Gangrène, cadavre infect, pourri, miasmes pestilentiels, exhalaison de mort. — Religion asservie, dégradée, enchaînée, insultée et protégée à la fois. — Vil respect humain.*

M. L'ABBÉ de la Mennais a fait précéder son premier volume du court avertissement que voici :

On se propose de faire paraître à une époque peu éloignée, la seconde partie de cet ouvrage. Les circonstances ont déterminé à publier séparément le premier volume; car dans ce SIÈCLE DES LUMIÈRES (c'est lui qui souligne *siècle des lumières*), TOUT EST DE CIRCONSTANCE, *les doctrines, les mœurs;* LES GOUVERNEMENS MÊME, et LES LOIS; *et les réflexions de la veille sont rarement applicables au lendemain. Quand tout était stable, les livres arrivaient toujours à temps : aujourd'hui,* IL FAUT SE HATER, *parce que la* SOCIÉTÉ *elle-même* SE HATE D'ACCOMPLIR SES DESTINS; *il faut se presser de parler de vérité, d'ordre, de religion aux peuples, de peur de ressembler au médecin qui* DISSERTERAIT SUR LA VIE PRÈS D'UN TOMBEAU.

Ce peu de mots renferme de singulières choses : d'une part, on croirait qu'il y a presque de la modestie. M. l'abbé de la Mennais est de ce siècle, et il ne veut pas qu'on l'appelle *le siècle des lumières;* il pense probablement qu'il faudrait l'appeler le siècle des

ténèbres. Mais il y aurait ici trop peu d'*humilité;* car s'il est des gens qui se glorifient d'être ténébreux, ils devraient savoir qu'ils ne seront jamais en assez grand nombre ni assez célèbres, pour donner leurs noms à un siècle, quel qu'il soit.

D'un autre côté, il semblerait que l'auteur est réellement modeste; car il assure que *tout est de circonstance,* même *son ouvrage!....* Mais ce qui vient après, pourrait bien passer pour de la *sédition.* Quoi! *les gouvernemens même....* SONT DE CIRCONSTANCE? *les lois.....* SONT DE CIRCONSTANCE? Ah, monsieur l'abbé! si quelqu'autre que vous avait imprimé de pareilles choses, vous en auriez fait le texte de trois ou quatre articles de journaux, en forme de sermons, dans lesquels vous n'auriez pas manqué de signaler l'audace du *séditieux* écrivain!.... Mais il est difficile de croire que M. l'abbé de la Mennais ait voulu être *séditieux,* dans le sens qu'on donne maintenant à ce mot; c'est le ton de prédi-

cation auquel il est habitué, qui le fait ainsi parler; et ce ton de prédication, qui veut être railleur au commencement, puisqu'il souligne, paraît ensuite dans tout son jour, lorsqu'il assure *qu'il faut se hâter, parce que* LA SOCIÉTÉ *elle-même* SE HATE D'ACCOMPLIR SES DESTINS : elle va cesser d'être, et plus tard *on disserterait sur la vie* PRÈS D'UN TOMBEAU. Ainsi, c'est la fin du monde que M. l'abbé de la Mennais annonce; mais qu'on se rassure, son sermon est daté de 1817, et, malgré les trois ans qui se sont écoulés depuis, *la société ne s'est pas hâtée d'accomplir ses destins*. Serait-ce le premier volume de M. l'abbé de la Mennais, qui nous aurait préservés de ce malheur?

Cependant, l'introduction qui suit son petit avertissement, laisserait croire que M. l'abbé de la Mennais regarde *la mort de la société*, non comme une chose à venir, mais comme une chose faite. *Lorsque tout mouvement est éteint,* dit-il, *lorsque le pouls* A CESSÉ DE BATTRE, *que le froid* A GAGNÉ LE COEUR, *et que l'*HA-

LEINE DU MORIBOND NE TERNIT PLUS LE MIROIR, *qu'une curiosité inquiète* APPROCHE DE SA BOUCHE, *qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable* DISSOLUTION ? *En vain l'on essaierait de se le dissimuler, la société, en Europe, s'avance rapidement vers le* TERME FATAL : LES BRUITS FORMIDABLES QUI GRONDENT DANS SON SEIN, *les secousses qui l'ébranlent, les bouleversemens inouis qui, dans l'espace de quelques années, en ont tant de fois changé la face, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur ; ces terribles convulsions peuvent n'être pas sans remède ; mais cette* INDIFFÉRENCE LÉTHARGIQUE *où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, ce* SOMMEIL DE FER, *cette* STUPEUR MORTELLE, *qui l'en tirera ? Qui soufflera sur ces* OSSEMENS ARIDES *pour les* RANIMER ?

Il faut bien ouvrir la bouche un peu plus que de coutume pour prononcer tous ces grands mots

> *Fort contens* de se trouver ensemble !

Mais les images de M. l'abbé de la Mennais dédommagent de ce petit effort; elles sont d'un goût tout particulier: *le pouls* DU SIÈCLE, *qui a* CESSÉ DE BATTRE; *le froid qui a gagné son cœur; l'haleine de ce* MORIBOND (qui n'a pas encore 20 ans accomplis, et qui est appelé comme ses prédécesseurs à parvenir à l'âge de 100 ans): *l'haleine de ce* MORIBOND qui NE TERNIT PLUS LE MIROIR QU'UNE CURIOSITÉ INQUIÈTE *approche* DE SA BOUCHE (la bouche du siècle!). *Les bruits* FORMIDABLES *qui grondent dans son* SEIN (quoique moribond), sont des métaphores que peu d'écrivains auraient su trouver: il fallait le génie de M. l'abbé de la Mennais, pour créer toutes ces merveilles; mais, quant à *l'indifférence* LÉTHARGIQUE *au sommeil* DE FER, aux *ossemens arides* (du siècle), ce sont de ces expressions hardies qu'on aurait tort de taxer de néologisme; car M. l'abbé de la Mennais est bien connu pour un *anti-novateur*.

Il dit, un peu plus loin: *les ames énervées*

fuient la réflexion, FRÉMISSENT *comme un œil malade, et se* CONTRACTENT *au premier rayon de lumière qui vient les frapper; et s'oubliant elles-mêmes, cherchent au sein d'une molle incurie, je ne sais quel* REPOS AGITÉ PAR LES SONGES VOLAGES DU PLAISIR. NON, JAMAIS RIEN DE SEMBLABLE NE S'EST VU, N'AURAIT PU MÊME S'IMAGINER.

En lisant cette chute familière après la tirade pompeuse qui la précède, on pourrait croire que M. l'abbé de la Mennais a une grande prédilection pour les *pots-pourris*.

Il continue aussitôt: *il a fallu de longs et persévérans efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette* BRUTALE INSOUCIANCE. *Arrêtez un moment vos regards sur ce* ROI DE LA CRÉATION : *quel avilissement incompréhensible! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant*

avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, *il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner*, *afin de les confondre dans un commun mépris*, *dernier excès de dépravation intellectuelle où il soit donné d'arriver.*

Le roi de la création est certainement le Créateur ; et à la manière dont parle M. l'abbé de la Mennais de ce roi-là, de sa *brutale insouciance*, puisqu'il trouve que l'insouciance est *brutale*, de son *avilissement incompréhensible*, *etc. etc.* On se récrie malgré soi :

Comme, avec irrévérence,
Parle de Dieu. . . . . .

M. l'abbé de la Mennais !... Mais à cause de l'*extraordinaire* qui se trouve dans ces expressions, et après y avoir réfléchi trois jours et trois nuits, on pensera que ce peut être de l'homme que M. l'abbé de la Mennais veut parler, et l'on trouvera qu'en le faisant, de sa propre autorité, *roi de la création*, il l'élève beaucoup trop haut, pour le rabaisser ensuite beaucoup trop bas.

Se peut-il concevoir, ajoute M. l'abbé de la Mennais, *de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées.* Si telle est la condition humaine, le Créateur l'a placée dans une situation bien excusable, et il s'est mis dans l'impossibilité de la punir; car on ne peut être coupable pour ne pas remplir des devoirs et des destinées qu'on ignore, et ce serait supposer le Créateur plein de déraison et de cruâuté, que de le faire agir différemment.

Chose remarquable, dit encore M. l'abbé de la Mennais, *la culture des sciences physiques qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui cet abject penchant à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant perpétuellement d'objets qu'il pouvait toucher et manier, et le ramenant sans cesse dans* LA BOUE ET LA FANGE DE LA TERRE. *Alors son ame s'est* DÉGOUTÉE D'ELLE-MÊME, *elle a* ROUGI DE SA CÉLESTE ORIGINE, *et s'est efforcée d'en*

éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fond de son être, et qui, de même qu'une flamme pure, tend à s'élever incessamment vers les hautes régions où réside le sublime principe dont elle émane, elle l'a détourné de son cours, pour l'appliquer uniquement aux corps, elle les a aimés comme sa fin; elle a voulu s'identifier à eux, ÊTRE PÉRISSABLE COMME EUX; *elle s'est dit :* TU MOURRAS *! et a* TRESSAILLI D'ESPÉRANCE.

Voilà les pauvres sciences physiques bien maltraitées, il faut en convenir; *elles ramènent sans cesse dans la boue et la fange de la terre!...* Mais M. l'abbé de la Mennais se place là dans une mauvaise position, car le lecteur lui dira : Ou vous convenez que vous les avez cultivées et que vous avez été *ramené sans cesse dans la boue et dans la fange de la terre*, ce qui n'est guère propre ni louable; ou vous ne les connaissez pas, et vous n'en jugez que comme un aveugle des couleurs.

Comment cependant peut-il avancer que

l'ame s'est dégoûtée d'elle-même, qu'elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir? On voit que M. l'abbé de la Mennais n'est certainement pas un *mondain*, et qu'il a jugé la société du fond d'un séminaire; car s'il l'avait vue de plus près, il se serait convaincu que la vanité de l'homme tend toujours à lui faire croire qu'il est beaucoup plus qu'il n'est réellement, et que bien loin *d'être dégoûté de lui-même, de rougir de sa céleste origine, de s'efforcer d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir*, il nourrit une fierté souvent déplacée, et voudrait pouvoir prouver que son origine est encore plus élevée qu'elle n'est.

M. l'abbé de la Mennais connaît encore bien moins le cœur humain lorsqu'il assure que l'homme s'est dit : *tu mourras*, et qu'il a *tressailli d'espérance!* Cette idée de la destruction est au contraire ce qui afflige le plus l'espèce humaine, quelque déplorable que soit son existence.

Mais M. l'abbé de la Mennais affectionne singulièrement les expressions de *mort*, de *cadavres*, et leurs équivalentes ; il croit sans doute qu'elles produisent le plus grand effet, même lorsqu'elles sont le plus bizarrement alliées à des mots, qui contractent une pareille alliance pour la première fois, depuis que la langue française est une langue ; ainsi nous trouvons à sa page XI : des *espérances* CADAVÉREUSES, et ensuite le joli petit passage suivant, sur l'effet duquel il a beaucoup compté : *ils seront consumés d'une* INFECTE *et lente* CONSOMPTION ; *objet d'horreur et de mépris pour tous les autres peuples, ils* S'ÉVANOUIRONT *de la scène du monde comme de* SINISTRES MÉTÉORES, *ou comme ces* OMBRES FUNESTES QUI APPARAISSENT *la nuit au milieu des tempêtes pour annoncer des forfaits et prophétiser des malheurs.*

Ceci est tout dans le goût d'Ossian ; mais Ossian était poète, et M. l'abbé de la Mennais ne veut certainement pas l'être ; un

sermon ossianique serait un plaisant sermon et même un sermon plaisant; c'est encore bien plus étrange que dans une longue dissertation écrite, imprimée même en deux gros volumes in-octavo, on ait la bonhomie de nous régaler des *ombres funestes qui apparaissent dans la nuit au milieu des tempêtes pour prophétiser des malheurs* ..... et ce, à la fin du quatrième lustre du dix-neuvième siècle! ... Est-ce que M. l'abbé de la Mennais, après avoir dit que ce siècle n'est pas celui *des lumières*, voudrait le prouver par ses écrits? ..... Oh, le méchant tour qu'il nous jouerait là, surtout si ses écrits devaient aller jusqu'au vingtième siècle!

On trouve plus loin que *tant que la vie subsiste, elle a une* CAUSE, *et cette cause n'est, et ne peut être qu'un* RESTE DE VÉRITÉ ENSEVELI *au fond de la conscience*, FAIBLE GOUTTE D'HUILE, *mais qui* SUFFIT A CETTE LAMPE *près de s'éteindre*. Le lecteur voit que M. l'abbé de la Mennais veut toujours *ensevelir*, et

quant à la *goutte d'huile*, il faut convenir qu'elle vaut certainement celle de M. le comte Beugnot (1).

L'*homme abruti par les sens et livré aux plaisirs du corps*, dit encore M. l'abbé de la Mennais, *devient naturellement destructeur, son ame s'endurcit et se plaît dans les spectacles de ruines et de sang; il contracte des goûts barbares, des habitudes féroces, et c'est une observation* SINGULIÈREMENT REMARQUABLE *que tous les peuples impies ou, si l'on veut,* INCROYANS, *ont été des peuples voluptueux, et tous les peuples voluptueux des peuples cruels.*

Cette *observation* est, en effet, *singulière-*

---

(1) M. Beugnot, député de la Seine-Inférieure, a été directeur général de la police. Lorsqu'il fut nommé à cette place, il adressa une circulaire aux préfets des départemens dans laquelle il leur apprenait que sa police serait *anodine* et *émolliente*, et qu'elle serait dans l'état *comme une* GOUTTE D'HUILE *qu'on introduit dans une serrure pour faire mieux jouer ses ressorts.*

ment remarquable, c'est probablement la première fois qu'on la fait; M. l'abbé de la Mennais le croit, et il ne se trompe pas; mais ce qui la rend si *singulièrement remarquable*, c'est qu'elle est entièrement opposée à la vérité; les peuples voluptueux ne sont plus propres à faire la guerre, ils sont efféminés et s'endorment au sein des voluptés au lieu de *se plaire dans les spectacles de ruines et de sang*.

On a pu s'apercevoir plus haut que M. l'abbé de la Mennais avait pillé le *bruit formidable* à la cantate de Circé, du grand Rousseau, où il produit pour le moins autant d'effet que dans l'introduction de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion. Nous n'en avons rien dit, dérober une belle expression à un poète aussi riche pour s'en mal servir, ne vaut pas la peine qu'on y prenne garde; maintenant, non content de ce larcin, qui ne pouvait effleurer la fortune du propriétaire, M. l'abbé de la Mennais vole le

moins riche des poètes, il s'empare des *torrens de lumière* du pauvre Lefranc de Pompignan, et voici comment :

Du sein du christianisme jaillissent DES TORRENS DE LUMIÈRE *et de vérité, qui, parcourant en tous sens l'univers pour le régénérer, entraînent dans leurs cours, comme des* PAILLES LÉGÈRES, *les fugitives erreurs que la sagesse humaine essaie de lui opposer* (page XXVII).

Comment trouve-t-on *les pailles légères entraînées par des torrens de lumière.* On conviendra que :

La chute en est jolie, amoureuse, admirable !

mais voici un tableau qui le cède peu aux *pailles légères* et à la *goutte d'huile :*

Affaissés sous le poids vengeur des vérités qu'ils blasphêment, ils tombent et s'enfoncent dans LE LAC STAGNANT DE L'INDIFFÉRENCE, *gouffre ténébreux, où le désespoir de vaincre précipite infailliblement tôt ou tard les ennemis d'une religion contre laquelle il n'est pas donné à l'homme de prévaloir,* SOMBRE CLOA-

QUE, *où le crime stupidement tranquille s'endort entre les bras de la volupté aux pieds de l'affreuse* IDOLE DU NÉANT (page XXXIII).

Le *lac stagnant de l'indifférence*, qui est non seulement un *lac stagnant*, mais un *gouffre ténébreux*, mais encore un *sombre cloaque*; voilà de ces tableaux et de cette éloquence qu'*il n'est pas donné à tout le monde* de posséder.

Quoique ce siècle, à en juger d'après ce qu'on vient de voir, ne soit pas le *siècle des lumières*, et soit celui de l'indifférence en matière de religion, M. l'abbé de la Mennais sera bien étonné qu'on lui prouve que dans son beau mouvement contre les sciences physiques, il ait, sans s'en douter, prouvé qu'on n'avait jamais eu tant de religion que pendant les trente ou quarante ans qui viennent de s'écouler; le lecteur nous défie peut-être dans ce moment de citer un passage qui contienne une pareille assertion, or en voici un:

Ne pouvant anéantir le livre de la nature

qui se déploie magnifiquement à tous les regards, on en efface avec soin le nom de Dieu, et se hâtant de tourner les pages qui rappellent le créateur, on s'arrête uniquement à celles qui nous instruisent des propriétés des corps et des jouissances qu'on en peut tirer. De là cette PRÉDILECTION EXCLUSIVE *pour les* SCIENCES PHYSIQUES, *qui amusent l'esprit* SANS INQUIÉTER LA CONSCIENCE. *Mais bientôt les sciences elles-mêmes languissent, dépérissent et meurent, quand l'ame n'est plus animée de ce feu producteur qu'elle puise au sein de la religion, dans des contemplations célestes* (page XXXVI).

Il faut convenir en passant que quand les sciences physiques ne seraient bonnes et utiles que pour *amuser l'esprit sans inquiéter la conscience*, elles mériteraient bien quelque *prédilection*. Mais puisque M. l'abbé de la Mennais trouve que le *feu producteur* de ces sciences est *puisé au sein de la religion*, et que sans la religion elles *languissent, dépé-*

rissent et meurent ; comme il est incontestable que les sciences physiques ont fait d'immenses progrès depuis trente ou quarante ans, il est évident, d'après M. l'abbé de la Mennais, que jamais l'ame n'a été plus *animée de ce feu producteur qu'elle puise au sein de la religion dans des contemplations célestes.*

Cela n'empêche cependant pas que M. l'abbé de la Mennais n'en revienne encore à la *mort* et aux *cadavres*, écoutons-le :

A l'agitation, à la fièvre, tristes, mais sûrs indices de vie, succèdent le calme et le silence de la MORT*, plus de contentions, plus de querelles : on dirait une* PARFAITE PAIX ; PAIX LUGUBRE, PAIX DÉSOLANTE, PAIX *mille fois plus* DESTRUCTIVE QUE LA GUERRE *qui l'a précédée,* PAIX DES CADAVRES ENDORMIS DANS LE CERCUEIL.

M. l'abbé de la Mennais affectionne tellement ces locutions qu'il dit encore un peu plus loin :

Tous les jours LA GANGRÈNE *gagne et dévore en secret quelque nouvelle partie de ce corps qui ne se sent plus lui-même,* CADAVRE DÉJA INFECT, *déjà* POURRI, *qui répand au loin des* MIASMES PESTILENTIELS *et des* EXHALAISONS DE MORT.

On voit que :

Il en revient toujours
A ses premières *inclinations*.

Mais laissons là les locutions et la manière d'écrire de M. l'abbé de la Mennais, nous en avons assez cité pour qu'il soit apprécié tout ce qu'il vaut; passons au fond de son ouvrage et voyons s'il est préférable à la forme.

Contemplez l'état de la religion, dit-il, *on ne la proscrit plus, mais on* L'ASSERVIT; *on n'égorge plus ses ministres, mais* ON LES DÉGRADE, *pour mieux* ENCHAÎNER LE MINISTÈRE. *L'avilissement est l'arme avec laquelle* ON LA COMBAT. *On lui prodigue* LE MÉPRIS, L'OUTRAGEANT DÉDAIN, *et* L'INJURE ENCORE PLUS AMÈRE *d'une* INSULTANTE PROTECTION.

Quelques pièces de monnaie QUE L'AVARICE *qui donne envie à la* MISÈRE QUI REÇOIT, *de vieux temples en ruines, des honneurs* DÉRISOIRES, *et enfin des* ENTRAVES SANS NOMBRE, *des* LOIS OPPRESSIVES, *des dégoûts et* DES FERS, *voilà les magnifiques largesses dont* LA PLUPART DES GOUVERNEMENS *ne se lassent point de la* COMBLER.

Notre manière de souligner fait assez apercevoir ce qu'il y a *d'extraordinaire* dans ce passage. *On asservit la religion !* on la *dégrade !* on lui *prodigue le mépris, l'outrageant dédain, et l'injure encore plus amère d'une* INSULTANTE PROTECTION !..... et qui fait tout cela d'après M. l'abbé de la Mennais, ce sont les gouvernemens ! et conséquemment celui de France !.....

Insultante protection ! ..... M. l'abbé de la Mennais voudrait donc protéger le gouvernement au lieu d'en être protégé ?... et s'il en est protégé, pourquoi lui reproche-t-il *un dédain, un mépris, une dégradation, des*

entraves sans nombre, des lois oppressives, des fers..... Tout cela est incompatible avec la protection qu'il reconnaît. M. l'abbé de la Mennais veut donc qu'on croie qu'il est en guerre ouverte avec le gouvernement existant? Lorsque tous les ans une nouvelle charge écrase les malheureux contribuables pour accroître les traitemens des gens d'église déjà si chèrement payés pour les moindres cérémonies qui ne devraient rien coûter; lorsque ces infortunés contribuables ne reçoivent aucun adoucissement à leur ruine causée par la stagnation des affaires et par l'énormité des impôts; M. l'abbé de la Mennais trouve que les gens d'église ne reçoivent *que quelques pièces de monnaie que* L'AVARICE QUI DONNE ENVIE A LA MISÈRE *qui reçoit!...* Dites plutôt, dites que les dernières ressources qu'on arrache légalement aux malheureux contribuables, sont dévorées par des hommes insatiables qui insultent encore aux infortunés dépouillés, et au pouvoir qui

les enrichit. Les ruineuses contributions dont vous dévorez une partie, jointes à la déplorable situation des affaires, font renoncer au commerce des milliers de Français, qui, après avoir tout perdu *hors l'honneur*, veulent au moins ménager cette fortune-là, à laquelle ils tiennent plus qu'à la vie. Si ces infortunés prennent un livre pour se distraire de leurs chagrins, et qu'un malheureux hasard les fasse tomber sur le vôtre, au lieu de consolation, ils y trouveront encore l'insulte et une insatiable soif d'or et de pouvoir. Reprenez plutôt *le sac et la cendre* dont vous vous glorifiez (page XXI), pleurez sur les malheurs de vos concitoyens, vivez de privations, plutôt que de vivre de leur ruine, honorez l'opinion publique, et ne l'appelez plus UN VIL RESPECT HUMAIN (page 20, ligne 26); et alors vous obtiendrez peut-être cette estime, cette vénération, que vous vous plaignez de n'avoir plus .... Quel contraste! nous respectons les lois, nous qu'elles écra-

sent, qu'elles dépouillent, qu'elles enchaînent..... ; et vous les insultez, vous qu'elles protègent, qu'elles enrichissent, qu'elles font dominer.

CHAPITRE III.

EXAMEN DES DEUX PREMIERS CHAPITRES. — *Fondation d'un état sur des cadavres. — Tic de M. l'abbé de la Mennais. — Citation de Grimm. — Mort de la Société, mort du genre humain. — Marc-Aurèle et Trajan assimilés à Néron. — Humanité de l'intolérance religieuse. — Le culte ne doit pas être subordonné au gouvernement. — Attaque de M. l'abbé de la Mennais contre les Anglais. — Un culte doit détruire tous les autres. — Contraction d'un cadavre qu'on galvanise. — L'Angleterre est morte. — Attaque de M. l'abbé de la Mennais contre les autres gouvernemens. — Collection de cultes, solde provisoire, budget outrageant. — Foule de constitutions, pactes illusoires. — M. le procureur du roi. — Frein de la religion remplacé par les tribunaux. — Gens qui n'obéissent qu'à Dieu.*

QUAND un écrivain insulte autant non-seulement le goût qui est fort peu de chose lorsqu'il y en a de si graves, mais la décence, mais le bon sens, mais la raison, il n'est pas étonnant qu'il s'en prenne aussi à la philosophie qui n'est que l'*Etude de la sagesse*; aussi

M. l'abbé de la Mennais accuse-t-il la philosophie d'avoir *voulu fonder un état sans religion et d'avoir été forcée de lui donner pour base . . . . devinez quoi ? . . .* DES CADAVRES !

Mais ne nous arrêtons pas à cette minutie, c'est l'expression favorite de l'auteur et il faut bien l'excuser d'un défaut dont il ne peut probablement se corriger ; il est des gens qui ont de ces habitudes qu'on appelle vulgairement des *tics,* et qui placent après chaque phrase un mot qui les repose et qui n'a aucun sens dans leur esprit ; il paraît que M. l'abbé de la Mennais a le *tic* de placer à la fin de chacune de ses phrases *la mort* ou *les cadavres*, sans que cela ait le moindre sens.

Il ajoute : *elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude.*

Voilà cette pauvre philosophie bien singulièrement combattue ! . . . si le mot *sanguinaire* ne se trouvait pas dans la dernière

phrase, sans aucune espèce de sens, pas plus que la *mort* et les *cadavres* n'en ont sous la plume de l'auteur; ce serait le plus bel éloge qu'on pût faire de la philosophie; car il est certain qu'on ne peut pas mieux établir *la sûreté personnelle* que *sur les intérêts de la multitude*, ou pour mieux s'exprimer que sur les intérêts de tous.

Il faut voir la joie qu'éprouve M. l'abbé de la Mennais (pages 33 et 34) d'avoir découvert dans la correspondance littéraire de Grimm et de Diderot, que *la philosophie a reconnu la nécessité indispensable des préjugés*; « il faut des préjugés aux hommes, dit un « des plus célèbres disciples de la philoso« phie, sans eux point de ressort, point d'ac« tion; tout s'engourdit, *tout meurt.* »

Dans l'enthousiasme de trouver surtout le *tout meurt*, il se récrie aussitôt: *ainsi* LA MORT *de la société*, LA MORT *du genre humain* (c'est lui qui souligne *la mort*), *serait le résultat de la victoire que la sagesse moderne*

s'efforce de remporter sur ce qu'elle nomme les PRÉJUGÉS. (c'est lui qui souligne *préjugés*).

Quelle prédilection pour *la mort !* il ne faut pas désespérer qu'après avoir fait *mourir la société* et *le genre humain* , ce qui est à peu-près la même chose, il ne finisse par faire *mourir la mort* elle-même, ainsi que tout ce qui n'est pas animé. (*Voyez* page 101 de cet Examen).

M. l'abbé de la Mennais ne partage pas la vénération de l'univers pour la mémoire de Marc-Aurèle et de Trajan , il dit que *le philosophe Marc-Aurèle et Trajan ; ne furent pas moins persécuteurs que Néron.* Ainsi voilà le sage et magnanime Marc-Aurèle et le grand Trajan , assimilés au cruel et odieux Néron ! c'est pousser un peu trop loin le dédain des idées reçues et du *vil respect humain !*

Il est très-remarquable que l'intolérance politique est la plus implacable et la plus barbare , parce qu'elle n'est point adoucie par la

religion qu'elle défend; en toute religion, même fausse, il y a quelque chose de généreux et de favorable à l'humanité (page 34). En effet l'intolérance religieuse était toute douce, généreuse et humaine, et point du tout cruelle et barbare, du temps des *Dragonades*, et des AUTO-DA-FÉS!

La politique au contraire est sans pitié, et constamment calme et froide, même lorsqu'elle est atroce. Consultez les fastes de l'inquisition, et vous verrez quelle était la pitié, et l'émotion des sensibles bourreaux! .....

Après avoir trouvé très-mauvais que le culte d'un état soit subordonné au gouvernement de cet état, et avoir regretté le temps heureux où un pape pouvait excommunier un roi de France, affranchir ses sujets du serment de fidélité, et empêcher ses serviteurs de l'approcher et de remplir leurs devoirs, M. l'abbé de la Mennais, qui blâme trèsfort lord Shaftsbury et Hobbes de n'être pas de cet avis, attaque le gouvernement anglais,

et trouve on ne peut plus scandaleux, que les agens de ce gouvernement, au lieu de se conformer aux mœurs et usages des Canadiens et des habitans de l'île de Ceylan, ne renversent pas les autels de l'idolâtrie auxquels ces peuples sacrifient.

M. l'abbé de la Mennais se montre ici fort mauvais politique ; il ne sait donc pas que, si le gouvernement anglais se conduisait de la sorte, il lui serait de toute impossibilité de se maintenir dans aucun des pays qu'il a conquis par son astucieuse politique?

Mais en supposant qu'il ne veuille pas croire à cette vérité, il en est une autre plus à sa portée qu'il comprendra probablement ; c'est que le christianisme ne s'est si fortement propagé qu'à cause de la persécution, et le protestantisme aussi. Les peuples ont commencé par plaindre les martyrs et les victimes des cruautés révoltantes de l'intolérance ; et à force de les plaindre, ils ont adopté leurs

partis et leurs opinions contre des bourreaux qu'ils avaient en horreur.

Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets, et il n'y aurait rien d'étonnant de voir un peuple neuf, devenir tout idolâtre et expulser les odieux persécuteurs qui voudraient renverser un culte idolâtre dans une partie de leur pays. Aussi, s'il arrive par hasard que l'ouvrage de M. l'abbé de la Mennais tombe entre les mains d'un diplomate anglais, il ne manquera pas de trouver le passage suivant tout-à-fait singulier :

Une nation à qui ce SCANDALE DESHONORANT *n'a point arraché* UN CRI UNIVERSEL D'INDIGNATION ET D'HORREUR, *n'est plus une nation chrétienne. Elle touche au dernier terme de l'indifférence religieuse, et voilà ce qui la préserve du fanatisme de l'impiété. Au reste, cette indifférence toujours croissante affaiblit progressivement l'intolérance politique et tôt ou tard elle en triomphera.*

D'après ce principe, M. l'abbé de la Men-

nais serait d'avis de détruire les religions des pays conqui ; ainsi le gouvernement anglais devrait détruire tous les cultes qui ne sont pas protestans ; les gouvernemens français et du midi de l'Europe devraient détruire tout ce qui n'est pas catholique, et si les idolâtres faisaient une invasion en Europe, ils devraient conséquemment détruire tout ce qui ne se courberait pas sous le joug de l'idolâtrie. Car enfin chacun est dans la persuasion que sa croyance est la meilleure, la seule qu'on doive avoir.

La chose qui surprend le plus le lecteur de M. l'abbé de la Mennais, c'est l'acharnement que cet écrivain montre contre l'Angleterre. Ce sera donc aux Français à prendre le parti du gouvernement anglais ! eux à qui le hasard, plutôt que la valeur et l'habilité, a voulu qu'il fît tant de mal ! eux dont il est parvenu à détruire la marine, les colonies, le commerce, et qu'il a précipités du haut rang qu'ils tenaient parmi les nations !...

Non content d'avoir crié au *scandale déshonorant* contre le gouvernement anglais, de ce qu'il a *garanti par un traité solennel aux habitans de Ceylan, la liberté du culte de leurs pères, et qu'il a prescrit à ses ambassadeurs d'assister aux cérémonies religieuses de ces peuples*, il s'élève aussi contre sa croyance religieuse, et veut l'en faire changer.

Il dit, (page 43), *il faudra bien qu'il s'y résolve, car cet événement est nécessaire. Une politique prévoyante, au lieu de le retarder, le hâterait peut-être. Quand une révolution est inévitable, la sagesse commande de la faire soi-même afin de la bien diriger. Il est d'ailleurs aisé d'apercevoir que celle-ci ne saurait qu'être éminemment avantageuse à l'Angleterre. En proie à une cupidité dévorante qui ne manque jamais de s'emparer des nations à leur déclin, elle déploie une inquiète et prodigieuse activité que quelques-uns prennent pour* DE LA VIE, *et qui est* LA VIE *comme* LA FIÈVRE EST LA VIE, *comme* LA FRÉNÉSIE EST LA VIE, *comme*

les CONTRACTIONS D'UN CADAVRE QU'ON GALVANISE SONT LA VIE. *Elle est* MORTE *par ses mœurs ; et au premier coup imprévu qui viendra frapper sa richesse, on sera tout surpris de voir ce grand corps, auquel on supposait tant de vigueur, expirer d'épuisement après quelques* CONVULSIONS.

Quelques raisons que nous ayons à alléguer, notre plume se refuse a prendre le parti du gouvernement anglais ; les amis de M. l'abbé de la Mennais le prennent assez sans nous. Nous remarquerons seulement en passant que M. l'abbé de la Mennais est fidèle à son *tic*, et qu'il n'a pas plus oublié de placer dans ce passage, que dans tous les autres, *la vie, la fièvre, la frénésie, les cadavres et la mort.*

Les gouvernemens du reste de l'Europe ne sont pas mieux traités par M. l'abbé de la Mennais que le gouvernement anglais ; *ils sont tous travaillés de la même maladie*, dit-il.

(Le bon sens... *de l'abbé*... quelquefois m'épouvante!

Mais nous ne l'entendons pas de la même manière.) *Partout l'indifférence pour la vérité, sous le nom* D'IDÉES LIBÉRALES *conduit au système de la* LIBERTÉ *et de* L'ÉGALITÉ *religieuses.* Quel crime abominable !

Voici comment M. l'abbé de la Mennais parle de l'article de la Charte qui consacre la liberté des cultes :

S'il pouvait y avoir QUELQUE CHOSE DE RIDICULE, *quand le sort des nations est compromis, ce serait de voir* CES NIAIS *contempteurs du bon sens et de l'expérience, prodiguant leur* PROTECTION (c'est lui qui souligne *protection*) *à toutes* LES FOLIES *soi-disant* RELIGIEUSES *qui ont jamais dégradé l'esprit humain, et formant des* COLLECTIONS DE CULTES, *comme on rassemble* DES TABLEAUX DANS UN MUSÉUM. *Grâce à cette* NEUVE IDÉE, *la religion publique n'est que l'assemblage de toutes les religions particulières.* ON PAIE DES MINISTRES *pour enseigner que Jésus-Christ est le sauveur du monde, et* ON EN PAIE D'AUTRES *pour le nier. Le sacerdoce*

AVILI, ET PLACÉ, *comme un mineur, sous la* TUTÈLE DE L'ADMINISTRATION, *dépend des caprices du dernier commis; et tandis que chez les païens, il n'était pas un temple qui n'eût ses revenus sacrés, pas une divinité que ses adorateurs n'eussent rendue en quelque sorte* INDÉPENDANTE *en dotant ses autels, le Dieu des chrétiens, à peine* ADMIS A UNE SOLDE PROVISOIRE, *figure chaque année sur un* BUDJET OUTRAGEANT, *comme un* SALARIÉ DE L'ÉTAT, *en attendant sans doute que le moment soit venu de le réformer* (page 116).

On a de la peine à retenir l'impatience que de pareilles assertions font naître; laissons à M. l'abbé de la Mennais son *quelque chose de ridicule*, ses *niais* propos, ses *folies religieuses*, sa *collection de cultes*, pareille à la collection *des tableaux d'un muséum*, laissons-lui aussi sa *neuve idée*, qui est toute neuve en effet, et ne nous occupons que du fond de ce fragment.

On paie des ministres pour enseigner que

Jésus-Christ est le sauveur du monde, et l'on en paie d'autre pour le nier! Ce n'est pas ce qu'on fait de mieux; chaque culte devrait être entretenu par ses fidèles, et non aux frais de la masse des contribuables; mais M. l'abbé de la Mennais serait de cet avis pour tous les cultes, excepté le catholicisme, et ce, parce qu'il est essentiellement exclusif: cette exclusion se fait sentir à chaque ligne de son livre, et lui fait enfanter les raisonnemens les plus bizarres. Il est même *indépendant* au plus haut degré; aussi, s'assimilant sans façon à Jésus-Christ, qui cependant ne réclame que des prières, tandis que M. l'abbé de la Mennais exige des revenus *en beaux deniers comptant*, et que, dans sa dure fierté, il a l'air de nous dire à chaque instant comme le marchand d'esclaves de la caravane:

Il faut de l'or, de l'or pour m'attendrir!

il nous répète à satiété qu'il n'a qu'une *solde provisoire qui figure chaque année sur un* BUDGET OUTRAGEANT *comme un salarié de*

l'état. En vérité, le *budget* a bien tort *d'outrager* M. l'abbé de la Mennais de la sorte ; et puisque M. l'abbé de la Mennais trouve si fort indigne de lui d'être *salarié de l'état*, il devrait bien refuser un salaire qui l'*avilit et le place comme un mineur sous la tutèle de l'administration.* Mais il est douteux que ni lui ni ses pareils prennent jamais une résolution semblable ; *plutôt deux ou trois proies qu'une*, est la devise de ces messieurs ; ils reçoivent toujours, sauf à calomnier et à maudire la main qui les nourrit.

A la page suivante, on trouve que la religion *était dans le gouvernement* POUR VEILLER AUX INTÉRÊTS DU PEUPLE ET LE PROTÉGER CONTRE L'ABUS DU POUVOIR OU LA TYRANNIE ; voilà certainement une assertion dont on ne se doutait pas !

La religion n'a pas plutôt cessé d'être une croyance divine, que les gouvernemens et les peuples établis dans une sorte d'état de guerre, parce que le pouvoir sans contre-poids tend au

despotisme, et l'obéissance sans sécurité à la rébellion (cette dernière observation est juste, quoique mal appliquée, tant il est vrai qu'on peut trouver quelques diamans partout; mais *le fumier d'Ennius* en était une mine moins pauvre que l'Essai sur l'Indifférence de M. l'abbé de la Mennais), *ont été contraints de se demander des garanties mutuelles, et de chercher leur sécurité dans des* PACTES ILLUSOIRES, *attendu que les infractions n'ont d'autres juges que les parties même. Telle est la cause qui enfante en Europe cette* FOULE DE CONSTITUTIONS, MOITIÉ MONARCHIQUES, MOITIÉ RÉPUBLICAINES, *véritables traités temporaires entre le* DESPOTISME *et* L'ANARCHIE.

On voit que M. l'abbé de la Mennais ne traite pas mieux les rois que les peuples; les uns sont des *despotes* et les autres des *anarchistes*. Les constitutions sont des *pactes illusoires, moitié monarchiques, moitié républicains*, dans lesquels on cherche vainement une sécurité réciproque, attendu que leurs

infractions n'ont d'autres juges que les parties même.

C'est bien là *de la sédition toute pure*, et il est bien étonnant que M. le procureur du Roi, dont les cent yeux sont toujours ouverts pour les moindres peccadilles, n'ait point intenté une action contre M. l'abbé de la Mennais, et ne l'ait point fait condamner à quelques années de prison et à quelques dixaines de mille francs d'amende; est-ce que les abbés seraient pour la justice des têtes de Méduse?

Les raisonnemens de M. l'abbé de la Mennais ne sont pas toujours séditieux; mais lorsqu'ils cessent de l'être, ils tombent dans le galimatias, ou fourmillent de contradictions. Il dit, page 46:

La religion existait dans les individus comme frein; ce frein brisé, les actions que la loi ne saurait atteindre, sont demeurées sans autre règle que les passions. Toute la morale a été écrite dans les pages du Code criminel: MO-

RALE EFFRAYANTE, *dont le magistrat est le ministre, et le bourreau le vengeur. La distinction du bien et du mal* COMMENCE AU PIED DE L'ÉCHAFAUD, *et là seulement finit* LE DOMAINE DE L'INDIFFÉRENCE. *On a dit à l'homme: La religion est une invention de l'homme, alors tout lui a paru des inventions humaines, même la société, même la justice, et se sentant assez grand pour n'obéir qu'à Dieu, il a rejeté dédaigneusement le joug de l'homme.*

Morale effrayante! mais puisque vous convenez que le Code criminel doit effrayer quiconque serait tenté de commettre un crime; ce Code, d'après votre assertion, suffirait pour le retenir.

La distinction du bien et du mal commence au pied de l'échafaud. Où voulez-vous qu'elle commence? est-ce avant le jugement? un accusé est souvent innocent; il n'y a que lorsqu'il est reconnu coupable, que la loi peut et doit le frapper.

Il n'y a donc rien de si extraordinaire,

rien de si déraisonnable de ne distinguer *le mal du bien*, comme vous le dites, ou le criminel de l'innocent, comme vous l'entendez, que lorsque son jugement est prononcé.

On a dit à l'homme : La religion est une invention de l'homme...... se sentant assez grand pour n'obéir qu'à Dieu..... il a rejeté dédaigneusement le joug de l'homme !

Mais dans cette supposition, *s'il s'est senti assez grand pour n'obéir qu'à Dieu*, c'est qu'il a cru en Dieu, et qu'en supposant qu'il ait *rejeté dédaigneusement le joug de l'homme*, il a dû au moins obéir à Dieu, *et ne pas faire à autrui ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on lui fît à lui-même*. Principe de toute religion, de toute morale, de toute philosophie. Est-ce que vous admettriez qu'il existe une classe de gens qui, *dédaignant le joug de l'homme* ou de la société, ou des gouvernemens, ce qui, dans ce sens est synonyme, et dans la persuasion que *la religion est une invention de l'homme*, comme vous le dites, sous le

prétexte de *se sentir assez grands pour n'obéir qu'à Dieu*, se permettraient toute sorte d'infractions aux lois, à la morale et à la religion?.....

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

CHAPITRE IV.

EXAMEN DES CHAPITRES III à IX. — *Dialogue de M. l'abbé de la Mennais avec la philosophie. — Pitié de M. l'abbé de la Mennais pour lui-même. — Injures de M. l'abbé de la Mennais contre J.-J. Rousseau. — Péroraison. — Préférence des cultes qui immolent des humains sur la philosophie. — Combat contre la philosophie et les philosophes. — Conspiration des protestans. — Les philosophes sont protestans. — La philosophie tenant des assises sur les échafauds. — Nouveau genre de persécution des gouvernemens. — Philosophes qui veulent y voir clair. — Logogriphes de Dieu. — Attaque contre l'Amérique et l'Allemagne. — Les religions expirent en s'embrassant. — Tableau du siècle de Périclès et qualification des écoles. — Attaque contre les savans et les gens de lettres. — Attaque contre M. Chaptal.*

M. L'ABBÉ de la Mennais commence son troisième chapitre par faire parler la philosophie comme une sotte;

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

et puis il lui reproche d'avoir une logique bizarre, et c'est la logique qu'il lui a prêtée ! enfin il ajoute :

Cela est ainsi PARCE QUE JE L'AFFIRME ; *et je l'affirme* PARCE QU'IL ME SEMBLE QUE CELA NE PEUT ÊTRE AUTREMENT. *Ne voilà-t-il pas* UNE PUISSANTE DÉMONSTRATION ? (C'est de la démonstration qu'il prête à la philosophie que M. l'abbé de la Mennais parle.) QUELLE PITIÉ !... ajoute-t-il ausitôt.

En vérité nous n'aurions jamais cru que M. l'abbé de la Mennais se traiterait lui-même de la sorte !... Et qu'on ne croie pas que nous fabriquions des citations à plaisir, on trouvera tout cela *textuellement* page 52.

Tout le reste de ce chapitre est de la même force ; M. l'abbé de la Mennais fait faire à la philosophie des raisonnemens si sots, qu'il fallait un génie *sans pareil* pour les trouver ; ensuite, il les combat à peu près comme Don Quichotte combattait les moulins à vent, ou comme certain fameux chevalier combattait

les vagues de la mer, à grands coups de pointe d'épée.

Il cite un passage de ce pauvre Hobbes, dont le machiavélisme est si plein de bonhomie et de naïveté quand il n'est pas enveloppé dans les rêveries qui lui sont ordinaires; et le hasard qui joue des tours si singuliers aux écrivains du genre et de l'esprit de M. l'abbé de la Mennais, veut que ce passage soit plein de sens et de raison, choses si peu familières à ce pauvre Hobbes!

Après s'être fourvoyé de la sorte, M. l'abbé de la Mennais continue à faire dire d'aimables extravagances à la philosophie et aux philosophes, et arrive à des conclusions par 1o, 2o et 3o, qui sont aussi claires, aussi solides, aussi conséquentes que tous ses discours. C'est cette partie de son ouvrage, puisque ouvrage y a, qu'il intitule: *Premier degré d'indifférence.*

M. l'abbé de la Mennais s'est proposé, dans le chapitre IV, de combattre encore les philosophes. Il commence par s'efforcer de s'é-

tayer de Jean-Jacques Rousseau, et lorsqu'il croit y être parvenu, il attaque sa foudroyante éloquence, sa pressante dialectique, son invincible logique, avec la plus débile témérité; on croit voir un insecte imperceptible, faire tous ses efforts pour renverser un colosse de bronze; il cite de ce grand homme des passages pleins de sens, de raison et de clarté; et dans l'espérance qu'il peut y avoir parmi ses lecteurs quelques sots qui ne les aient pas compris, il s'évertue à les embrouiller, à les rendre inintelligibles, sans cependant en venir à bout, et puis il ajoute : *pour un lecteur qui veut s'entendre, ce n'est pas un léger travail que de chercher à mettre l'auteur d'Emile d'accord avec lui-même. Cette tâche a de quoi rebuter le plus subtil argumentateur.*

Ayez donc le bonheur d'être un des plus clairs et des plus habiles écrivains de votre siècle, d'être un des plus grands philosophes du monde, pour être jugé de la sorte par l'ineptie

et l'obscurité ! pauvre *argumentateur*, votre prétendue *subtilité* est la plus misérable sottise qu'on ait jamais pu rencontrer. Et quel est donc le passage de l'immortel Jean-Jacques Rousseau que M. l'abbé de la Mennais trouve si *obscur, si contradictoire, si rebutant?* le voici :

« Je regarde toutes les religions particu-
« lières comme autant d'institutions salutaires,
« qui prescrivent, dans chaque pays, une
« manière uniforme d'honorer Dieu par
« un culte public, et qui peuvent toutes avoir
« leur raison dans le climat, dans le gouver-
« ment, dans le génie du peuple, ou dans
« quelque autre cause locale qui rend l'une
« préférable à l'autre.... Honorez en général
« tous les fondateurs de vos cultes respectifs;
« que chacun rende au sien ce qu'il croit lui
« devoir; mais qu'il ne méprise point celui
« des autres. Ils ont eu de grands génies et
« de grandes vertus; cela est toujours estima-
« ble. Ils se sont dits les envoyés de Dieu ;
« cela peut être et n'être pas ».

Il faudrait avoir une conception bien épaisse pour ne pas comprendre ce qui est si clair. Il faudrait être bien peu vertueux pour blâmer une aussi vertueuse tolérance; mais il y a des gens dont la conception s'épaissit selon qu'ils le jugent à propos, et dont la vertu ne tolère que ce qui leur convient.

M. l'abbé de la Mennais assure que de pareils principes *en consacrant* TOUS LES CULTES, *consacrent* TOUS LES VICES *et même* TOUS LES FORFAITS (page 88). Ainsi, d'après cette assertion, tous les cultes, sans exception aucune, rendraient *vicieux* et *criminel*. Si ce n'est ce qu'il a voulu dire, c'est bien certainement ce qu'il dit : *la polygamie, la prostitution*, TOUT *et jusqu'au* MEURTRE *devient non-seulement* PERMIS *mais* SALUTAIRE, *selon le climat, le gouvernement, le génie du peuple.* Puis il ouvre la bouche tant qu'il peut, croise ses mains sur sa poitrine et lève les yeux au ciel pour prononcer cette belle péroraison : *grand Dieu! où en sommes-nous s'il est nécessaire de*

réfuter une telle doctrine? et sera-t-on quitte envers l'humanité, quand avec un ART PERFIDE, *on aura, dans de* SÉDUISANTES PHRASES, *entouré ces* MAXIMES EXÉCRABLES, *des mots flatteurs de concorde, de tolérance et de paix?*

Si M. l'abbé de la Mennais ne convient pas de l'excellence des raisonnemens de l'immortel Jean-Jacques Rousseau, qu'il lui plaît d'appeler des *maximes exécrables*, au moins convient-il de l'admirable beauté de son style, puisqu'il dit, dans le langage qui lui est tout particulier, qu'il a entouré ses maximes *avec un art perfide dans de séduisantes phrases.* Il est incontestable qu'on ne fera jamais un pareil reproche à M. l'abbé de la Mennais, car jamais il n'aura à beaucoup près autant de cet *art perfide* pour entourer ses dissertations de *séduisantes phrases.*

Après cette belle péroraison, M. l'abbé de la Mennais ferme ses yeux et ses oreilles, et parle à tort et à travers sans s'entendre lui-même et sans voir; de sorte qu'en croyant

combattre la philosophie, au lieu de s'approcher d'elle, il s'en éloigne à pas précipités, et la laisse bien loin derrière lui... avec la raison et le bon sens.

Ainsi il entasse, non pas les raisonnemens, mais les déraisonnemens les uns sur les autres, s'embarrassant fort peu de ce qu'on en dira; car il méprise souverainement le *vil respect humain.* C'est là qu'entre mille sophismes il parvient à préférer, non-seulement tous les cultes à la philosophie, quoique tous ces cultes, comme nous venons de le voir, portent, d'après lui, *à tous les vices et même à tous les forfaits*, mais même la sanglante idolâtrie des Druides. Ecoutons-le :

Il n'est point de religion, fût-ce celle des Druides, dont la morale ne soit préférable à la morale philosophique. Les Druides au moins recommandaient les vertus qui maintiennent le bon ordre dans les familles, le respect pour la vieillesse, la fidélité conjugale; ILS IMMO-

LAIENT *à la vérité* DES VICTIMES HUMAINES *à leurs divinités sanguinaires.*

Petite peccadille sans doute. Au moins ils étaient fanatiques, intolérans, despotes, toutes qualités dont il paraît que M. l'abbé de la Mennais fait grand cas, lorsqu'elles sont le partage des prêtres de quelques religions que ce puisse être; car ces mêmes qualités lui paraissent des crimes révoltans, lorsqu'elles sont le partage d'un gouvernement qui ne veut pas se laisser renverser ou subjuguer par les prêtres.

C'est ainsi que nous lui avons vu maltraiter Marc Aurèle et Trajan, et assimiler à l'exécrable Néron ces deux grands hommes (dont la mémoire sera vénérée jusqu'aux dernières postérités), parce qu'ils ont fait respecter les lois de leur patrie.

Après cette phrase, qui n'est guère *une séduisante phrase*, il charge la philosophie des crimes et des factions révolutionnaires : peu s'en faut qu'il ne la charge aussi des as-

sassinats des prisonniers d'Avignon, Marseille, Nîmes, etc., et de ceux des compagnies du soleil et de Jésus.

C'est ainsi que l'abbé raisonne,

et il tire des conséquences de ces merveilleux raisonnemens, qui sont, sinon les plus plaisantes, du moins les plus extraordinaires qu'on puisse trouver : Rousseau, Diderot, d'Alembert, Voltaire, l'anglais Chubb et autres, sont immolés par le petit nain; mais son glaive, à la vérité pareil à celui des jumeaux de Bergame, n'est guère dangereux, et ce sont plutôt les forêts que les mines qui en ont fourni la matière.

Ce que M. l'abbé de la Mennais blâme le plus dans Jean-Jacques Rousseau, c'est d'avoir dit : *Un fils n'a jamais tort de suivre la religion de son père.* C'est un axiome écrasant pour le prosélytisme; il empêche la désunion des familles, les guerres civiles des nations, les atrocités du fanatisme, toutes choses bien

préférables à la concorde, à la raison, à l'humanité!

L'univers et les générations se sont attendris sur les infortunes de cette partie de la population de France qui, après l'atroce et impolitique révocation de l'édit de Nantes, fut forcée, pour échapper au bûcher légal, d'aller chercher une autre patrie. Eh bien! d'après M. l'abbé de la Mennais, l'Angleterre et la Hollande (il a oublié la Suisse), qui recueillirent le plus grand nombre de ces infortunés, devinrent *d'impurs réceptables* (p. 108). Les proscrits, au lieu de gémir sur la perte de leurs fortunes, sur l'affreux supplice de leurs proches et de leurs frères, *conspiraient contre le christianisme.* Dans ce temps-là, tout cruel qu'on était, on n'avait pas encore imaginé de supposer des conspirations pour égorger une partie de la population qui remplissait des provinces entières; et l'on ne s'attendait probablement pas que dans la postérité, il se trouverait encore des gens qui,

renchérissant sur le crime, accuseraient les victimes du fanatisme d'avoir mérité les massacres, non seulement par leur différence de croyance, mais encore par des conspirations!... Il fallait donc vivre de nos jours pour voir publier de pareilles infamies!

Tous les crimes, dans les passages précédens, avaient été commis par les philosophes: maintenant, les philosophes ont été *protestans*, donc les *protestans* ont été cause de tous les crimes; voilà la manière d'écrire et de penser de M. l'abbé de la Mennais.

Bayle était PROTESTANT, dit-il; *Rousseau, né* PROTESTANT, *n'a fait que développer les principes des* PROTESTANS; *les déistes anglais, de qui Voltaire et ses disciples ont emprunté presque toute leur science anti-chrétienne, étaient* PROTESTANS, *et des* PROTESTANS *plus conséquens que les autres.... C'est à ce point que les modernes philosophes saisirent le* PROTESTANTISME.... *On put se convaincre alors que l'impiété si humaine et si douce dans ses*

*paroles, sait au besoin s'*AIDER ÉGALEMENT DE LA HACHE DU BOURREAU *et de la plume du sophiste.* Enfin c'est là qu'il ajoute : *que la philosophie* TENAIT SES ASSISES SUR LES ÉCHAFAUDS ; *et qu'elle était* PLEINE DE MORT.

On ne sait bien positivement si M. l'abbé de la Mennais a jamais *tenu des assises ;* mais à son langage intolérant et passionné, il pourrait laisser croire qu'il remplirait horriblement la place qu'il prête à la philosophie. Ce n'est point ainsi que s'expriment la raison et le bon sens ; mais M. l'abbé de la Mennais fait, à ce qu'il paraît, aussi peu de cas de tout cela, qu'il n'en fait *du vil respect humain.*

Aujourd'hui ce n'est plus cela, l'opinion penche vers l'indifférence universelle ; les gouvernemens la favorisent, et, chose inouie, s'efforcent d'entraîner le christianisme dans ce système : NOUVEAU GENRE DE PERSÉCUTION, *dont nous sommes loin de connaître encore tous les effets.*

Voilà encore les gouvernemens attaqués,

mais cette fois-ci ils peuvent s'en consoler, car *l'indifférence* dont parle M. l'abbé de la Mennais, est un *nouveau genre de persécution* qui heureusement *persécute* tout doucement, et sans torturer personne. Oh! que les gouvernemens seraient heureux, si la postérité ne pouvait leur reprocher que de pareilles persécutions!

Immédiatement, M. l'abbé de la Mennais se commande de rentrer dans son sujet, et il reprend ses formidables attaques contre la philosophie. Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Laharpe, et les anglais Cherbury, Blount, Bolingbroke, Chubb, Hume, sont l'objet de sa colère. Entre autres crimes, il leur reproche *de former leur foi sur les seules lumières de la raison; et par conséquent de ne rien croire que ce que l'on conçoit clairement*. On conviendra que c'est là un crime abominable! si ce n'est aux yeux du lecteur, ce doit être au moins à ceux de M. l'abbé de la Mennais; car donner la préférence à la raison et à la clarté,

ce n'est certainement pas préférer son livre. Aussi le reste de ce chapitre est d'une obscurité encore plus grande que tout ce qui précède, et l'on ne parvient au dernier feuillet qu'avec une migraine insupportable.

Quoique M. l'abbé de la Mennais se soit commandé *de rentrer dans son sujet*, il s'en écarte plus que jamais. Au lieu de traiter de l'indifférence en matière de religion, il se met à tracer longuement l'histoire du protestantisme en 118 pages; il pense que *lorsqu'on s'étaye de l'obscurité pour tenir en suspens l'autorité de la révélation, ou d'une partie de la révélation, c'est supposer que* DIEU S'AMUSE A NOUS REVELER DES LOGOGRIPHES.

Ce serait en effet une singulière supposition, et si M. l'abbé de la Mennais se chargeait de nous en donner les mots, avec son style tout particulier, les *logogriphes* seraient bien loin d'être compris!

Après ce merveilleux raisonnement

M. l'abbé de la Mennais, non content d'avoir tancé l'Angleterre et la Hollande, et de les avoir traitées, dans son digne langage, *d'impurs réceptacles*, en vient à l'Amérique et à l'Allemagne qu'il ne traite pas mieux ; les grands crimes qu'il leur reproche, c'est de *n'enseigner plus aucun dogme, de se contenter de disserter sur la morale* (page 205), et d'être tolérans; car, dit-il (page 204) : *aucune religion ne peut subsister* QU'EN REPOUSSANT TOUTES LES AUTRES, *elles* EXPIRENT EN S'EMBRASSANT. Voilà des principes admirables, et une charité toute fraternelle!....

Quoique l'ensemble de cet ouvrage n'ait pas coûté de grands efforts d'imagination à l'auteur, comme il sera prouvé plus loin ; son chapitre VIII est un de ceux qu'il a eu le moins de peine à remplir; sur vingt-sept pages dont il se compose, il y en a neuf de Pascal, enfermées dans des guillemets, et deux de M. de Bonald, qu'il appelle *le philosophe le plus profond qui ait paru en Europe depuis*

Malebranche ; ainsi il y a près de la moitié de ce chapitre qui a été taillée aux ciseaux.

Dans le peu qui reste de M. l'abbé de la Mennais, on voit que du temps de Périclès *il sortit, des* ANTRES IMPURS DU VICE *et de la* FANGE DES ÉCOLES, *une nuée de sophistes* (page 229).

Ainsi voilà le siècle de Périclès peint d'un seul coup de pinceau, et les écoles noblement qualifiées ! Est-ce que M. l'abbé de la Mennais n'aurait jamais été à l'école ?... Dans quelque cas que ce soit, et quelles qu'elles puissent être, il ne pourrait cependant mieux faire que d'y aller. Plus on le lit, en effet, plus on se persuade la possibilité qu'il n'y ait jamais été ; il en veut aux savans, on ne peut davantage, et ce, sans doute, parce qu'il n'a rien de commun avec eux.

Que parlez-vous de Dieu, dit-il, *à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom ? Comment voulez-vous qu'il vous écoute? ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit*

est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse? Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide..... Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire: ne le troublez pas, etc. (page 248).

On voit qu'il en veut aussi beaucoup aux gens de lettres, et cependant il est possible qu'il croie l'être. A la vérité il n'a pas plus *composé une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, qu'il n'a décomposé un sel, ni fait connaître à l'univers un nouvel acide*; mais il a mis de l'encre sur du papier, on en fait gémir la presse; il peut se croire homme de lettres, d'autant mieux qu'il y en a de tous les rangs et de tous les étages, et qu'il a des journaux toujours prêts à le vanter.

Il semblerait donc qu'il devrait ménager ceux dont il croit être le confrère, mais on serait dans une grande erreur; les personnes de l'humeur, ou si l'on veut, du caractère de

M. l'abbé de la Mennais, ne reconnaissent aucune confraternité, ils pensent être aussi fortement au-dessus de toutes les professions, qu'ils en sont au-dessous, et ne consentent pas plus à faire partie d'un corps, que ce qu'aucun ne voudrait consentir à les recevoir parmi les membres qui le composent.

Il en veut tellement aux savans, qu'il va fouiller et éplucher jusques à leurs discours; ainsi (page 302), il dirige sa lance émoussée contre.... Devinez qui ?.... contre M. Chaptal, qui ne s'attendait certainement pas à avoir un si redoutable adversaire; et quel est le discours de M. Chaptal qui affecte si fort le terrible M. de la Mennais ?.... Est-ce un discours de la dernière session ? de l'année dernière ? de deux, trois, quatre ou dix ans ?.... Vous n'y êtes pas, lecteur !... *c'est un discours prononcé à l'occasion de l'installation de l'école spéciale de Montpellier* : mais, dira-t-on, M. Chaptal n'a pas été à Montpellier depuis de longues années; certainement,

aussi cette installation eut lieu *le 22 octobre* 1796!... Eh, grand Dieu! qu'a donc dit M. Chaptal dans ce discours, pour qu'après vingt-quatre ans, M. l'abbé de la Mennais en soit encore tout rouge de colère?... Ce qu'il a dit? Le voici :

« *La similitude de notre construction physique avec le plus grand nombre des êtres de la nature, nous marque notre place, et nous apprend ce que nous devons penser de ces prérogatives, que le délire d'un* ORGUEIL IGNORANT *a données à l'espèce humaine.* »

M. l'abbé de la Mennais prend fait et cause pour *l'orgueil ignorant* comme il pourrait le faire pour lui-même, et s'écrie : *qu'en vertu d'un* ORGUEIL ÉCLAIRÉ, *M. Chaptal renonce aux prérogatives de l'espèce humaine,* A LA BONNE HEURE; IL DOIT SE CONNAÎTRE, *et l'on aurait tort de lui disputer* LA PLACE *que lui marque* SA CONSTRUCTION PHYSIQUE.

M. l'abbé de la Mennais trouve que *si l'homme se croit encore supérieur aux bêtes,*

assurément ce n'est pas la faute de la philosophie de notre siècle, qu'elle n'a rien négligé pour nous guérir de cette sotte fantaisie.

La philosophie aura beau faire, elle ne persuadera que les gens raisonnables; les véritables sots, ceux qui sont entièrement encroûtés dans la sottise, ne voudront jamais renoncer à leur *orgueil ignorant*, et se croiront toujours supérieurs à la véritable science; voilà pourquoi M. l'abbé de la Mennais traite M. Chaptal avec un orgueilleux dédain. Mais aussi, pourquoi M. Chaptal s'avise-t-il d'être un des premiers savans de l'Europe! c'est un crime abominable, indigne de pardon aux yeux de M. l'abbé de la Mennais! ah s'il était un sot, *à la bonne heure*, on pourrait le traiter en frère et lui répéter :

Heureux les pauvres d'esprit!
Le royaume des cieux leur appartient.

D'ailleurs on mène les *pauvres d'esprit* comme on veut, on leur inculque le degré d'*humi-*

lité qu'on veut, au lieu que les *riches d'esprit* sont difficiles à manier pour les sots, et les sots tiennent beaucoup à faire plier! et ils aiment qu'on les admire! et ils exigent qu'on les respecte!... voilà pourquoi M. l'abbé de la Mennais en veut tant à M. Chaptal, à la science, à la philosophie, à la raison.

CHAPITRE V.

EXAMEN D'UNE PARTIE DU CHAPITRE X. — *Moyen de régénérer l'Europe. — Les lumières sont le mépris du bon sens. — Portrait du peuple. — Gens qui ne sont point du peuple. — Peuples anciens. — Titre de gloire. — Douceur du christianisme opposée à celle des Romains. — L'incrédulité a fait la Saint-Barthélemi et conduit le fer de Ravaillac. — Solon et Aristote. — Les philosophes mangent les femmes. — Soif de l'or.*

M. L'ABBÉ de la Mennais après avoir reproché à notre siècle *la folie de s'imaginer que* L'ON CONSTITUE UN ÉTAT *ou* QU'ON FORME UNE SOCIÉTÉ *du jour au lendemain* COMME ON ÉLÈVE UNE MANUFACTURE, nous apprend que *la société* NE SE RENOUVELLE QUE PAR LA DISSOLUTION, *qu'elle ne recouvre la vigueur* QU'EN PERDANT TOUT, *et souvent* JUSQU'AU NOM DE NATION; *il faut*, dit-il, *ainsi que l'homme, qu'elle* TRAVERSE LE TOMBEAU *pour arriver à la*

vie une seconde fois.... Ainsi comme il veut absolument *renouveler* l'Europe, lui faire recouvrer sa *première vigueur*, comme il *l'entend*, il faut que chacune des nations qui la composent se *dissolve*, qu'elle perde *tout* jusqu'au *nom* de *nation*, et qu'elle *traverse le tombeau* comme les rivières qui disparaissent de la terre sans y laisser la moindre trace, traversent de longs souterrains et reparaissent enfin appauvries et méconnaissables.

Il est difficile de croire que les nations de l'Europe voudront ainsi perdre la lumière, la vigueur, la richesse, la civilisation, pour reparaître ensuite au sortir des ténèbres, pauvres, faibles, abruties, et enfin *taillables et corvéables à merci et miséricorde*, comme M. l'abbé de la Mennais voudrait les voir. S'il est difficile de croire qu'elles le veuillent, il l'est encore bien plus que M. l'abbé de la Mennais *et consorts* puissent les y contraindre.

Que peut contre le roc une vague animée?

Mais M. l'abbé de la Mennais, pareil à ces honnêtes gens des grands chemins, qui avant de détrousser le passant, lui cherchent dispute et le traitent de voleur, loin de reconnaître que c'est lui et les siens qui veulent nous faire *perdre tout et jusqu'au nom de nation*, qui veulent nous amener à *la dissolution* et nous faire *traverser le tombeau*, il nous assure que *les lumières* qui sont, à ce qu'il dit (page 318), LE MÉPRIS DU BON SENS, *produisent* INFAILLIBLEMENT *ce résultat*. On voit qu'il veut absolument à tous propos :

Eteindre les lumières!

Elles l'offusquent au dernier point, elles produisent sur lui le même effet que l'eau sur un hydrophobe; on le prendrait pour un oiseau de nuit, tant il aime les *ténèbres*, les *tombeaux*, la *mort*, les *cadavres*; aussi ses définitions et ses assertions sont aussi loin d'être lumineuses qu'elles sont loin d'être amusantes; si elles égayent de temps en temps,

malgré M. de la Mennais ou sans qu'il s'en doute, leur monotone et fatigante répétition assomme à chaque instant le lecteur, lui appesantit la tête et l'endort d'un profond sommeil.

Dès qu'on se réveille, et qu'on veut absolumen lire ce fatras, le même cliquetis de mots vient encore vous fracasser la tête; vous y trouvez (page 337) : *Le peuple* TOUJOURS CONVOITANT, TOUJOURS DÉTRUISANT, *tourmenté* DE VAGUES DÉSIRS *et de* CRAINTES VAGUES, *se fatigue à* CREUSER SA TOMBE, *et cherche avec anxiété* LE FOND DU DÉSORDRE *pour y* TROUVER LE REPOS. *La seule* OMBRE DE L'AUTORITÉ *l'effraie ; toute inégalité, toute distinction quelconque excite sa défiance et blesse son orgueil. Réservant sa faveur pour le* VICE ABJECT *et pour* L'IMPUDENTE INEPTIE QUI LE FLATTE, *traînant avec complaisance ses* AFFECTIONS DANS LA FANGE, *et* HONORANT DE SA HAINE *tout ce qui s'élève au-dessus de lui, tous les genres de supériorité sans exception, il punit inexorable-*

ment LES SERVICES QU'ON EUT LE GÉNÉREUX COURAGE DE LUI RENDRE; *il punit les richesses, les talens, le génie, la gloire*, LA VERTU MÊME.

Voilà un portrait du peuple qui est certainement d'une grande impertinence, il est difficile de trouver une expression plus douce; si le peuple avait un organe pour répondre à M. l'abbé de la Mennais, cet organe n'aurait pas beaucoup de peine à prouver qu'il n'y a qu'une sorte de gens qui se glorifient de ne point faire partie du peuple, et que le peuple se glorifie et avec un peu plus de raison de ne pas compter au nombre de ses membres; qu'il n'est que cette sorte de gens qui soient toujours *convoitant* le produit des sueurs du peuple et se les appliquant comme choses qui leur appartiennent de droit; qu'il n'est que cette même sorte de gens qui voudraient tout voir *détruire* excepté eux et les leurs, qui sont *tourmentés* de *vagues désirs*, sinon de *craintes vagues*, et qui se fatiguent à *creuser leur tombe* jusqu'à ce qu'ils amènent la force

des choses à les y précipiter ; qui cherchent non pas le *fond du désordre*, comme M. l'abbé de la Mennais le dit si bizarrement, mais qui espèrent qu'en causant du désordre dans l'infortuné pays qui est surchargé de leurs odieuses personnes, ils trouveront *le repos* auquel ils aspirent, qui, pour me servir d'une expression toute neuve de M. l'abbé de la Mennais, n'est pas autre chose que *le repos du tigre à côté* DES CADAVRES *de ses victimes ou du* NÉANT *à côté* DES TOMBEAUX.

Et s'il était vrai que *la seule ombre de l'autorité, toute inégalité, toute distinction excitât la défiance du peuple*, c'est qu'il saurait qu'il n'en est pas toujours quitte pour avoir non pas *son orgueil blessé*, comme le dit M. l'abbé de la Mennais, mais sa dignité avilie, son repos troublé, sa propriété ravie ; qu'il a éprouvé souvent de *l'ombre l'autorité, des inégalités, des distinctions*, les plus rudes supplices immérités, l'asservissement le plus ignominieux ; il ne peut donc pas plus *réser-*

ver sa faveur pour le vice abject, l'impudente ineptie qui le flatte, que pour *le vice abject, l'impudente ineptie* de ses insolens détracteurs; il ne traîne point si *complaisamment ses affections dans de telles fanges*, et s'il est quelquefois dupe des caresses dont on l'amorce pour river ses fers et l'insulter après, il fait admirablement de devenir inexorable quand il a brisé ses chaînes, de juger *les services qu'on a eu le généreux courage de lui rendre*, et de *punir*, non pas comme le dit M. l'abbé de la Mennais, *les richesses, les talens, le génie, la gloire, la vertu même*; car les oppresseurs des peuples n'ont point de richesses à eux, ils n'ont que celles dont ils dépouillent ces mêmes peuples, et certes ce n'est point là ce qu'on peut appeler la *vertu même!* ils n'ont pas plus *de génie, de talens*, ni *de gloire* que les antropophages, et s'ils se trouvent *honorés* par *la haine du peuple* qu'ils s'attirent, ils peuvent se flatter d'être honorés au-delà de toute expression.

Ce n'est pas seulement les peuples modernes que M. l'abbé de la Mennais calomnie, les Grecs sont aussi le sujet de ses diatribes; la philosophie était vénérée en Grèce, partant les Grecs étaient des *barbares*; la république était le gouvernement préféré, partant les Grecs étaient des *anarchistes*, des *brigands*, des *forcénés*.

L'instructive histoire de cette nation célèbre, dit-il (page 338,), *n'est guère que l'histoire du crime et du malheur. Une haine furieuse soulevait les états contre les états, et aux guerres extérieures se joignaient les guerres intestines. Des séditions, des complots, des proscriptions, des massacres, voilà le sujet uniforme des récits des historiens.*

Quelle est donc l'histoire qui n'offre pas les mêmes douloureux tableaux? mais à travers ces infortunes inévitables, tristes résultats de l'ambition des gouvernemens, on a vu de hautes vertus et de grands hommes qui seront toujours cités pour exemple aux générations

futures comme ils l'ont été aux générations passées, et ce sont précisément ces hautes vertus et ces grands hommes qui ont encouru la haine de M. l'abbé de la Mennais; en vérité M. l'abbé de la Mennais fait si bien que sa haine est un titre de gloire, et qu'il n'est pas un galant homme qui ne soit obligé de la désirer!

C'est après avoir entassé de pareilles *absurdités*, que M. l'abbé de la Mennais dit que L'ABSURDE *Contrat Social, rêvé par la philosophie, n'est en réalité qu'une sacrilége déclaration de guerre contre la société et contre Dieu* (page 345).

Voilà incontestablement quelque chose de bien *absurde!* mais ce n'est pas tout. M. l'abbé de la Mennais n'est pas habitué à s'arrêter en si beau chemin. Il nous dit aussitôt que *les doctrines d'indépendance sont une* CHARTE SANGLANTE DE LA DISCORDE ET DE L'OPPRESSION, *et n'ont jamais produit ni pu produire, sous toutes les formes de gouvernement, depuis l'ab-*

solu despotisme jusqu'à la démocratie absolue, que DES TYRANS ET DES ESCLAVES, DES RÉVOLUTIONS ET DES FORFAITS.

Et après cela, il nous vante *l'esprit de douceur* du christianisme qui, comme M. l'abbé de la Mennais l'entend, est plutôt le fanatisme; et l'on connaît *l'esprit de douceur* du fanatisme! Aussi M. l'abbé de la Mennais l'oppose-t-il avec succès à *la douceur* et à *l'équité* du sénat romain qui fit ruiner Carthage, et saccager les villes d'Epire, par le consul Paul Emile.

Si le sénat romain avait la faculté de répondre à M. l'abbé de la Mennais, il ne manquerait pas de lui faire observer qu'à la vérité il était cruel et barbare dans les faits qu'il lui reproche justement; mais que si quelque chose pouvait faire pardonner les atrocités commises contre les Carthaginois, ce seraient les atrocités dont ces peuples s'étaient rendus coupables envers les Romains; au lieu que *la Saint-Barthélemi*, les *Dragonnades,* les *Auto-*

da-fés, qu'on reproche au fanatisme avec non moins de raison, n'ont été la représaille d'aucun crime, et au lieu d'avoir été exercés sur des peuples étrangers et ennemis, ont frappé les frères, les parens, les habitans d'une même patrie!...

Que répondrait à cela M. l'abbé de la Mennais? Ce qu'il répondrait?... Il n'est pas embarrassé; à défaut de bonnes raisons qui sont difficiles à trouver en pareil cas, il en a toujours quelques autres qui sont beaucoup plus faciles; il répondrait d'abord: Vous ne pouvez-pas nous être comparés, si nous n'avons point d'humanité, vous en avez encore moins; car *l'humanité était un sentiment qui vous était si étranger que le mot même qui l'exprime manque dans votre langue;* HUMANITAS *ne signifie que politesse, douceur, aménité; au lieu que ce mot francisé signifie que nous sommes humains* (page 348).

Si le sénat romain trouvait cette définition un peu trop subtile, et l'accusait de ressembler

aux admirables interprétations des mots de la langue française que M. le baron Pasquier et autres illustres personnages font souvent entendre à la tribune nationale, alors M. l'abbé de la Mennais leur répondrait : *les maximes de la philosophie sont* FÉCONDES EN CALAMITÉS ET EN FORFAITS, *on croit lire le* CODE MÊME DU DÉSORDRE *et la* THÉORIE DE LA MORT. *Si le chaos et l'enfer* ONT UNE LÉGISLATION, *elle doit être fondée sur cette base* SANS AUCUN DOUTE.

Tout cela est bel et bon; mais, pourrait reprendre le sénat, vous vous écartez de la question, il ne s'agit point de la philosophie, mais de la *Saint-Barthélemi;* poussé dans son dernier retranchement il répondrait : *Il ne se commet pas dans le monde un seul crime, dont nous n'ayons droit de demander compte* A L'INCRÉDULITÉ. *C'est elle qui les produit tous, et même ceux qu'elle* REPROCHE ARROGAMMENT *au christianisme* : C'EST ELLE QUI ENFANTA LA SAINT-BARTHÉLEMI; *c'est elle qui* CONDUISIT LE FER DE RAVAILLAC (p. 471).

On ne s'attendait guère à cela ! Or le christianisme dans la bouche ou sous la plume de M. l'abbé de la Mennais, est synonyme de fanatisme ; l'incrédulité est synonyme de philosophie ; philosophie est synonyme d'idées libérales, de doctrines d'indépendance ; les Grecs, les Romains, l'Europe moderne, la France, ont eu et ont l'esprit philosophique ; partout, à l'exception des fanatiques qui se glorifient de n'être d'aucun pays et qui ne sont sujets que du royaume des cieux, les Grecs, les Romains, l'Europe moderne et la France sont coupables de *la Saint-Barthélemi*, ils ont *conduit le fer de Ravaillac*, et c'est pour se laver d'une aussi exécrable atrocité que l'Europe moderne l'a rejetée sur le fanatisme; car il est prouvé que tous les assassins passés et présens ont été des incrédules, et partant, des philosophes au premier rang desquels on doit compter les ligueurs, les Clément, les Ravaillac. . . . . . Cependant M. le vicomte de Bonald, ce digne ami de M. l'abbé de la

Mennais, a dit qu'un bon ultrà-royaliste aurait été ligueur : lequel de *ces deux grands philosophes* faut-il croire ?

La philosophie est non seulement coupable de tous les crimes qu'elle a l'audace de *reprocher arrogamment* au fanatisme, elle est coupable de bien autre chose ! Ainsi *Solon*, qu'à tort on a surnommé le sage et qui était philosophe, *compte entre les diverses professions celle de voleur* (page 358). *Seulement il observe qu'il ne faut voler ni ses concitoyens ni les alliés de la république* (ibid.). Ce qui pourrait laisser croire qu'il n'autorisait pas le vol, mais qu'ainsi que les nations modernes, il permettait le pillage à ses troupes, peut-être même par représailles, ce qui cependant serait plutôt pardonnable pour ce temps-là, que de nos jours, et que dans ces temps où, armés d'une croix et d'un glaive, des guerriers féroces et avides, par suite d'une bulle, et sous le prétexte de la gloire de Dieu, allaient, semant le carnage, dévastant les provinces, pillant les

peuples de contrées lointaines, qui n'avaient jusque-là rien vu d'aussi barbare et d'aussi cruel.

Mais ce qui se fait pour la gloire de Dieu est toujours louable ; d'ailleurs les Croisés étaient monarchiques et les troupes de Solon étaient républicaines ; partant, les unes ne pouvaient *infailliblement* que bien faire, et les autres ne pouvaient qu'être coupables.

Aristote met le même brigandage au nombre des différentes espèces de chasse (ibid.) ; celui-ci n'était pas un républicain, mais c'était aussi un philosophe ; ainsi anathême sur Aristote comme sur Solon, d'ailleurs ils sont soupçonnés d'avoir été *déistes, et l'athéisme n'est qu'un déisme rigoureux* (page 367). Ainsi celui qui ne croit qu'*en* Dieu ne croit pas en Dieu, et l'on ne peut trop *l'anathématiser !* ....

Mais ceci n'est qu'une peccadille de la philosophie à côté de ce dont M. l'abbé de la Mennais l'accuse ; le tigre ne dévore pas sa

femelle après l'accouplement, mais les philosophes font bien pis que les tigres! il faut que les femmes y prennent garde, ils sont dans l'usage de les dévorer après qu'ils ont *satisfait leur appétit !*

Si les doctrines philosophiques ont le dessus, *l'homme tremblera à la rencontre de l'homme, plus terrible que le caïman du Gange et le tigre du Zara. Si quelquefois* L'INSTINCT RAPPROCHE DEUX INDIVIDUS DE SEXE DIFFÉRENT, *leur* APPÉTIT SATISFAIT, *ils se regarderont avec effroi, et le plus faible se hâtera de fuir l'autre dans la crainte* D'ÊTRE DÉVORÉ. *Si donc la philosophie parvenait à établir pleinement son règne....* ELLE DÉTRUIRAIT LA SOCIÉTÉ (page 369).

Voilà des considérations et une conclusion qui font frémir; les femmes, sur-tout les plus potelées, doivent trembler à l'approche d'un homme; les philosophes n'ont pas un costume particulier, ils ne portent pas de soutane. Il faut qu'elles puissent les deviner de loin,

les sentir, pour ainsi dire, sous peine d'être dévorées par ces antropophages nouveaux.

On voit que M. l'abbé de la Mennais juge les philosophes avec une sagacité, une pénétration plus extraordinaire qu'aucun de ses prédécesseurs et de ses contemporains ; il est même probable que la postérité ne produira jamais un sujet qui puisse l'égaler.

Il ne quitte la philosophie que pour attaquer les peuples, ainsi (page 370), il assure que *quand* LA SOIF DE L'OR *s'empare d'un peuple on peut* HARDIMENT *assurer qu'il s'avance vers* LA BARBARIE. *Les sciences mêmes ne servent qu'à l'*Y CONDUIRE PLUS VITE.

Ce qui embarrasse M. l'abbé de la Mennais, ce n'est certainement pas de *hardiment assurer!* il *assure* toujours ce qu'il dit avec une *hardiesse* imperturbable, peu lui importe ce qu'on en dira, le *vil respect humain* ne le retient jamais ; mais on pourrait lui demander quelle est la classe, non pas du peuple, mais qui, parmi le peuple, est le plus en proie à

la *soif de l'or ?* . . . . Le peuple travaille pour s'efforcer d'obtenir une aisance désirable qu'il n'atteint presque jamais, grâce aux sangsues qui l'appauvrissent ; il travaille pour éprouver le moins possible de privations ; cette *soif*, non pas *de l'or* ; car il amasse rarement, mais *de l'aisance*, chaque père de famille l'a moins pour lui que pour les siens, que pour ses alentours, qui, sans les peines qu'il se donne, sans les soins qu'il prend, gémiraient abandonnés. La véritable *soif de l'or*, *la soif de l'or* qu'on ne saurait trop blâmer, n'est éprouvée que par cette classe, hors des peuples et des patries, dont chaque individu n'a jamais aspiré qu'à amasser *l'or* qui ne lui appartient pas, *l'or* qui est le fruit des sueurs de ces peuples qu'il a la *hardiesse* d'accuser d'en avoir *soif; l'or* dont il est avide pour des superfluités, tandis que les peuples n'en conservent jamais pour leurs premiers besoins ; c'est cette classe, hors des peuples, hors des patries, hors des sociétés,

hors de la famille, pour parler le langage que M. l'abbé de la Mennais emprunte à M. de Bonald, c'est cette classe qui lorsqu'elle domine chez un peuple, peut *l'avancer vers la barbarie*, car la misère, l'avilissement, abrutissent les peuples ; mais heureusement les *sciences* et les lumières *serviront* à empêcher qu'on les y *conduise* aussi *vite* que M. l'abbé de la Mennais le croit ; on peut *hardiment* lui *assurer* cela, sans crainte d'être démenti par l'experience et sans braver le *vil respect humain.*

CHAPITRE VI.

EXAMEN DE L'AUTRE PARTIE DU CHAPITRE X ET DES CHAPITRE XI ET XII. — *Romains qui mangeaient du pain trompé dans du sang. — Démenti donné à Montesquieu. — Nous moissonnons la mort et la mort mourra. — Sciences et savans comparés aux hideuses amours des ours de mer. — Estime de M. l'abbé de la Mennais pour Machiavel. — Savans obligés d'exécuter sur eux un arrêt de mort. — Philosophes s'attribuant la royauté et le sacerdoce. — L'excellent de M. de Bonald. — Rumfort et autres philantropes accusés d'inhumanité. — Nations mourantes, medecins trompeurs, cadavre infect. — Dieu est trop aimable, il s'aime. — L'homme meurt pour sauver Dieu. — Le premier volume réduit à ce qu'il est.*

On a déjà vu que M. l'abbé de la Mennais accuse les philosophes de *manger les femmes*, et l'on a pu être surpris qu'il ne les accusât pas aussi de manger les petits enfans; il fallait un pendant à cette *antropophagie*, et ce pen-

dant, il fallait le trouver dans les peuples ; ainsi M. l'abbé de la Mennais dit (page 372) : PANEM ET CIRCENSES, *criaient les Romains au temps des Césars :* UN PEU DE PAIN TREMPÉ DANS DU SANG, *voilà ce que demandait à ses maîtres ce peuple si fier et si poli, qui avait conquis le monde.*

M. l'abbé de la Mennais ressemble ici au médecin malgré lui, il dem nde : *savez-vous le latin?* et supposant qu'on ne le sait pas, il s'écrie : *vous ne savez pas le latin!* .... PANEM ET CIRCENSES, *veut dire* UN PEU DE PAIN TREMPÉ DANS DU SANG ; et si quelqu'un s'avise de lui faire observer qu'il a ouï dire que cela signifiait *du pain et des jeux*, ou *du pain et des spectacles*, il *assurera hardiment*, ainsi que le personnage de Molière affirme que le cœur était à la vérité à gauche, mais que maintenant il est à droite, qu'anciennement on traduisait *du pain et des spectacles*, mais qu'on a maintenant changé tout cela, et que *panem et circenses* veut dire aujour-

d'hui, *un peu de pain trempé dans du sang*, et si l'on ne veut pas le croire, il en sera quitte pour se sauver sur son grand cheval de bataille en ne tenant aucun compte du *vil respect humain*. Si l'on ne veut pas en démordre, il vous traitera comme il traite Montesquieu, en vous donnant le démenti le plus rude et le plus dédaigneux.

Bien des gens ne seraient peut-être pas fâchés d'avoir le sort de Montesquieu et d'être traités comme il l'est par la postérité? Eh bien! voyons comment le traite M. l'abbé de la Mennais (page 373).

Les connaissances, dit Montesquieu, rendent les hommes doux. CELA EST FAUX.

Voilà un démenti qui peut paraître formel; M. l'abbé de la Mennais, non content de se mettre au-dessus du *vil respect humain*, se met aussi au-dessus de Montesquieu et vous le traite comme un Musulman de six pieds traiterait un petit esclave de trente pouces. Mais aussi de quoi s'est avisé Montesquieu

de dire que *les connaissances* ou les lumières *rendent les hommes doux ?* plus l'homme est instruit, plus l'homme est éclairé, plus il est dur, cruel et barbare! plus il est ignorant, plus il est abruti, plus il est doux! aussi voyez les grandes villes de l'Europe, elles sont peuplées d'hommes éclairés, instruits, *tranchons le mot* (page 173 du tome 2), de philosophes; eh bien! on y *mange les femmes*, on y *trempe du pain dans du sang!* Voyez au contraire certaines contrées lointaines où l'on est encore dans une heureuse ignorance, dans un admirable abrutissement!.. on y est doux comme des moutons! on n'y connaît point *l'antropophagie!* on n'y dépouille pas les malheureux naufragés! on ne les vend pas comme des bestiaux! on ne passe pas au fil de l'épée les armées vaincues ou les provinces conquises! on n'y invente pas mille supplices plus cruels les uns que les autres!... c'est M. l'abbé de la Mennais qui l'avance, et si vous osez le contredire, il vous *assurera hardiment* qu'il

n'y a que lui qui dit la vérité et que tout le reste *est faux*..... comme les observations de Montesquieu.

Le cœur humain recèle le germe de la corruption et de la barbarie ; semez dans ce SOL INFECTÉ DES MAXIMES DU NÉANT, dit encore M. l'abbé de la Mennais (page 375), VOUS MOISSONNEREZ *bientôt* LA MORT *et tous les crimes.*

Jusqu'à ce jour on avait cru que c'était *la mort* qui nous *moissonnait*, mais fidèle à son système, M. l'abbé de la Mennais a *changé tout cela*, c'est maintenant nous qui *moissonnons la mort;* ainsi LA MORT MOURRA, et les générations présentes vivront éternellement ; bien plus, en semant dans le cœur humain, *ce sol infecté des maximes du néant,* elles *moissonneront* aussi *tous les crimes*, et lorsqu'ils seront moissonnés, il n'y en aura plus; et ces mêmes générations seront de la plus grande pureté. Si ce n'est ce que veut dire M. l'abbé de la Mennais, c'est bien in-

contestablement ce qu'il dit. Pauvre cœur humain ! en effet, si tu ressemblais souvent à celui de certaines gens, tu ne deviendrais pas un *sol*, mais tu serais *infecté* au-delà de toute expression !

M. l'abbé de la Mennais quitte un moment le cœur humain, les peuples et les philosophes pour reprendre les sciences qui ont là un terrible antagoniste, il leur est aussi opposé que la nuit l'est au jour. VAINE PATURE DE L'ORGUEIL, dit-il (page 378), *les sciences pourront jeter momentanément quelque éclat, mais leur splendeur sera peu durable ; ne les a-t-on pas vues suivre par toute la terre les progrès de la civilisation, naître, se développer, s'arrêter et s'éteindre avec elle ?..... Elles brilleront un instant à l'horizon du monde moral désolé, comme ces vagues météores, dont la lueur incertaine n'éclaire, en* EXPIRANT SUR DES GLACES ÉTERNELLES, *que les* HIDEUSES AMOURS *et les* SANGLANTES DÉPRÉDATIONS DES OURS DE MER.

Qu'est-ce donc que les sciences ont fait à M. l'abbé de la Mennais ? Est-ce qu'elles ont jamais eu rien de commun, rien à démêler avec lui ?... non certes ! mais elles éclairent l'homme, et M. l'abbé de la Mennais veut qu'il soit plongé dans les ténèbres ; elles brillent, et M. l'abbé de la Mennais veut les obscurcir ; *elles suivent les progrès de la civilisation*, elles *se développent avec elle*, et M. l'abbé de la Mennais veut que la civilisation *s'arrête et s'éteigne* ; voilà pourquoi il espère qu'elles *expireront* sur les *glaces éternelles* de l'ignorance en *n'éclairant que les hideuses amours et les sanglantes déprédations des ours de mer.*

C'est-à-dire, dans un langage un peu moins obscur, que les peuples n'en seront plus éclairés, qu'il n'y aura plus que les savans qui seront comparés à des *ours de mer*, leurs études à de *hideuses amours*, et à de *sanglantes déprédations*, afin qu'on puisse les brûler comme Galilée et autres sorciers de la même espèce. M. de la Mennais est abbé ;

mais pour cela se croit-il prophète ?... dans ce cas on pourrait *hardiment assurer* que ses prophéties ne sont pas tout-à-fait à la veille de s'accomplir, et il aurait beau dire *cela est faux*, on pourrait se permettre de ne le croire que comme on le croit quand il dément Montesquieu; mais il s'en consolerait, car il fait bien moins de cas de Montesquieu, des savans, des philosophes, des peuples, du cœur humain, que de Machiavel; celui-ci est son grand homme de prédilection, comme il est celui des despotes froidement cruels; aussi (page 380), il pense qu'on ne dira pas que *Machiavel était un esprit faible.*

Non, il ne l'aurait pas été plus que Néron, tant qu'il aurait eu le pouvoir, mais il ne l'aurait pas été plus quand le pouvoir aurait été perdu par lui, grâces à sa *fermeté*, comme l'entend M. l'abbé de la Mennais; Néron à force de cette *fermeté* parvint à se faire renverser du trône, et après avoir fait répandre des torrens de sang, il n'eut pas le cou-

rage de répandre le sien pour se soustraire à un supplice plus redoutable ; il fut obligé de s'aider de la main d'un esclave. Machiavel et tous ses disciples, dans la même position, agiraient de même, car la cruauté est toujours compagne de la faiblesse, et se trouve toujours au même degré dans le misérable qui en est atteint.

M. l'abbé de la Mennais en revient encore à la science (page 384), il dit que l'homme *tenté par le fruit de* L'ARBRE DE LA SCIENCE, *veut sortir de sa condition et* DEVENIR SEMBLABLE A DIEU, *à qui seul appartient toute souveraineté. Soudain cet attentat est puni, comme celui du premier homme, par un* IRRÉVOCABLE ARRÊT DE MORT, *que le coupable lui-même est* CHARGÉ D'EXÉCUTER.

Si quelqu'un veut sortir de sa condition, à coup sûr c'est moins l'homme qui cultive les sciences qu'aucun autre ; elles sont tout son amour, toutes ses affections, toute sa vie ; heureux de s'instruire et de contribuer au

bien-être de ses semblables, par ses heureuses découvertes, fruit de profondes méditations, et de laborieux travaux ; il néglige les soins de fortune et de rang, dont telle classe d'hommes, que nous n'avons pas besoin de nommer, s'occupe jour et nuit ; il est donc bien éloigné de vouloir sortir de sa condition ; le premier nécessaire lui suffit pour fortune ; la gloire de ses travaux lui suffit pour rang ; quel est donc *l'irrévocable arrêt de mort* qu'un homme aussi digne d'admiration *est chargé d'exécuter sur lui-même ?* M. l'abbé de la Mennais ne choisit pas ses victimes, ou, pour mieux dire, il les choisit de manière à se mettre continuellement dans le cas de braver *le vil respect humain*, action qu'il paraît affectionner par-dessus toutes les autres.

Il n'y a pas jusqu'aux expressions d'une aimable et spirituelle familiarité que M. l'abbé de la Mennais ne réprouve. Il accuse *la philosophie de s'attribuer, non-seulement la royauté, mais encore le sacerdoce* (page 385).

Et sur quoi s'appuie-t-il pour soutenir cette assertion? Le voici : *Vous êtes* LE PRÊTRE DE LA RAISON, *écrivait d'Alembert au vieillard de Ferney* (ibid.), *et*, ajoute M. l'abbé de la Mennais, *l'on ne doit pas regarder ce mot comme une expression sans conséquence, l'idée qu'elle énonce n'est qu'une déduction rigoureuse du principe d'où partait la philosophie.*

En vérité, la patience et la retenue échappent lorsqu'on lit de pareilles sottises, las de les traiter avec calme, et d'en laisser faire justice par la raison publique, on est toujours tenté d'en faire justice soi-même d'une manière exemplaire ! mais remettons-nous, et voyons quelque chose de moins irritant.

L'écrivain que M. l'abbé de la Mennais affectionne par-dessus tous les autres, celui qui est l'objet de sa prédilection toute particulière, qu'il honore presque d'un culte, c'est M. de Bonald ; il le cite souvent, et fait toujours précéder sa citation d'un DIT EXCEL-

LEMMENT *M. de Bonald;* il l'affectionne tellement qu'un jour on pourra faire leurs deux portraits encadrés par un cercle composé des mots répétés: *la famille, la famille, la famille;* on a compté que M. de Bonald n'avait jamais écrit une page sans que cette expression s'y trouvât trois ou quatre fois, comme *l'autel et le trône* se trouvent dans les discours de M. de Marcellus. Eh bien! M. l'abbé de la Mennais répète *la famille* au moins deux fois par page; et si on lui objectait que cette manière d'écrire n'est point bonne, et qu'elle ne s'attire pas les applaudissemens du public, il répondrait: *Le mépris n'est rien si je le méprise* (page 436).

Mais le style n'est rien à côté de la haine, toujours renaissante de M. l'abbé de la Mennais pour la philosophie et les sciences physiques; les découvertes les plus philantropiques l'indisposent, écoutons-le (page (467).

Sans recourir d'abord au même expédient que Galère qui ordonna de rassembler sur des

barques qu'on submergea, les mendians de son empire, UNE DOUCE PHILOSOPHIE *atteint à peu près* LE MÊME BUT *par ses* SAVANS SYSTÈMES *et ses* BIENFAISANTES INSTITUTIONS. *Elle appelle à son aide toutes les* SCIENCES PHYSIQUES *pour arracher à la nature* LE SECRET DE QUELQUE ALIMENT SI VIL *que l'avarice même puisse l'offrir sans regret au nécessiteux; et pour* CALCULER *avec précision* LA MESURE D'ANGOISSE, *le degré de besoin au-delà duquel l'honneur meurt s'il n'est secouru.*

Ainsi, jusqu'à présent on avait cru que la mémoire de Rumfort, et des savans philantropes qui ont suivi ses traces, pour faire des découvertes utiles à l'humanité, serait vénérée des peuples et des générations à venir. M. l'abbé de la Mennais veut persuader le contraire, ils n'ont point fait ces découvertes pour pouvoir secourir le plus possible d'infortunés, ils n'ont *arraché ces secrets à la nature* qu'afin de trouver *quelque aliment si vil que l'avarice pût l'offrir sans le regretter!...*

Ah ! si c'était un *capucin indigne* qui eût fait par hasard ces découvertes, c'eût été Dieu même qui l'aurait inspiré, il eut été digne de la canonisation ; mais des savans ! des philosophes ! anathème, anathème sur eux eux et leurs œuvres !.... voilà le *système* de M. l'abbé de la Mennais.

Heureusement ce n'est point un *savant système*, et il se déjoue ou se détruit tout seul. Il aura beau crier : *Venez à moi* NATIONS MOURANTES, *venez à moi, quittez les* MÉDECINS TROMPEURS *qui vous promettent la force et ne savent qu'user celle qui vous reste dans de* DOULOUREUSES CONVULSIONS. *Venez, hâtez-vous, le temps presse : chaque jour* LA VIE S'AFFAIBLIT EN VOUS, LA CORRUPTION *gagne, la* DISSOLUTION *se consomme ; bientôt vous ne serez plus qu'un* CADAVRE INFECT (page 472). Les nations ne se trouveront pas aussi *mourantes* que M. l'abbé de la Mennais veut bien le dire, elles ne trouveront pas que la philosophie et les sciences, sont des *médecins trom-*

peurs; elles s'apercevront que chaque jour elles se *fortifient*, elles ont plus *de vie*, et quant à la *corruption*, à *la dissolution*, au *cadavre infect*, de M. l'abbé de la Mennais, elles se souviendront que ces expressions sont sans valeur sous sa plume, qu'elles ne sont que le résultat du *tic* qu'il a contracté, qu'il le place dans chaque phrase, comme les bons bourgeois de Paris placent le mot *dam'*, et finiront par rire du sermon et du sermoneur.

Il aura beau s'ecrier : *Dieu est* TROP AIMABLE (page 478), *infiniment parfait*, OU SOUVERAINEMENT AIMABLE, DIEU S'AIME D'UN AMOUR INFINI.

On lui répondra : il faut vénérer Dieu, mais ce n'est point un langage digne de lui, que de l'appeler *trop aimable*, *souverainement aimable*, comme on le ferait d'une créature humaine; il est encore bien moins digne de lui d'assurer qu'il *s'aime lui-même d'un amour infini*. Dieu doit aimer ses enfans et point du tout *s'aimer lui-même*, il laisse aux

faibles mortels et surtout à certaines gens le ridicule de s'*aimer soi-même*, ne pouvant être aimé par d'autres; et si M. l'abbé de la Mennais ajoute (page 512) :

Dieu est mort pour sauver l'homme, et quand il faut que l'homme périsse, ou que la vérité, l'amour, en un mot Dieu périsse en lui, l'homme à son tour MEURT POUR SAUVER DIEU.

On lui répondra, nous n'entendons plus rien à votre obscur langage, et quelque savant qu'on soit, il est difficile de comprendre comment l'homme peut *sauver Dieu*.

Si nous n'avions cité dans cet examen toutes les pages afin que le lecteur pût se convaincre de l'exactitude des citations, on aurait peine à croire que l'on pût dans un seul volume entasser tant de déraisonnemens et d'extravagances. Mais on sera bien plus surpris lorsqu'on saura que ce volume réduit aux seules choses qui sont de M. l'abbé de la Mennais, ne serait plus qu'une mince

pages, et réduit le premier volume de M. l'abbé de la Mennais à *deux cent soixante-seize pages*, sur lesquelles on pourrait écrire dix volumes in-8°, si l'on voulait signaler toutes les extravagances qu'elles contiennent.

brochure ! En effet, dans l'introduction, M. l'abbé de la Mennais cite *quatre-vingt neuf lignes*, lesquelles réunies au titre et aux blancs font environ *six pages* sur cinquante-deux que cette introduction remplit. Le corps d'ouvrage est composé de cinq cent vingt pages, sur lesquelles il faut prélever *trois mille neuf cent six lignes* citées et enfermées dans des guillemets; ces *lignes* nous donnent la valeur de *cent quarante pages*; les têtes des douze chapitres et les blancs, nous donnent encore au moins *quinze pages*; total à déduire sur *cinq cent vingt pages*, *cent cinquante-cinq pages*, reste *trois cent soixante-cinq*. Il y a au moins une fois par ligne les mots ou de *dissolution*, ou de *cadavre*, ou de *mort*, ou d'autres de ce genre qui n'ont aucune valeur et qui ne sont là qu'à cause du *tic* de M. l'abbé de la Mennais; ces mots équivalent environ au cinquième de chaque ligne, ce qui fait bien le cinquième des *trois cent soixante-onze* pages restant. Ce cinquième forme encore *quatre-vingt-quinze*

CHAPITRE VII.

EXAMEN DE LA PRÉFACE DU TOME 2. — *Causes de la vente du premier volume. — Immodestie et contradictions. — Fleuves qui ne peuvent remonter vers leurs sources. — Attaque contre la cour de cassation. — Deux religions nouvelles. — Religion du meurtre. — Religion de la science. — Gouvernemens et peuples qui sont d'accord. — La sequelle. — Dieu n'est pas indépendant. — Commentaires de MM. Pasquier et Siméon. — Refrains de phrases. — L'immortalité mourra. — Brevet d'invention et brevet d'immortalité. — Réponse de M. l'abbé de la Mennais aux journalistes. — Non, oui, tolérant, intolérant. — Rien de plus faux qui n'est pas faux. — Réponse à M. Vincent, pasteur protestant. — Fou qui n'est pas fou, parce qu'il est fou. — Les non-catholiques et les philosophes sont fous et enragés. — Monstrueuse absurdité.*

LE tome 2 de M. l'abbé de la Mennais est moitié moins gros que le premier, ce qui ne l'empêche pas d'être tout aussi lourd; il paraît que l'auteur a eu de la peine à le remplir : on n'y trouve plus la facilité qu'il avait montrée

dans le commencement, pour répéter toujours la même chose avec un cliquetis de mots, tellement étourdissans que le lecteur qui ne force pas son attention à s'occuper des pages qui lui passent sous les yeux, ne s'aperçoit pas du système de l'auteur, et s'endort sans penser au livre, en rejetant cet événement sur l'ennui ou la préoccupation.

Il a tellement eu de peine à remplir ce volume, que la préface en forme le tiers, tandis que l'avertissement du premier est contenu dans une demi-page. On se souvient peut-être que cette demi-page était tellement forte de choses, ou pour mieux dire, tellement pleine d'absurdités, qu'elle nous a fourni de nombreuses observations. Tous les alinéas que M. l'abbé de la Mennais *sème* sur le papier ont la même fécondité ; ils peuvent produire plusieurs pages de remarques. Ainsi qu'on ne s'attende pas à ce que nous les examinions tous : quoique nous nous soyons condamnés au travail fatigant de le lire, nous ne voulons pas l'imi-

ter, en répétant aussi souvent que lui la même chose et souvent sans changer le quart des mots qui l'ont exprimée la première fois.

Dès le début de sa préface, M. l'abbé de la Mennais se félicite du succès de la première partie de son ouvrage ; l'humilité religieuse ne va pas jusqu'à observer les causes et le genre de ce succès, mais le public éclairé sait à quoi s'en tenir ; il sait que les spécialités bonnes ou mauvaises, se vendent toujours proportionnellement à la quantité de personnes qu'elles pourraient intéresser si elles étaient bien faites ; c'est par cette raison qu'un ouvrage de haute science ne se vend ordinairement pas à la vingtième partie du nombre d'exemplaires d'un mauvais livre écrit sur une matière que beaucoup de gens exploitent.

On peut aisément nombrer les savans, mais ceux qui ne sont pas savans sont inombrables; qu'un géomètre, qu'un minéralogiste, qu'un physicien, publie un grand ouvrage sur sa science, quelque mérite qu'il ait, s'il n'est pas

élémentaire, ou s'il n'est pas utile directement pour les arts et métiers, sa vente ne couvrira pas les frais d'impression, comme nous venons de le faire observer; l'ouvrage de M. l'abbé de la Mennais n'est pas dans cette cathégorie, voilà pourquoi il s'en est vendu un grand nombre d'exemplaires.

Il y a beaucoup plus d'ecclésiastiques en France que de savans; ces ecclésiastiques ont voulu lire un ouvrage qui les touche de près, aussi un abbé est certain de s'enrichir en publiant un livre dont le titre fasse croire qu'il traite de théologie; c'est une contribution qu'il lève sur tous ses collègues, et comme cette classe est celle qui se tient le plus par la main, et qui seule n'a point de charges, ni d'alentours, la contribution est d'autant plus forte. C'est là la première cause, non du succès, mais de la vente du livre de M. l'abbé de la Mennais.

Une autre cause, c'est que M. l'abbé de la Mennais a écrit et signé en toutes lettres des

articles dans le *Conservateur*, et en fournit encore à une autre feuille du même genre; deux classes de gens connaissent ces articles, les uns parce qu'ils ont la même manière de voir et les autres parce qu'ils pensent différemment; or, parmi ces deux classes, il s'est trouvé aussi des lecteurs pour le livre de M. l'abbé de la Mennais, les uns par esprit de parti, et les autres pour examiner jusqu'à quel degré d'absurdité l'esprit humain peut descendre: ainsi que M. l'abbé de la Mennais ne se glorifie pas tant.

La bienveillance, dit-il, *avec laquelle cette première partie fut accueillie montre combien les peuples sentent le besoin de la vérité et combien il serait facile de rétablir son règne* SI LES GOUVERNEMENS SECONDAIENT *cet heureux mouvement des esprits*, S'ILS CONNAISSAIENT LEUR FORCE, *s'ils avaient* FOI DANS LA PUISSANCE *que Dieu leur a donnée. Mais au contraire ils se croient* PLUS FAIBLES QUE TOUTES LES ERREURS, *plus faibles* QUE TOUTES LES PASSIONS.

Ils ont DES DÉSIRS, *et point* DE VOLONTÉS, *irrésolu, craintif*, LE POUVOIR DEMANDE GRACE, *comme s'il ignorait que le peuple ne l'accorde jamais. La* ROYAUTÉ DESCEND DE PEUR D'ÊTRE PRÉCIPITÉE, *on la voit* PARTOUT *occupée* D'ÉCRIRE SON TESTAMENT DE MORT. *Hélas! elle aurait pu s'épargner ce dernier soin*, ELLE N'A PAS D'ESPÉRANCES A LÉGUER.

On voit que cet alinéa est tout de M. l'abbé de la Mennais, une phrase, une assertion combat continuellement l'autre : c'est sa manière, et si l'on pouvait se permettre de le comparer à un comédien, on pourrait rapprocher son langage de celui de Potier, de Brunet, ou de Tiercelin.

L'accueil que son livre a reçu montre, à ce qu'il dit, combien les peuples sentent le besoin de la vérité, comme il l'entend, et il exhorte les gouvernemens à connaître leur *force* et à en faire usage.

Mais si les peuples sont de son avis, la force devient inutile; le besoin des peuples étant

reconnu par eux, on n'a que faire de les *forcer* de se satisfaire, pas plus qu'on ne serait obligé de forcer un affamé de manger les alimens qu'on lui offrirait.

Mais, dit-il, *le pouvoir demande grâce, il a des désirs et point de volonté;* encore une fois on n'a pas besoin de volonté quand les *désirs* suffisent.

La royauté descend de peur d'être précipitée, on LA VOIT *partout occupée d'écrire son testament de* MORT : M. l'abbé de la Mennais est fidèle à son *tic*, tous ses passages sont pleins de *mort*.

On s'aperçoit que le testament dont il s'agit est la Charte de France, et les constitutions que presque partout on proclame. C'est une façon d'écrire toute particulière. Comment lorsqu'on est si fort, a-t-on besoin de faire *un testament?* Quand on a tant de puissance, comment est-on réduit *à demander grâce de peur d'être précipité?* et comment n'a-t-on pas *d'espérances à léguer?*

Ainsi tout ce galimatias peut être réduit à ce peu de mots : *Les peuples pensent comme nous, il faut que les gouvernemens les forcent à penser comme nous ; les gouvernemens sont plus forts que les peuples, les peuples sont plus forts que les gouvernemens, les gouvernemens voudraient bien gouverner à notre guise, mais ils ne peuvent pas; ils font leur testament, mais ils ne légueront rien.*

Nous ne savons pas quel est le degré de reconnaissance que les gouvernemens doivent avoir à M. l'abbé de la Mennais pour avoir écrit de pareilles choses. Heureusement il n'est point conseiller d'état ! car il embrouillerait tout le conseil, et Dieu sait les beaux, savans, lumineux et politiques conseils qu'il donnerait !

Qui pourrait dire, ajoute, page II, M. l'abbé de la Mennais, *qu'elles sont les doctrines des gouvernemens, qu'elles sont les croyances des peuples ?*

Tous les gens qui possèdent un peu du

plus simple bon sens et du jugement le plus ordinaire, peuvent dire cela; c'est chose trop visible pour ne pas l'expliquer avec exactitude.

On n'aperçoit qu'un chaos d'idées inconciliables.

Il semblerait ici que M. l'abbé de la Mennais parle d'un livre pareil au sien.

Dans les peuples une violence, et dans les souverains une faiblesse, présage d'un sinistre avenir.

Que sont donc devenues la docilité des uns et la *puissance* des autres?

Mais M. l'abbé de la Mennais a-t-il vu quelquefois la débile force de quelques hommes faire remonter des fleuves vers leurs sources?.. Le mieux, en pareil cas, c'est de préparer un lit commode aux fleuves qu'on fait déborder en voulant les arrêter; de leur faciliter les routes qu'ils veulent suivre, de profiter de leurs cours bienfaisans, pour favoriser la masse des habitans d'un pays à laquelle ils procureront une aisance et une abondance

dont leur absence les priverait s'il était possible de les arrêter.

Si quelques insensés parvenaient à opposer des digues à ces fleuves, leurs ondes cumulées inonderaient momentanément le lieu de leur source, et bientôt, renversant leurs digues fragiles ainsi que les imprudens qui voudraient les soutenir, ces fleuves indomptables reprendraient la marche salutaire que la nature leur a donnée. Ce sont là de ces vérités que les assertions et les phrases de M. l'abbé de la Mennais et *consorts*, ne pourront jamais détruire.

M. l'abbé de la Mennais, après avoir attaqué les peuples, les gouvernemens, les sciences la philosophie, attaque aussi les tribunaux et surtout la cour de cassation; cette cour dont la sagesse, dont la droiture, dont la fermeté, sont restées debout au milieu de tant de ruines, et qui fait l'objet du respect et de l'admiration des deux mondes qui la citent pour exemple et adoptent toutes les décisions qu'elle prononce!

Il nous dit, page III : *L'état déclare qu'il est catholique*, LES TRIBUNAUX DÉCIDENT QU'IL EST ATHÉE.

Et comment décident-ils *qu'il est athée ?*... Parce qu'ils n'ont pas condamnés les protestans à tapisser leurs maisons quand les processions passent! c'est-à-dire, parce qu'ils n'ont pas confirmé les jugemens de quelques tribunaux locaux qui avaient condamnés ces religionnaires à l'amende, pour n'avoir pas voulu rendre hommage à une cérémonie que leur croyance n'admet pas.

Ainsi l'on est *athée* quand on fait une loi qui reconnaît la liberté des cultes, et l'on est surtout bien plus *athée* quand on fait exécuter cette loi.

Mais tout ceci n'est rien à côté de ce qui suit : M. l'abbé de la Mennais nous y apprend qu'il s'élève dans ce moment non pas *une*, car ce serait trop peu, mais *deux religions nouvelles !...*

On ne s'attendait pas à cela ; les peuples

n'en ont guère connaissance; voilà des religions qui n'ont pas encore fait grand bruit; dira-t-on; n'importe, M. l'abbé de la Mennais l'affirme, et dans un siècle où il assure qu'on a si peu de croyance, il est assez singulier que deux religions puissent s'élever à la fois. Ecoutons-le :

Une nouvelle société se constitue secrètement au sein de l'ancienne, et deviendra bientôt peut-être la société publique (page III). LE MAL RÉGNERA : *on a douté de l'ordre, on aura* FOI DANS LE CRIME. *Ceci n'est* POINT EXAGÉRÉ, *l'expérience ne le prouve que trop. Quand les esprits sont dans le vague, ils s'inquiètent dans leurs* TÉNÈBRES *et dans leur effroi, ils se* FONT DES CROYANCES TERRIBLES ; *et déjà n'avons-nous pas une* RELIGION SECRÈTE *qui se révèle par le* MEURTRE (page IV)?

On a beau réfléchir et se torturer l'esprit pour deviner cette *religion secrète qui se révèle par le meurtre*, on ne peut la deviner. M. l'abbé de la Mennais voudrait-il par hasard

rappeler le *meurtre* de cet infortuné Lallemand *tué d'un coup de fusil sur la place du Carousel ?*.... Il nous l'apprendra peut-être un jour...... Mais continuons et voyons *la deuxième religion.*

L'athéisme aussi A LA SIENNE, FROIDE COMME L'ORGUEIL, *ce qui n'exclut pas* LE FANATISME.

Et quelle est donc la religion de l'athéisme ?.... attendez, lecteur; cette fois-ci M. l'abbé de la Mennais ne nous laisse pas dans le doute :

ON ADORE, SOUS LE NOM DE SCIENCE, LA RAISON HUMAINE, LA SCIENCE, *pour certains esprits*, EST LE DIEU DE L'UNIVERS; *on* N'A FOI *qu'en* CE DIEU, *on n'espère* QU'EN LUI, *sa sagesse et sa puissance doivent renouveler la terre, et par de rapides progrès élever l'homme à un degré de bonheur et de perfection dont il ne saurait se faire une idée.* CETTE RELIGION *se développe, elle a ses* DOGMES, *ses* MYSTÈRES, *ses* PROPHÉTIES *même et ses* MIRACLES; *elle a son* CULTE,

ses PRÊTRES, *ses* MISSIONS *et ses* SECTATEURS *se flattent de la* SUBSTITUER *à toutes* LES AUTRES.

On voit que M. l'abbé de la Mennais ne veut pas laisser les sciences et les savans tranquilles ; c'est le plus intrépide champion qui les ait jamais combattus ; de quoi aussi se sont avisées les sciences de faire de *rapides progrès ?* L'une d'elles n'a-telle pas l'audace de soutenir que le soleil est fixe, que la terre tourne autour de lui, et de donner, par là, un démenti à Josué qui eut la puissance, comme on sait, *d'arrêter le soleil* pour mieux profiter de la victoire qu'il remporta sur les ennemis de Dieu !

A la vérité les sciences sont conciliatrices, elles diraient que c'était la croyance de ce temps-là, que Josué a cru arrêter le soleil tandis qu'il arrêtait la terre ; mais si les sciences aiment la conciliation, M. l'abbé de la Mennais se fait une gloire de la haïr de *tout son cœur, de toute sa force et de tout son esprit,* et ne voudrait certainement point transiger

avec cette nouvelle *religion* qui a ses *dogmes*, ses *mystères*, ses *prophéties*, ses *miracles*, son *culte*, ses *prêtres*, ses *missions* et ses *sectateurs*.

Et qu'on ne conteste pas cela! les *dogmes* des sciences, sont les principes, les classifications, qui sont la base de leur étude et de leur enseignement!... Leurs *mystères* sont les expériences par lesquelles elles vérifient l'exactitude de leurs théories, et font de nouvelles découvertes!... Leurs *prophéties* sont plus particulières à celle qu'on appelle *astronomie*, et qui prédit la pluie, le beau temps, les éclipses, le cours des astres, etc!... Leurs *miracles* sont les brillans résultats qu'elles obtiennent!... Son *culte* est l'étude qu'on en fait!... Ses *prêtres* sont les professeurs qui les enseignent!... Ses *missions* sont remplies par les inspecteurs généraux de l'université!... et ses *sectateurs* sont ceux qui les aiment ou les cultivent!

Ainsi l'on ne peut nier cela! M. l'abbé de la

Mennais a raison! voilà *une religion* dans toutes les formes qui fait des progrès immenses, surtout depuis une trentaine d'années; et l'on n'a point encore sévi contre elle!... Quoi! l'institut compte une académie de ces *sectaires!* tandis qu'elle n'a pas une académie de théologiens!.... l'université est peuplée de ses *prêtres* et paie ses *missionnaires*!.... le collége de France, le Jardin du roi, les principales villes de l'Europe, lui ouvrent des temples publics où d'orgueilleux professeurs ont l'audace de monter en chaire pour expliquer ses *dogmes!*.... Ses *miracles* frappent tous les yeux et font tous les jours de nouveaux prosélytes!... son culte s'étend d'un bout du monde à l'autre!...; on élève des statues à ses apôtres!.... quel scandale! quelle indignité! et l'on n'a pas encore renouvelé la persécution sur cette secte! tandis que tous les saints ont été martyrs! on n'a pas encore renversé les statues des Newton, des Kopernik, des Buffon et des Lavoisier!... On n'a pas encore brûlé les Delambre, les

Prony, les Lacépède, les Lamarck, les Chaptal, et tant d'autres!... Qu'attend-on? veut-on laisser détrôner la vraie religion par les doctrines perverses de ces nouveaux sectaires?

Mais cependant qu'on se rassure; le danger n'est pas aussi imminent qu'on le croirait. M. l'abbé de la Mennais, après nous avoir affirmé l'existence et les progrès des nouvelles croyances nous assure (page XI) que *las de l'erreur et de la vérité on rejette également l'une et l'autre;* ainsi les nouvelles sectes, d'après cela, ne sont pas plus à craindre que les autres, et il est difficile qu'elle puissent s'établir.

Il ajoute, même page: *Les gouvernemens, pressés de finir,* S'ALTÈRENT EUX-MÊMES, *mais pas assez peut-être et pas assez vite* A LEUR GRÉ *et au* GRÉ DE LA MULTITUDE.

On voit que quoique M. l'abbé de la Mennais en ait dit au début de sa préface, il convient que la voix générale n'est pas pour sa manière de voir.

On aperçoit dans le présent quelque chose du passé, et cette ombre fugitive inquiète.

Notez bien que M. l'abbé de la Mennais parle à la fois *des gouvernemens et de la multitude!*

Plus de bornes, plus de barrières que les esprits ne franchissent ; on ne rêve rien moins que des révolutions totales dans chaque état et dans le monde, que l'entière abolition de tout ce qui est, sans s'occuper même d'y rien substituer.

Voilà de singulières assertions! à la vérité ce ne sont pas les seules qu'il y ait dans ce livre et le lecteur doit y être accoutumé.

Mais si les gouvernemens et les peuples sont d'accord, de quoi se mêle M. l'abbé de la Mennais? pourquoi veut-il s'opposer à leur union? quel droit a-t-il de s'immiscer dans leurs affaires? et de trouver mauvais ce qu'ils trouvent bon?... ne pourrait-on pas lui appliquer une des locutions qu'il affectionne? *jamais rien de semblable ne s'est vu, n'aurait pu même s'imaginer!*

M. l'abbé de la Mennais ajoute : *on veut une nouvelle religion, mais on ne* SAIT QUELLE; *une nouvelle forme de société, mais on ne* SAIT QUELLE ; *une nouvelle législation et de nouvelles mœurs, mais, on ne* SAIT QUELLES ; (page XII).

Quelle SEQUELLE ! M. l'abbé de la Mennais est si fort ennemi des progrès des lumières qu'il néglige même les règles de la langue française et fait des barbarismes à la Ronsard ; mais laissons les barbarismes de M. l'abbé de la Mennais, car nous aurions trop à faire pour en relever seulement la moitié ; il a juré d'outrager tout, jusqu'à la langue, espérant par là se faire un nom....... Nous l'aiderons dans son projet pour le moins tout autant qu'il s'aide lui-même ; il est des réputations de plusieurs sortes, il en mérite une incontestablement et il l'aura tout entière. Revenons à ses assertions.

L'isolement absolu, effet immédiat de l'indépendance absolue, A LAQUELLE TENDENT *les*

hommes de notre siècle, DÉTRUIRAIT *le genre humain*, EN DÉTRUISANT *la foi*, *la vérité*, *l'amour*, *et les rapports qui constituent* LA FAMILLE *et l'état*. DIEU MÊME N'EST PAS INDÉPENDANT. (page XIII).

En voici encore une à laquelle on ne s'attendait pas! avec M. l'abbé de la Mennais on va de surprises en surprises! quoi! *Dieu même n'est pas indépendant?* ..... Dans quelles doctrines M. l'abbé de la Mennais a-t-il puisé cette assertion? d'après lui il y a donc un être au-dessus de Dieu! car nécessairement s'il y a un Dieu, maître du monde, qui ait *tout formé* qui soit *partout*, sans que les faibles yeux de ses créatures puissent le voir; qui *entende tout*, même les singulières propositions de M. l'abbé de la Mennais sans en être impatienté; cet Etre, ou ce Dieu, ne doit dépendre de personne, et c'est une véritable *hérésie* que de prétendre le contraire.....

Mais, dit M. l'abbé de la Mennais : *il n'est pas indépendant dans le sens qu'aujour-*

d'hui on donne à ce mot; quel est donc le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot? est-ce qu'il ne signifie plus *ne dépendre de personne?*...

M. le baron Pasquier, ou *voir même* M. le comte Siméon, l'auraient-ils interprété à la chambre des députés comme M. le comte Ferrand interpréta le mot *réprimer?*...

Non, il n'a pas encore subi les commentaires d'usage, il est resté vierge des interprétations de ces messieurs; c'est M. l'abbé de la Mennais lui-même qui prend soin de nous en instruire à la phrase suivante : *il est soumis aux lois qui dérivent de sa nature*; ainsi il *dépend* des lois qu'il a faites; le gouvernement représentarif est établi dans les cieux, et M. l'abbé de la Mennais ne veut pas qu'il soit établi sur la terre; mais qui est chargé de soumettre Dieu aux lois qu'il a faites? est-ce qu'il y a une chambre des pairs là-haut? des ministres responsables comme les

nôtres? ..... M. l'abbé de la Mennais aurait bien dû nous apprendre cela !

M. l'abbé de la Mennais met beaucoup de soin à répéter le même mot; on voit qu'il a une prédilection, si ce n'est pour les refrains des couplets, du moins pour les *refrains des phrases;* il répète *seize fois* AMOUR dans trente lignes, (page XVII et XVIII) *douze fois* HAINE en vingt-cinq lignes, (page XIX) et *onze fois* SACRIFICE en dix-huit lignes (page XXII). Ces lignes ne contiennent qu'environ sept mots chacune, parmi lesquels on trouve encore la *mort*, la *famille* et le *cadavre* de l'auteur. On conviendra que le style de M. l'abbé de la Mennais est comme ses assertions, et que *jamais rien de semblable ne s'est vu, n'aurait pu même s'imaginer.*

Il nous apprend de plus (page XXVIII) que *défendre la religion catholique, c'est défendre nos dernières espérances, elle ne périra pas, elle est immortelle.* Alors on a pas tant besoin de la défendre ! est-ce que M. l'abbé

de la Mennais croit qu'après avoir fait *mourir* LA MORT comme il l'a fait page 375 du premier volume (1), il pourrait aussi, ou qu'on pourrait, à son imitation, faire *mourir* L'IMMORTALITÉ?.....

Si l'on en avait le pouvoir, il est concevable qu'on fit *mourir la mort* par représailles ou par vengeance; mais l'immortalité! pourquoi voudrait-on la faire mourir?.... La défendre est une action tout aussi singulière que celle d'un fou qui croirait nécessaire d'empêcher une montagne d'être renversée par un moucheron!.....

Cependant quoique la religion soit *immortelle* et *qu'elle ne périra pas*, ce qui est absolument la même chose, M. l'abbé de la Mennais ajoute : *mais les erreurs contraires peuvent subsister, se propager......* qu'importe? *si elle est immortelle?* elle triomphera de ces *erreurs*, à moins cependant que M. l'abbé de la Men-

(1) Voyez page 101 de cet Examen.

nais ne prétende que ces *erreurs* sont aussi immortelles! nous ne croyons pas que ce soit là ce qu'il veut dire! Continuons:

Elles peuvent DÉTRUIRE LE GENRE HUMAIN *et* NOUS SAVONS *en effet* QU'ELLES LE DÉTRUIRONT TOT OU TARD.

Comment M. l'abbé de la Mennais sait cela? est-ce qu'il est prophète M. l'abbé de la Mennais? est-ce qu'il est devin ? ... *il vit de foi*, le genre humain, même environ les dix-neuf-vingtièmes qui nont pas de *foi*, puisqu'ils ne sont pas catholiques ..... n'importe ces dix-neuf-vingtièmes du genre humain *vivent* aussi *de foi* ..... *il vit de foi, il mourra quand la foi affaiblie sera près de s'éteindre.*

Ainsi, récapitulons : *La religion catholique est immortelle, cependant les erreurs contraires peuvent détruire le genre humain*, et M. l'abbé de la Mennais *sait* positivement, *son petit doigt le lui a dit*, qu'*elles le détruiront tôt ou tard*, parce que *le genre humain vit de foi*, même les dix-neuf-vingtièmes de ses

parties qui ne savent ce que c'est que *la foi*, ou qui n'y croient point du tout; et le genre humain *mourra quand la foi sera près de s'éteindre*; c'est-à-dire quand *la foi* qui est *immortelle* MOURRA.

Cette manière de *raisonner*, ou pour mieux dire de discourir, est de l'invention de M. l'abbé de la Mennais, et il est inconcevable que M. le comte Siméon ne lui ait pas fait expédier un *brevet d'invention* ou du moins une longue lettre de louanges imprimées tout au long dans les *immortelles* colonnes du *léger Moniteur*, en forme de *brevet d'immortalité*.

Mais *tout ce qui est différé n'est pas perdu* dit un vieil adage que M. l'abbé de la Mennais doit affectionner, car il affectionne tout ce qui est vieux et trivial, un jour nous verrons peut-être cela; nous verrons peut-être aussi tous les journaux faire courir le bruit de sa mort, afin de pouvoir déplorer une si grande perte, et d'avoir le plaisir de la démentir quel-

ques jours après ; et comme ils ne pourront pas dire qu'*une riche anglaise l'a épousé, par suite d'une violente passion pour son beau talent ;* attendu que les abbés ne se marient pas, quelque perfection qu'ils trouvent aux sujets qui se reproduisent ; (*Voyez* note de sa page V). On ne manquera pas de dire qu'une demi-douzaine des plus riches et des plus belles héritières de l'Europe se sont noyées ou ont pris le voile de désespoir de ne pouvoir épouser un si magnifique talent.

En attendant cela, M. l'abbé de la Mennais consacre trente-sept pages à la réfutation des journaux qui ont critiqué son premier volume et à la réponse que lui a faite M. Vincent, l'un des pasteurs de l'église réformée de Nismes, sur la partie de ce volume qui attaque le protestantisme.

Que nous a-t-on répondu ? dit-il des journalistes, *rien, sur ce qui concerne les athées et les déistes ; seulement en nous reprochant d'accuser*

ceux-ci d'indifférence, on nous a nous mêmes accusés D'ÊTRE INTOLÉRANS.

Comment on a eu l'effronterie d'accuser M. l'abbé dela Mennais d'*être intolérant ?* ... En vérité c'est pure calomnie et le lecteur peut en juger ! il est *tolérant* comme personne ne l'est au monde ! ... à la vérité il voudrait voir l'heureux temps où l'on brûlait à petit feu, où l'on inventait des supplices de tous genres pour ceux qui n'avaient pas sa croyance ; mais, tout cela, c'est par pure charité fraternelle, c'est une excessive douceur évangélique ! aussi se défend-il de toute sa force de l'accusation d'intolérance ! *c'est la philosophie qui est intolérante*, dit-il :

Qu'appelles-tu coquin ? coquin toi-même !

Pour répondre au reproche qu'on nous fait d'être intolérans, ajoute-t-il, *nous prierons ceux qui se montrent si pressés d'accuser, d'expliquer leur accusation. Que veulent-ils dire ? que* NOUS PRÊCHONS LA PERSÉCUTION ? RIEN

DE PLUS FAUX *et ils le savent bien.* QU'ILS CITENT NOS PAROLES, *elles suffiront amplement pour nous justifier.*

En effet, nous avons *cité*, nous, les paroles de M. l'abbé de la Mennais, et nos citations *suffiraient amplement* pour le justifier de cette odieuse accusation.

Malheureusement *ses forces* ne sont pas *des forces*, pour nous servir d'une des locutions qu'il a inventées ; et après s'être défendu, comme on vient de le voir, et avoir persuadé ses lecteurs, comme il les persuade ordinairement, il s'écrie, avec sa véhémence accoutumée (page XXXV) : *Nous le déclarons donc sans difficulté*, OUI NOUS SOMMES INTOLÉRANS !

Voilà malheureusement qui détruit toutes les dénégations. Ce sont les *faibles forces* de l'auteur qu'il faut en accuser, ou plutôt la manière d'écrire de son invention aux beautés de laquelle on n'est pas encore accoutumé ; mais quand le brevet du ministre de l'intérieur lui aura été expédié, alors on prêtera

plus d'attention aux beautés de son style, et l'on comprendra mieux la pensée de M. l'abbé de la Mennais quand il dira *oui* et *non* en même temps !

La réponse qu'il attaque avec le plus d'étendue c'est, celle de M. Vincent, et ce qu'il lui reproche en débutant c'est (page XXXVIII) *d'être écrite avec négligence*.

En effet les beautés de style, inventées par M. l'abbé de la Mennais, ne sont pas encore de mode dans les départemens, et M. Vincent a la bonhomie d'y préférer le langage de Fénélon ! . . . les modes ne vont dans les départemens que lorsque Paris en est las, et Paris même attend, pour suivre la mode des locutions de M. l'abbé de la Mennais, que M. le ministre de l'intérieur lui ait expédié son brevet d'invention ; ainsi M. l'abbé de la Mennais ne devrait pas être si fort étonné de ce que le style de M. Vincent ne ressemble pas plus au sien que le jour ne ressemble à la nuit ; il pourrait l'excuser avec moins d'or-

gueil et d'affectation; et se passer de terminer sa réplique avec cette *onction* et cette *douceur*, toutes *saintes*, qui semblent dire, de M. Vincent et du protestanisme, avec une arrière-pensée :

O ciel ! pardonne lui comme je lui pardonne.

M. l'abbé de la Mennais veut établir (page LXXVIII et suivantes) que non-seulement, comme il l'a établi dans son premier volume, hors de l'église catholique il n'y a point de salut, mais encore qu'il n'y a que *folie !* ainsi, pour le prouver il répète, en refrain, selon son habitude, les mots *fou* et *folie*, onze fois en trente lignes, et les répète encore après. *Qu'un habitant de Charenton*, dit-il, *soutienne qu'il est* ROI DE FRANCE, *c'est un* FOU, *l'on en convient ; mais est-il* FOU *précisément parce qu'il soutient qu'il est* ROI DE FRANCE ? *non, car il existe un autre homme qui dit aussi* JE SUIS ROI DE FRANCE *et qui serait* FOU *s'il ne le disait pas.*

Voilà une conséquence d'une grande finesse ! Ce n'est pas parce qu'il se croit *roi de France*, quoiqu'il ne le soit pas, qu'il est *fou*; car *il existe un autre homme qui serait fou* s'il ne disait pas *je suis roi de France.*

Ainsi *il n'est pas fou, parce qu'il est fou.....* On voit que M. l'abbé de la Mennais est fidèle à sa manière de discourir, et l'on ne peut l'en blâmer, lorsqu'on invente une manière on doit la suivre constamment afin d'en faire prendre la mode.

Mais l'on ne s'attendait guère à voir tant de gens atteints de folie sur le globe; on savait bien qu'il ne manquait pas d'insensés *voire même* parmi nos frères les catholiques; mais on ne savait pas que l'Asie, l'Affrique, l'Amérique et plus des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'Europe, étaient peuplés uniquement par des *fous*, ou des savans et des philosophes, qui sont bien pis, puisqu'ils sont *enragés !*

Maintenant on saura à quoi s'en tenir, grâce

à M. l'abbé de la Mennais, et quand quelques-unes des personnes qui composent environ la millième partie de la population de Paris, iront dans les maisons habitées par les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres millièmes, ou feront un voyage un peu plus lointain que celui de St.-Cloud ; elles auront soin de prendre leurs précautions pour se préserver des attaques des *fous* et des *enragés*..... et qu'on dise après cela que le livre de M. l'abbé de la Mennais n'aura pas été bon à quelque chose !

C'est avec cette sagacité toute particulière que M. l'abbé de la Mennais dit (page LXXXVII) que *le catholique commence son symbole en disant :* JE CROIS EN DIEU, *mais que le protestant doit nécessairement commencer le sien en disant :* JE CROIS EN MOI.

Comme nous ne nous occupons pas ici d'affaires de religion, mais d'assertions et de locutions qui lui sont étrangères, nous laisserons M. Vincent répondre là-dessus à M. l'abbé

de la Mennais, et le lecteur fera les réflexions que lui suggérera cette remarque, ainsi que celle qui la suit (page LXXXVIII).

Il faut toujours qu'il dise : JE CROIS EN MOI, *et sa foi pour être certaine, présuppose son infaillibilité personnelle, c'est-à-dire* LA PLUS PALPABLE ET LA PLUS MONSTRUEUSE ABSURDITÉ. On voit que M. l'abbé de la Mennais se connaît en *absurdité*, infiniment plus qu'aucun homme de France !

CHAPITRE VIII.

EXAMEN DU CHAPITRE XIII. — *Absurdités sur absurdités.* — *Rêveur insensé.* — *Échelle de l'esprit humain.* — *Aveugle-clairvoyant ; Paris et Carthage.* — *Vide ténébreux de la raison, putréfaction, cadavre.* — *Vue trouble, ombres ou fantômes.*

Le chapitre XIII qui commence le corps du tome 2, est intitulé : *Du Fondement de la certitude.* Il remplit trente-quatre pages, dans lesquelles M. l'abbé de la Mennais entasse déraisonnement sur déraisonnement, absurdités sur absurdités, pour établir que les sciences ne donnent aucune connaissance réelle ; il révoque en doute tout ce qu'elles prouvent ; conteste tout ce qu'elles établissent ; nie les immenses progrès qu'elles ont faits : on croit voir un fou, qui ferme les yeux, pour soutenir, de tous ses poumons, qu'attendu qu'il n'y voit point, il n'existe point de

lumière ; aucune science n'échappe à son pirrhonisme, l'astronomie et les sciences exactes, les sciences naturelles et les sciences physiques, tout est révoqué en doute, embrouillé, nié, avec une imperturbable extravagance ; un cliquetis de mots dont rien n'égalerait la bizarrerie si ce n'était les misérables sottises qu'ils expriment, frappe continuellement l'imagination du lecteur, et lorsqu'il est parvenu à tourner jusqu'à satiété dans ce cercle d'ineptie, il s'écrie :

Que chacun rentre en soi et s'interroge dans LE SILENCE DE L'ORGUEIL ET DES PRÉJUGÉS. *Qu'il évite de confondre les* SOPHISMES DE LA RAISON *avec les* RÉPONSES *simples et précises du* SENTIMENT *intérieur que je le somme de consulter ; qu'il considère* CE QUI EST *et non pas ce qu'il* S'IMAGINE DEVOIR ÊTRE, *qu'il* OUVRE LES YEUX *sur les faits* ET FERME SON ESPRIT *aux conjectures, si un seul homme se dit au fond du cœur :* « Ce qu'on me propose comme des « vérités est démenti par ce que je sens en

« moi, et par ce que j'observe dans mes sem-
« blables ; » *je passe condamnation, et je me déclare moi-même* UN RÊVEUR INSENSÉ.

Qu'il se déclare ou non *un rêveur insensé*, cela embarrasse fort peu le public qui, de quelque manière que nous nous jugions, nous juge toujours avec plus d'équité que nous-mêmes ; or, celui qui se fait une étude de choquer toutes les idées reçues, de nier toutes les vérités, d'appeler les jugemens de la raison et du bon sens, *des sophismes ;* de dénaturer le sens des mots, d'embrouiller tout ce qui est clair, comme ces repoussans polypes qui troublent la limpidité des eaux par la secrétion de leur tête dégoûtante (1) : comment veut-il que le public le juge ? . . .

Ah ! s'il existait quelqu'un qui put ne pas aimer et admirer les sciences et ceux qui les

---

(1) On sait que la *sèche*, espèce de polype de mer, contient dans sa tête une secrétion noire qu'elle répand lorsqu'elle veut troubler la clarté de l'eau.

cultivent, s'il pouvait exister quelqu'un qui put être étourdi par les déplorables sophismes du nouvel Erostrate, il n'aurait qu'à comparer ce chapitre, dont rien n'égale l'extravagance du fond, si ce n'est l'extravagance des formes, avec les beaux ouvrages dont les savans qui honorent la France et l'Europe ont enrichi depuis trente ans l'univers et la postérité! On verrait, d'un côté, le degré le plus bas jusqu'où les aberrations de l'esprit humain puissent descendre, le ton tranchant du plus indomptable orgueil; et, de l'autre, les méditations de l'esprit qui font le plus d'honneur à l'espèce humaine, le langage modeste et l'intarissable amour de la vérité qui distinguent la philosophie et les sciences; ainsi, on pourrait se tracer une échelle dont le point le plus bas serait marqué par l'un, et le point le plus élevé par l'autre!

Pour prouver aux moins clairvoyans jusqu'où descendent les aberrations de l'esprit, puisque esprit y a, et le scepticisme momen-

tané et de circonstance de M. l'abbé de la Mennais, il nous suffira de citer une seule assertion, qui se distingue entre mille par la portée où elle se trouve de toutes les intelligences.

Il n'est, dit-il, (pages 38 et 39), *nullement rare que les sens nous trompent. Une continuelle expérience nous apprend à nous défier de ces instrumens imparfaits....* IL N'IMPORTE *que le phénomène ou le fait attesté* AIT OU NON FRAPPÉ NOS PROPRES SENS. *Saunderson*, AVEUGLE DE NAISSANCE, *n'était* PAS MOINS SUR DE L'EXISTENCE DU SOLEIL QUE NEWTON, *et nous ne sommes* PAS PLUS ASSURÉS QUE PARIS EXISTE *que nous ne sommes* CERTAINS QUE CARTAGE A EXISTÉ.

On voit que s'il y a quelqu'un qui n'ait pas encore compris ce que c'est qu'un *sophisme*, il est impossible de trouver un exemple plus facile à saisir que celui que nous venons de citer de M. l'abbé de la Mennais. Il lui appartenait, plus qu'à personne, de fournir au

monde un sophisme aussi clair, aussi naïf, aussi palpable; et les instituteurs présens et futurs, ne pourront jamais rien trouver d'aussi facile à faire comprendre à leurs élèves les moins intelligens, que ce passage de M. l'abbé de la Mennais ! *Voilà les diamans qu'on trouve dans le fumier du moderne Ennius ;* qu'on juge maintenant ce que c'est que ce *fumier*, puisque les *diamans* sont de cette sorte !

Nous n'avons fait remarquer dans ce passage que l'assertion que M. l'abbé de la Mennais soutient que *nous ne sommes pas plus assurés que Paris existe, que nous ne sommes certains que Cartage a existé.*

Nous n'avons rien dit de *cet aveugle de naissance qui n'était pas moins sûr de l'existence du soleil que Newton*, ce qui prouve, d'après M. l'abbé de la Mennais, que *nos sens nous trompent, qu'ils sont des instrumens imparfaits,* et qu'*un aveugle juge tout aussi bien la lumière et les couleurs qu'un homme clairvoyant ;* prin-

cipe d'après lequel, sans doute, M. l'abbé de la Mennais a pensé qu'il pouvait juger la philosophie et les sciences, ainsi que les philosophes et les savans.

Mais si nous rapprochons les propositions qu'on vient de lire, et dont le sens que leur a voulu donner M. l'abbé de la Mennais est si facile à comprendre, nous formerons un raisonnement qui en fera encore mieux voir toute l'extravagance..... Rapprochons donc les propositions dont il s'agit :

Nos sens nous trompent.

Nous devons nous en défier.

Car un aveugle de naissance, y voyait aussi bien que Newton.

Il n'importe, donc, qu'un fait ait frappé nos propres sens.

Et nous ne sommes pas plus assurés que Paris existe, que nous ne sommes certains que Carthage a existé.

M. l'abbé de la Mennais nous dit de plus (page 45) :

Qui nierait l'existence d'Auguste, ne serait pas moins fou, que s'il niait l'existence du soleil.

Et celui qui nie l'existence de Paris est-il moins en démence que s'il niait l'existence du soleil ?

Cette belle méthode de discourir, qui seule suffirait pour rendre la lecture de cet ouvrage tout-à-fait curieuse, n'empêche aucunement l'auteur de la rendre plus curieuse encore par la répétition fréquente, quoique nous n'en ayons rien dit depuis long-temps, des locutions qu'il affectionne ; nous trouvons (page 65) *que le* VIDE TÉNÉBREUX DE LA RAISON, *le sourd mouvement de la pensée, est semblable au* TRAVAIL INTÉRIEUR *de la* PUTRÉFACTION *dans un* CADAVRE.

La similitude doit être exacte, car si quelqu'un est compétent sur le *vide ténébreux de la raison*, on vient de voir que ce doit être incontestablement M. l'abbé de la Mennais !

MA VUE SE TROUBLE, ajoute-t-il, aussitôt, *je*

ne vois que des ombres qui se pressent pour courvrir un mystère effrayant.

Ce n'est donc qu'en ce moment que M. l'abbé de la Mennais s'aperçoit que *sa vue est troublée!* ce n'est qu'en ce moment qu'il se convainc qu'il ne voit *que des ombres*, ou, pour mieux s'exprimer, *que des fantômes!....* Il y a long-temps que nous nous sommes aperçus, nous, que *la vue* de M. l'abbé de la Mennais est *trouble*! qu'il se crée des *fantômes*!.. Et si le lecteur ne s'en était pas aperçu, ce ne serait certainement pas de notre faute, ni surtout de celle de l'auteur que nous examinons!

Mais, pourquoi lorsqu'on a la *vue trouble* veut-on juger des couleurs? Pourquoi, lorsqu'on ne voit *que des ombres* ou des *fantômes*, prononce-t-on seulement le mot de *vérité?* car enfin les ombres ou les fantômes n'ont rien de commun avec elle, et si M. l'abbé de la Mennais a le malheur, avec sa *vue trouble*, de vouloir combattre les fantômes ima-

ginaires qu'il se crée, il pourrait bien changer la résidence de Paris et de son hôtel, pour celle d'un village non loin de la capitale, et pour les habitations qu'on y trouve.

CHAPITRE IX.

EXAMEN DU CHAPITRE XIV. — *Je prouve, je ne prouve pas.—Preuve méthaphysique, contradiction.—L'être n'est pas.—Triangle.—Pied cube de matière.—C'est faux parce que je l'affirme. — L'athée nie l'existence de la matière. — Preuve physique. — Repos et mouvement. — Preuve mathématique. — Les statues sont des athées. — Tour de force. — Dieu, chimère, phénix. — Dialogue supposé d'un athée avec M. l'abbé de la Menais. — Aveugles injuriés.*

M. L'ABBÉ de la Mennais s'est proposé dans ce chapitre de prouver *l'existence de Dieu*, et ceci, rentrant dans son ministère, ne peut être l'objet de nos critiques ; mais la manière dont il le fait, rentrant dans le domaine de la littérature, peut-être examiné, sans que la croyance, ou la foi y soient pour rien ; ainsi nous allons faire connaître quelques-uns de ses moyens.

Selon sa coutume, il commence par dire

qu'il va prouver l'existence de Dieu, son chapitre même est intitulé : *De l'Existence de Dieu,* puis au milieu de son chapitre, il nous dit :

« LES PREUVES PARTICULIÈRES DE L'EXISTENCE DE DIEU *n'étant que les moyens de mettre cette grande vérité à la portée de la raison individuelle, et comme un secours offert à sa faiblesse pour lui aider à s'élever à la hauteur de la raison générale,* IL N'ENTRE PAS DANS NOTRE PLAN DE LES EXPOSER (note de la page 57).

« Ainsi puisqu'en tête de son chapitre il dit qu'il va traiter *de l'existence de Dieu*, il annonce là qu'il *entre dans son plan* d'en donner *les preuves;* et ensuite il nous dit qu'il *n'entre pas dans son plan* d'exposer *ces preuves.* On voit qu'il suit continuellement la manière qu'il a inventée, et qu'il dit toujours *je prouve, je ne prouve pas, non et oui*, et enfin, le fait et le contre-fait toujours en même temps. Voilà certainement une méthode de *raisonner* qui est tout-à-fait *neuve.*

Mais quoiqu'il se propose de prouver, et qu'il se propose de ne pas prouver, il veut bien indiquer *trois preuves ;* et comme, sans doute, il est dans son esprit de ne pas indiquer *les trois preuves*, en même temps qu'il est sous sa plume de nous les promettre, voici ce qu'il nous dit :

PREUVE MÉTAPHYSIQUE. — *Pour démontrer évidemment l'existence de la divinité, il suffirait d'observer que l'athéisme, ou la proposition qui l'énonce,* IL N'Y A POINT DE DIEU, *est contradictoire dans les termes.*

On voit que M. l'abbé de la Mennais veut trouver *contradictoire dans les termes* la proposition la moins compliquée. D'après ce principe, si la proposition simple, *il n'y a point de Dieu,* est *contradictoire dans les termes ;* la proposition également simple, *il y a un Dieu*, qui n'est ni plus ni moins compliquée que l'autre, serait également *contradictoire dans les termes ;* il est impossible de

sortir delà ; et l'on voit où peuvent mener de mauvais raisonnemens.

Mais examinons comment il développe son assertion.

Qu'est-ce en effet que Dieu ? L'idée la plus juste à la fois et la plus générale qu'on s'en puisse former, est celle de l'être par excellence et c'est ainsi que dans l'Ecriture il se définit lui-même : JE SUIS CELUI QUI SUIS. *Dieu est l'être sans borne, l'être infini, l'être nécessaire, en un mot l'être ; car tout ce qu'on ajoute à ce nom en altère la simplicité, et semble en restreindre le sens. L'athéisme se réduit donc à cet axiome :* L'ÊTRE N'EST PAS. *Axiome qui renferme une* CONTRADICTION TELLE QUE TOUS LES HOMMES ENSEMBLE, DURANT L'ÉTERNITÉ ENTIÈRE, NE PARVIENDRAIENT JAMAIS A EN IMAGINER UNE PLUS MONSTRUEUSE.

Si *la vue* de M. l'abbé de la Mennais n'était pas *trouble*, comme il l'a avoué lui-même et comme nous venons de le faire remarquer, il s'apercevrait aisément que tous ses axiomes,

que toutes ses propositions, ainsi que nous l'avons signalé, impliquent la même contradiction que le langage qu'il prête à l'athéisme; il se condamne donc, lui-même, en disant que des *contradictions* de ce genre *sont telles que tous les hommes ensemble, durant l'éternité entière, ne parviendraient jamais à en imaginer de plus monstrueuses.* Nous ne disons que cela depuis le commencement de cet examen!

Voyons cependant si la proposition de l'athéisme est dans ce cas, en la laissant telle que M. l'abbé de la Mennais la lui a construite.

L'être n'est pas : si, *être* se trouvait ici synonyme de *dieu*, comme l'entend M. l'abbé de la Mennais, il n'y aurait certainement pas contradiction. L'athée ne croyant pas à l'existence de Dieu, et Dieu s'appelant *Être,* il est clair que l'athéisme en disant *l'être n'est pas*, dirait absolument la même chose que s'il exprimait son opinion par les mots : *Dieu n'existe pas*, ou par ceux-ci : *Il n'y a point de Dieu.* On n'en

pourrait point conclure qu'en disant cela, l'athéisme affirme que rien de ce qui existe n'existe; car l'athée ne dit point qu'il n'existe ni hommes, ni animaux, ni fleuves, ni soleil, ni mer, ni terre, ni enfin aucunes productions de la nature ou de l'art, il pense seulement qu'il n'y a point de Dieu, et s'il s'exprimait dans le langage que lui fait tenir M. l'abbé de la Mennais, et que *être* fût synonyme de *Dieu*, il ne dirait pas autre chose; il ne ferait qu'affirmer ce qu'il croit qu'il n'existe point de Dieu, sans affirmer pour cela que rien autre de ce qui existe n'existe. Ainsi l'on voit que la *preuve métaphysique* de M. l'abbé de la Mennais ne prouve rien, et qu'il est fidèle à sa méthode de prouver et ne pas prouver en même temps.

Un des passages les plus curieux de son livre, c'est celui où il parle de triangle et de géométrie à perte de vue, avec les mêmes connaissances et les mêmes talens qu'il montre partout; il est d'une bizarrerie et d'une nou-

veauté qui étonneraient, si l'auteur n'avait accoutumé aux choses extraordinaires, de voir prouver l'existence de Dieu par une démonstration géométrique, et quelle démonstration encore?.... Si l'on ne le voyait, on ne pourrait le croire; il faut mépriser *le vil respect humain* au-delà de toute expression, pour nous démontrer l'existence de Dieu par l'exemple qu'*il est nécessaire qu'*UN TRIANGLE *ait* TROIS ANGLES *et n'en ait* QUE TROIS, *c'est-à-dire qu'il implique contradiction qu'un* TRIANGLE *ait* PLUS *ou* MOINS *de* TROIS ANGLES; *et comme ce qui implique contradiction, ce qui est essentiellement impossible ne saurait être conçu, personne ne concevra jamais un* TRIANGLE *de* DEUX *ou* QUATRE ANGLES.

Quelle science! quelle profondeur de raisonnement!.. d'après cela l'existence de Dieu est aussi facile à prouver qu'il est facile de démontrer que *deux* et *un* font *trois*, et que *deux* et *un* ne peuvent faire ni *quatre* ni *deux!*

Puisque nous avons été entraînés dans ces puérilités, continuons : *il suit delà, que tout ce qui peut être conçu est possible, ou n'implique pas contradiction.*

Belle conclusion et digne de l'exode !

Mais celui qui ne conçoit pas une chose la trouve inconcevable, et ce ne sera guère les preuves qui ne prouvent pas de M. l'abbé de la Mennais qui seront capables de le persuader.

Après avoir savamment disserté sur les *trois* angles du triangle qui ne peuvent pas être *deux* ni *quatre*, M. l'abbé de le Mennais s'enfonce dans *un pied cube de matière.*

Maintenant, dit-il, *qu'on se représente* UN PIED CUBE DE MATIÈRE *et qu'on se demande à soi-même si l'on n'en conçoit pas* LA NON-EXISTENCE ?

Eh pourquoi donc en concevrait-on la non-existence ? qui empêche qu'un dé de matière ait un pied sur toutes ses faces ?

L'existence de ce *pied cube* est tout aussi concevable qu'un *triangle* qui n'a ni *deux* ni *quatre* angles, et il ne peut pas plus avoir un *pied et demi* qu'un *demi-pied;* mais M. l'abbé de la Mennais ne le veut pas, il trouve que *cette supposition répugne à l'esprit : tout homme de bonne foi,* dit-il, *répondra que* NON.

Or, ce que je dis de ce PIED CUBE, *je puis le dire de* DEUX, *de* TROIS, *d'un nombre quelconque* D'AUTRES PIEDS CUBES, *de la totalité de la matière.*

C'est-à-dire que M. l'abbé de la Mennais peut nier l'existence de la matière, ou de la terre, des arbres, des animaux, de la mer, etc., comme les athées nient l'existence de Dieu !... S'il était plus facile à vivre on le prierait de nous permettre de croire à l'existence de tout cela; mais ce n'est pas un homme qui transige M. l'abbé de la Mennais ! il nous répondrait tout court : *cela est* FAUX ! *et c'est* FAUX PARCE QUE JE L'AFFIRME. (Voyez page 57

de cet examen) il faut donc absolument renoncer à obtenir sa permission.

Puisqu'elle peut être conçue NON-EXISTANTE, ajoute-t-il, *il n'implique donc pas contradiction qu'elle* N'EXISTE POINT. *Elle* N'EXISTE DONC PAS *nécessairement, elle n'est donc pas l'être nécessaire dont l'athée lui-même est contraint d'avouer* L'EXISTENCE.

La clarté n'est pas ce qui brille dans la terminaison de ce passage, et M. l'abbé de la Mennais doit s'en applaudir, car il n'y a rien qu'il ait si fort en horreur que la clarté. *La matière*, d'après lui, *n'est pas l'être dont l'athée est contraint d'avouer l'existence.*

Il semble cependant que ce n'est pas l'existence de la matière que l'athée nie, c'est au contraire l'existence de la matière qu'il est contraint de reconnaître, si toutefois il a besoin de contrainte pour cela, mais que pense-t-on des propositions antécédentes de ce petit passage? On peut concevoir que la matière n'existe pas! sa non-existence n'im-

plique pas contradiction ! son existence n'est pas nécessaire !.....

Nous pouvons donc nous passer de la chair, des os et du sang dont notre corps se compose ? des alimens qui les entretiennent ? de la terre qui nous porte ?... Car tout cela est incontestablement matière !

Jusqu'à ce jour les théologiens nous avaient parlé de l'existence immortelle de l'ame et de celle de Dieu, du ciel et de l'enfer, mais aucuns ne s'étaient avisés de nier l'existence de la matière depuis la création et jusqu'à la fin du monde ! Cette nouveauté était réservée à M. l'abbé de la Mennais.

Il serait facile de suivre l'auteur dans les conséquences qu'il tire de ce faux principe, nous le laisserons donc disserter là-dessus et ressembler à ce fou qui voulait édifier un palais en l'air sans aucun point d'appui.

Après nous avoir parlé métaphysique, à ce qu'il croit, il nous donne ce qu'il appelle sa *preuve physique*. Cette preuve était un peu

plus difficile à trouver, mais M. l'abbé de la Mennais n'est pas plus embarrassé de celle-ci que de l'autre, il la donne à sa manière, à tort et à travers comme s'il parlait à des sourds et muets et comme s'il gesticulait devant des aveugles ; il a démontré la *preuve métaphysique* à l'aide de la géométrie, en nous tympanisant d'un *triangle* et en s'enfonçant dans *un pied cube*, maintenant il nous donne la *preuve physique* à l'aide de la *mécanique ;* on voit que tout en méprisant les sciences il ne serait pas fâché de faire accroire qu'elles lui sont familières ; mais il semble que les sciences ont voulu se venger de leur détracteur en le rendant encore plus ridicule qu'il n'était, et cependant il ne l'était déjà pas mal ! Écoutons-le :

On établit comme un axiome incontestable en mécanique, dit-il, *que la matière est indifférente au mouvement et au* REPOS : *si en effet le mouvement lui était essentiel, il serait impossible de la concevoir en* REPOS, *or, loin*

que nous ne puissions pas la concevoir en REPOS, *nous sommes portés au contraire à regarder le* REPOS *comme son état naturel.*

Voilà certainement un petit passage plein de charme, si le *repos* a autant de charme qu'un poète l'assure.

Après le *repos* vient le *mouvement*. Écoutons l'auteur :

Qu'un corps animé se MEUVE *sous nos yeux, nous imaginons aussitôt une cause de son* MOUVEMENT, *certains qu'il a commencé, et qu'il doit finir avec l'impression de la cause étrangère qui le produit. De plus qu'entend-t-on lorsqu'on parle du* MOUVEMENT *naturel de la matière ? qu'est-ce que ce* MOUVEMENT ? *est il déterminé ou indéterminé ? un* MOUVEMENT *indéterminé serait un* MOUVEMENT *en tous sens et ayant à la fois tous les degrés de vitesse,* CHOSE ABSURDE. *Il n'y a point de* MOUVEMENT *sans quelque direction.*

On voit que quoique de l'aveu de M. l'abbé de la Mennais ce fragment soit une *chose*

absurde, il n'y manque pas de *mouvement!* hé bien l'auteur trouve qu'il n'y en a pas encore assez! il cite à la suite une page de l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau au commencement de laquelle *le mouvement* se trouve encore trois fois! il ajoute ensuite trois lignes dans lesquelles *le mouvement* se trouve aussi; ensuite, il cite encore une page de Jean-Jacques Rousseau, et voilà ce qu'il appelle sa preuve physique qui prouve tout autant que celle qui la précède, comme on voit, et qui a autant de rapport avec l'existence de Dieu qu'avec le grand turc.

Mais ce n'est pas là tout; il y a encore une autre preuve, et celle-ci l'emporte sur toutes les autres; on peut le donner en mille à deviner sans crainte qu'aucune perspicacité puisse supposer une preuve pareille de l'existence de Dieu; il faut donc la nommer; c'est... on ne voudra pas le croire; c'est.... on croira que nous plaisantons; non, sérieusement et très-sérieusement c'est une *preuve*

MATHÉMATIQUE que M. l'abbé de la Mennais nous donne *de l'existenec de Dieu !* .... Oui, une *preuve mathématique* : c'est lui qui le dit ; à la vérité, il raisonne aussi bien mathématique, que physique et métaphysique, et le lecteur n'en peut être surpris ; mais il faut convenir que quelque bizarrerie dont M. l'abbé de la Mennais ait fait parade jusqu'à présent celle-ci passe toutes les autres ; il aurait dû la garder pour la bonne bouche, elle aurait merveilleusement couronné la fin de son livre !

A la fin de toutes ces preuves, M. l'abbé de la Mennais finit absolument comme le médecin malgré lui, et nous dit, en d'autres termes, *voilà précisément, voilà pourquoi votre fille est muette.*

Après la longue note qui nous a entraîné dans les remarques qui précèdent, M. l'abbé de la Mennais assure que l'athée croit en Dieu sans s'en douter. Partant toujours du même principe que, *dieu* et *être* étant syno-

nymes, on ne peut pas ne pas croire en Dieu sans que cela n'entraîne à ne pas croire à l'existence de rien de ce qui est. Les raisonnemens qu'il entasse à ce sujet sont assez singuliers pour qu'ils méritent d'être cités :

Entraîné par sa doctrine à la destruction l'athée ne subsiste que parce que la nature, ou plutôt Dieu même le force d'être inconséquent et de déférer à chaque instant à l'autorité générale comme à la règle infaillible du vrai. il ne fait pas une démarche qui ne prouve sa pleine foi en quelque vérité, dont il n'a d'autres certitudes que le consentement commun.

Bientôt M. l'abbé de la Mennais affirmera que l'athée n'est pas athée; à force de lui faire faire des démarches qui lui fassent croire à quelque vérité. . . . S'il en est ainsi, il n'y a point d'athées, et l'auteur combat des moulins à vent.

Il parle, ajoute-t-il, *il agit*, DONC IL CROIT. Quelle conséquence! . . . . il faudrait donc pour être athée, rester muet et immobile?

Dans ce cas, il n'y a que les statues qui soient des athées, et nous ne savons pas si les statues seront damnées. . . .

Après avoir dit cette merveille, M. l'abbé de la Mennais affirme positivement que dire ou penser différemment *c'est renverser la base de la raison*. . . . Oh pauvre *vil respect humain!* comme on te méprise ! . . . .

Mais ce n'est pas tout, après avoir prouvé qu'il n'y a que les statues qui soient des athées, l'auteur se demande : *Y a-t-il de vrais athées?* et il se répond : *Peut-être!* . . . . Ainsi, il n'est pas même bien sûr que les statues soient des athées !

Néanmoins comme le contrefait est toujours à côté du fait dans ce livre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, après avoir assuré qu'il n'y a d'athées que les statues, et avoir même douté que les statues le soient; M. l'abbé de la Mennais combat encore l'athéisme dans les hommes ; il trouve que les hommes qui ne croient pas à l'existence de

Dieu et qui demandent qu'on la leur fasse concevoir, doivent commencer par *expliquer un grain de sable avant qu'on soit tenu de leur expliquer Dieu ; que leur intelligence se perd dans un atôme, qu'ainsi il n'est pas du tout surprenant qu'elle se perde dans l'existence de Dieu.*

Il promet ensuite d'*étonner leur raison même de sa faiblesse ; il veut leur montrer dans cette vérité qu'ils rejettent à cause des mystères qu'elle renferme* L'IDÉE LA PLUS SIMPLE ET LA PLUS CLAIRE QUI PUISSE ENTRER DANS L'ESPRIT HUMAIN ; *de sorte qu'excepté un petit nombre d'aveugles, il n'est pas un seul homme qui ne la saisisse aisément dès qu'on la lui présente.*

Pour la nouveauté du fait, le lecteur ne sera probablement pas fâché de voir comment M. l'abbé de la Mennais parvient, une fois dans tout son livre, à présenter une *idée* tellement *simple*, tellement *claire*, que jamais *l'esprit humain* n'ait pu parvenir à en exposer une semblable; une idée enfin qu'il *n'y ait pas*

un seul homme qui ne la saisisse aisément dès qu'on la lui présente, à l'exception d'un petit nombre d'aveugles! (page 68).

C'est en effet une chose rare sous la plume de M. l'abbé de la Mennais, et à l'exception du fameux raisonnement de sa composition (voyez pages 52 et 54 de cet examen), nous ne sachions pas qu'il ait jamais poussé la *simplicité* à ce point.

Cependant, on lui demandera pourquoi lorsqu'il possédait un moyen si facile, si peu révocable en doute, il s'est amusé à nous obscurcir et embrouiller la question par *ses trois preuves : métaphysique, physique* et *mathématique?* Pourquoi il s'est égaré dans un *triangle*, sur un *pied cube*, entre le *repos* et le *mouvement*, et au milieu de *deux lignes* dont l'une était *une branche de l'hyperbole* et l'autre *son asymptote?* (note de la page 64). Il était bien plus simple d'écraser l'incrédulité de tout le poids de *l'idée simple et claire* qu'il nous promet! . . . Mais il n'a pas voulu, il a

préféré d'égarer son incrédule, de lui faire éprouver tous les tourmens de l'enfer, de torturer son imagination pour comprendre ses savantes dissertations à perte de vue; car enfin il fallait bien que l'athée commencât par être puni de son incroyance! Il fallait bien que le livre de M. l'abbé de la Mennais lui fit éprouver les prémices de la destinée qui lui est réservée dans l'autre monde! . . . Ainsi ce n'est qu'après que M. l'abbé de la Mennais l'a fait passer dans l'enfer de la note de sa page 57 et suivantes jusqu'à 64, qu'il l'amène dans le purgatoire de ses pages 65, 66, 67 et 68, pour le faire entrer ensuite dans le paradis de sa page 69 où se trouve *l'idée la plus simple et la plus claire qui puisse entrer dans l'esprit humain.*

Voyons donc le tour de force de M. l'abbé de la Mennais.

S'il n'en était pas ainsi, c'est-à-dire, s'il n'avait pas le pouvoir de confondre l'athée par son idée simple et claire, *d'où viendrait cette*

croyance unanime, *et ce* NOM *même* DE DIEU *entendu de tous les peuples ?* N'Y VERRA-T-ON QU'UN SIMPLE MOT *qu'on soit convenu d'adopter sans y attacher de sens? Non* L'ABSURDITÉ SERAIT TROP GRANDE. *Mais si ce mot a un sens et partout le même*, DONC ON LE COMPREND; *et quand* LE GENRE HUMAIN TOUT ENTIER *atteste qu'il* COMPREND, *venir déclarer qu'on ne* COMPREND *pas, ce n'est pas certes, prouver la force de sa raison*, *c'est* FAIRE INGÉNUMENT *l'aveu de* L'IMBÉCILITÉ *la plus* PROFONDE *ou de la plus* SURPRENANTE FOLIE (page 69).

Voilà donc cette *idée* si *claire*, si *simple*, qui doit *étonner la raison* de l'athée !

Si tout le monde ne la trouve pas aussi claire que M. l'abbé de la Mennais, au moins tout le monde la jugera d'une bien plus *grande simplicité* que M. l'abbé de la Mennais ne la trouve, et il y aura compensation. Ainsi, sur ce point, il a presque raison; nous ne le lui constesterons pas.

Mais ce n'est pas trop bien prouver, ce nous

semble, l'existence de Dieu, que de ne le faire que par l'existence du mot qui le désigne; nous ne sachions pas que jamais athée se soit avisé de soutenir que le mot *Dieu* n'existe dans aucune langue, et M. l'abbé de la Mennais veut que par la raison que le mot *Dieu* existe, l'existence de l'être que ce mot désigne soit prouvée, c'est un raisonnement que l'athée *le plus profondément imbécile* n'aurait pas de peine à détruire.

Dès que le mot qui désigne un être prouve l'existence de l'être qu'il désigne, on a tort de nous dire qu'il n'existe pas de *chimères*, ni de *phénix*, puisque ces mots sont consacrés à désigner ces deux êtres que le vulgaire croit fabuleux, mais que le haut génie de M. l'abbé de la Mennais doit croire existans.

Quant à bien des lecteurs, s'ils n'avaient jusqu'à présent voulu croire ni aux *chimères*, ni aux *phénix*, après avoir parcouru les assertions de M. l'abbé de la Mennais, ils se se-

raient convaincus de l'existence de force *chimères*, et en réfléchissant sur le talent d'un genre tout particulier de l'auteur, ils n'auraient plus pu douter de l'existence d'un *phénix*. D'ailleurs, s'ils doutaient encore, M. l'abbé de la Mennais ne manquerait pas de leur répéter : *Quoi ! vous ne voyez-là que de simples mots qu'on soit convenu d'adopter sans y attacher de sens ?* L'ABSURDITÉ SERAIT TROP GRANDE !.... et ma foi pour ne pas donner dans une si grande *absurdité*, ils finiraient par convenir de tout ce que voudrait l'auteur.

M. l'abbé de la Mennais assure que *si ce mot a un sens et partout le même*, DONC ON LE COMPREND ! L'athée, s'il en existe, lui répondrait : Oui, on comprend le mot, on sait l'être qu'il désigne, on croit à l'existence de ce mot, mais on ne croit pas à l'être qu'on lui fait désigner. Alors M. l'abbé de la Mennais répartirait : *Quand le genre humain* TOUT ENTIER *atteste qu'il* COMPREND, *venir déclarer qu'on ne* COMPREND *pas, ce n'est pas, certes, prouver la force*

de sa raison. Hélas! monsieur, répondrait l'athée, chacun n'a que le degré de raison qu'il a reçu de la nature. Si vous en avez plus que moi, donnez-m'en un peu, je vous en serai fort reconnaissant; faites-moi *toucher au doigt la vérité;* rendez-moi l'important service que l'oculiste rend à l'aveugle en le faisant jouir de la lumière; c'est votre ministère au moral, comme c'est le sien au physique, parlez, je vous écoute, car je n'ai pas encore compris l'idée que vous m'avez annoncée comme *la plus simple et la plus claire qui puisse entrer dans l'esprit humain.* Alors M. l'abbé de la Mennais au lieu de mieux expliquer sa pensée riposterait par ces mots: *C'est faire ingénument l'aveu de l'imbécilité la plus profonde ou de la plus surprenante folie.*

Ces dernières phrases ne sont pas polies, elles sont du nombre de celles que Figaro prétend qu'on ne doit pas dire aux gens, en face; elles ont même le défaut de ne rien prouver; car, *des injures*, dit un vieil adage,

ne sont pas des raisons ; et ce sont des raisons qu'il faut pour convaincre.

La *charité* de M. l'abbé de la Mennais, comme on voit, ne ménage pas ses frères ; il assure que le *petit nombre d'aveugles* qui existe, par le seul fait que ceux qui composent ce nombre, ont le malheur d'être privés de l'organe de la vue, sont dans *l'imbécilité la plus profonde, ou la plus surprenante folie.*

Ces infortunés ne sont donc pas assez à plaindre, il faut ajouter l'injure à leur sort déplorable!... Mais que disons-nous ? nous sommes dans l'erreur, et c'est la faute du style de M. l'abbé de la Mennais, auquel nous ne sommes pas habitués, auquel notre faible conception ne trouve pas toute la clarté qu'elle désire ; non, M. l'abbé de la Mennais n'injurie ni les aveugles, ni les athées ; au contraire, dans l'excès de sa *charité*, il veut les faire passer pour des *imbécilles*, afin qu'ils *aillent droit en paradis ;* car il sait mieux que personne que *les pauvres d'esprit verront*

Dieu, que le royaume des cieux leur appartient.... Ainsi réparation, réparation aux intentions *excellentes* de M. l'abbé de la Mennais !

Enfin M. l'abbé de la Mennais veut *aller au fond* avec son livre, et il ne peut manquer d'y aller, nous l'aidons autant qu'il nous est possible, et grâce à ses efforts et aux nôtres il ne peut manquer d'être *coulé à fond*. Il nous dit donc (page 69, ligne 11) *mais pour aller au fond*... Et, pour y aller, il n'a qu'à répéter ce qu'il a déjà dit, et c'est en effet ce qu'il fait. Il en vient encore au mot *dieu*, qu'il confond avec le mot *être*, et conclut, page 70, ainsi qu'il suit :

Voilà pourquoi l'athée en niant le souverain être, EST FORCÉ DE NIER TOUS LES ÊTRES, DE SE NIER LUI-MÊME, *et ne peut rien affirmer, rien énoncer, parce qu'il* NE PEUT PRONONCER LE MOT EST *qui est le nom propre de* DIEU.

Laissons donc M. l'abbé de la Mennais au *fond*, puisqu'il a voulu absolument *s'y couler*

à force de répéter la même chose; et, nous, comme notre intention n'est pas de l'imiter, ne le suivons pas en nous répétant continuellement. Laissons-lui terminer ce chapitre par la définition *neuve* que *l'athéisme est le* DÉSESPOIR D'UNE RAISON ALIÉNÉE *et le* SUICIDE DE L'INTELLIGENCE (page 72), et bornons-nous à exhorter tous les prédicateurs à prêcher l'existence de Dieu, afin de ramener les brebis que la mauvaise méthode de M. l'abbé de la Mennais ne peut manquer d'avoir égarées.

CHAPITRE X.

EXAMEN DU CHAPITRE XV. — *Nouvelles conséquences de M. l'abbé de la Mennais. — Conséquences de l'auteur de cet examen. — L'ame, capacité vide. — La parole. — Témoignage universel. — Pays dépeuplés.*

DANS ce chapitre, M. l'abbé de la Mennais s'est proposé de tirer des *conséquenses de l'existence de Dieu par rapport à l'origine et à la certitude de nos connaissances.*

Il débute par poser de nouveau, en principe, que l'homme qui ne croit pas en Dieu, n'existe pas; et conséquemment qu'il n'y a que les statues qui soient des athées, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

Après cette millième répétition de la même assertion, il affirme que *l'homme n'ayant pu exister comme être intelligent, n'a pu parler sans connaître Dieu, et ne l'a pu connaître que*

par la parole. DONC IL EST IMPOSSIBLE QUE LA PAROLE SOIT UNE INVENTION DE L'HOMME.

On voit que M. l'abbé de la Mennais est toujours de la même force pour tirer des conséquences! il se rencontre là, dit-il, comme sur beaucoup d'autres points, avec *l'excellent* M. de Bonald; à notre tour, il nous sera permis de tirer aussi quelques conséquences.

M. l'abbé de la Mennais, ne cite jamais M. de Bonald sans le faire ainsi qu'il suit: *l'excellent* ouvrage, *l'excellente* dissertation, dit *excellemment*, etc. Ailleurs, il nous a dit que M. de Bonald *est le philosophe le plus profond qui ait paru en Europe depuis Malle-branche;* et ensuite il nous fait observer qu'il se rencontre souvent avec *l'excellent* M. de Bonald, et qu'il a absolument les mêmes vues que les *excellentes* vues de M. de Bonald.

D'après cela on peut indubitablement conclure, que M. l'abbé de la Mennais, croit avoir fait un *excellent* ouvrage, qu'il trouve

excellentes toutes les assertions qu'il expose, et qu'enfin, il est, avec M. de Bonald, *l'un des deux philosophes les plus profonds qui aient paru en Europe depuis Mallebranche.* On voit que si M. l'abbé de la Mennais dit aux pauvres aveugles *des choses qu'on ne doit pas dire aux gens en face*, comme le prétend Figaro, il s'en dit aussi à lui-même comme personne n'a jamais osé le faire quelque opinion qu'on ait toujours eue de soi !

Il est impossible que la parole soit une invention de l'homme ! à coup sûr, c'est une assez belle invention pour qu'elle soit digne de Dieu. Ainsi le premier homme devait parler toutes les langues par principes, même celles qu'on n'a trouvées et perfectionnées qu'il y a quelques siècles ; et l'écriture elle-même est en contradiction avec M. l'abbé de la Mennais, puisqu'elle annonce que la multiplicité des langues est venue de *la Tour de Babel ;* d'après cela, il serait probable qu'on ne parlait auparavant qu'une seule langue.

Mais dira M. l'abbé de la Mennais, je n'entends point parler des *langues*, mais de *la parole*, ce qui cependant est à peu près la même chose; on pourra lui faire observer, si toutefois il est disposé à l'observation, que la parole, ou le don d'exprimer et communiquer ses besoins à un sujet de la même espèce, appartient non-seulement à l'homme, mais à plusieurs espèces d'animaux et peut-être à tous; alors peut-être il est capable de nous défier de traduire la langue des divers animaux; et en effet ce n'est pas facile, mais cela ne prouve point qu'il n'en ont pas; il y a tant d'hommes dont le langage n'est guère plus intelligible pour nous! ceci soit dit sans offenser personne.

Et si plusieurs espèces d'animaux, ou même toutes les espèces, sont douées du moyen d'exprimer aux individus de leur même espèce, les besoins qu'ils éprouvent, ils ont donc aussi une *parole* qui a été créée par Dieu? Et s'ils sont doués d'une parole créée par

Dieu, ils doivent donc croire en Dieu sous peine d'être damnés ? et s'ils croient en Dieu et ne sont pas catholiques, ils seront donc aussi damnés ?..... Ainsi, d'après cela, les athées, les déites et les religionnaires qui ne sont pas catholiques, auront non-seulement le malheur d'aller en enfer, ils auront encore le tourment de s'y trouver avec les rats et les moucherons !

On voit que de conséquenses en conséquences quand la base d'un raisonnement est bizarre, on finit par arriver à un point d'un degré tellement absurde qu'il est impossible de l'exprimer sans provoquer le rire ; et c'est ce qui arrive fort souvent à M. l'abbé de la Mennais.

Dans sa note de la page 94, M. l'abbé de la Mennais accuse ce *siècle philosophique d'avoir obscurci les idées les plus claires.* Qui croirait que M. l'abbé de la Mennais pût reprocher à un siècle de vingt ans d'avoir obscurci les idées, et un siècle de vingt ans encore qu'il

appelle *le siècle des lumières !* Comment un siècle des lumières peut-il *obscurcir.....* Et comment se fait-il que M. l'abbé de la Mennais puisse trouver mauvais qu'on obscurcisse?... Ah ! sans doute, il ne veut pas qu'on aille sur ses brisées !.... mais voyons un peu comment le *siècle philosophique des lumières obscurcit les idées les plus claires!*

Il est nécessaire, ajoute M. l'abbé de la Mennais, *de répondre ici à une question que nous avons entendu proposer quelquefois......* DIEU POUVAIT-IL TROMPER L'HOMME OU LUI RÉVÉLER L'ERREUR?..... Voilà une proposition qui ne paraît pas si embrouillée que le prétend M. l'abbé de la Mennais, elle peut être *hérétique*, mais elle est claire. Voyons comment M. l'abbé de la Mennais y répond.

Il y a CONTRADICTION *dans les termes mêmes; car* ON NE RÉVÈLE QUE CE QUI EST, ET L'ERREUR N'EST PAS. Or, puisqu'il n'y a point d'erreur, tout le monde y voit parfaitement bien, et de la même manière, il est alors fort

difficile de comprendre comment M. l'abbé de la Mennais peut combattre l'athéisme ; car étant certain que l'athéisme serait une erreur s'il existait des erreurs, puisqu'il n'existe point d'erreur, il est positif qu'il n'existe point d'athéisme. Il est impossible de sortir de là!...... Continuons :

Qu'on se représente l'ame humaine comme UNE CAPACITÉ VIDE, c'est-à-dire comme un *tonneau*, comme un *sac* ou autres *capacités;* c'est une assez singulière *représentation;* n'importe.

Demander si Dieu y pouvait METTRE L'ERREUR, *c'est demander s'il pouvait* N'Y RIEN METTRE *ou laisser* L'INTELLIGENCE DANS LE NÉANT. Mais certainement, puisque Dieu était maître de remplir cette *capacité vide*, ce *tonneau* ou ce *sac*, il pouvait n'y rien mettre si cela lui convenait ; il était libre aussi de laisser *l'intelligence dans le néant*, ou de n'en mettre qu'une certaine *dose* dans la *capacité vide*, le *sac*, ou le *tonneau*, de M. l'abbé de la Mennais.

C'est demander, ajoute-t-il, *s'il pouvait à la fois créer et ne pas créer, l'erreur n'est que la négociation d'une vérité connue, une* DESTRUCTION ; *que voulez-vous* DÉTRUIRE *là où il* N'EXISTE RIEN.

Ainsi, *une erreur* étant *une destruction*, ou elle n'existe jamais, ou elle se détruit aussitôt qu'elle existe; d'après cela, M. l'abbé de la Mennais pourrait se passer de tant combattre des choses qui n'existent pas, ou qui se détruisent d'elles-mêmes.

Mais pourquoi limite-t-il ici la puissance de Dieu? ne pourrait-on pas lui répondre :

La faible DOSE *d'intelligence que ce Dieu a mise dans votre* CAPACITÉ VIDE, *votre* SAC *ou votre* TONNEAU, *ne vous permet pas d'approfondir ce qu'il lui a plu de faire ou de ne pas faire; comment savez-vous que Dieu n'a pas pu tout à la fois* CRÉER ET NE PAS CRÉER? *ses volontés et ses actions* NE SONT-ELLES PAS DES MYSTÈRES? *et si ce sont des* MYSTÈRES *que la* DOSE D'INTELLIGENCE *qu'il lui a plu de mettre dans*

votre CAPACITÉ VIDE, *votre* TONNEAU *ou votre* SAC, *n'est pas suffisante pour pénétrer, comment vous mêlez-vous de les expliquer aux autres?*

Une des assertions que M. l'abbé de la Mennais répète à satiété, aussi fréquemment que celle que *dieu* et *être* étant synonymes, l'athée qui prétend que Dieu n'existe pas, prétend conséquemment que rien n'existe; c'est celle où il affirme que *le témoignage universel est infaillible* (page 94), c'est-à-dire qu'il n'y a de vrai que ce que la plupart des hommes croient, et que, ce que la pluspart des hommes croient, est toujours vrai.

Il espère, par-là, prouver l'existence de Dieu, et faire reconnaître la religion catholique comme seule véritable, on voit que ce moyen est encore une maladresse et un faux raisonnement.

Il est inutile de lui faire observer que lorsque Galilée a été brûlé comme sorcier, on ne croyait pas que le soleil était fixe, et que

lorsqu'on a commencé à le croire, ce n'était pas *universellement;* qu'il en est ainsi de toutes les hautes vérités découvertes par les sciences, et que même de nos jours on croit *universelement* que l'eau et l'air sont des élémens, conséquemment indécomposables; quoique les gens instruits, qui sont en petit nombre, sachent positivement que ces prétendus élémens n'en sont pas, et conséquemment se décomposent.

Mais qu'entend M. l'abbé de la Mennais par *le témoignage universel?......* est-ce celui du monde entier? d'une partie du monde? d'une nation? d'un pays? d'une province? d'une ville, d'un quartier, d'une rue ou d'une maison?..... car le *témoignage universel* ou général en matière de religion varie à chaque pas, il est différent non-seulement en Europe et en Afrique, non-seulement à Londres et à Paris, non-seulement d'une ville à une autre, mais encore souvent au même étage, et quelquefois dans la même chambre!

Il répondra sans doute à cela que le *témoignage universel* ou général est celui d'une nation, et que la France étant presque toute catholique, on en doit conclure que la religion catholique est la seule véritable. Nous y consentons; mais l'Angleterre est presqu'entièrement protestante, on en doit donc conclure là, que cette religion est la seule véritable! la Turquie est presqu'uniquement mahométane; l'Inde est presqu'entièrement idolâtre; il faut donc en conclure dans l'une que la religion de Mahomet est la seul véritable, et dans l'autre que c'est celle de l'idolâtrie?..... Que répondra à cela M. l'abbé de la Mennais? Dira-t-il qu'il faut *aller au scrutin*, afin de faire décider par une boule blanche ou noire, de plus ou du moins, qu'une seule religion est véritable, et que le *témoignage universel* est uniquement pour elle? mais ce ne sera pas là le *témoignage universel*: on en a plus d'une preuve sans aller bien loin!

Il ajoute qu'*il n'y a que la foi catholique*,

ou ce témoignage universel qui entretient la vie intellectuelle comme la vie physique de la société (ibid. et page 95). Ainsi il n'y a d'être vivant que dans la catholicité ; tous les autres sont *morts intellectuellement et physiquement ;* l'Inde et la Turquie n'ont plus de population, il ne reste que le sol dont on peut aller prendre possession quand on voudra.... mais, c'est bien mieux ! d'après cette assertion, puisqu'il n'y a jamais eu que la catholicité qui ait *vécu* ou existé, M. l'abbé de la Mennais n'y pense pas, pourquoi combattre des croyances qui, non-seulement, n'existent pas, mais encore qui n'ont jamais existé ?... Comment se fait-il que les Algériens courent les mers ? est-ce que ces corsaires seraient catholiques ? Comment les croisés ont-ils tant combattu, et n'ont pu se maintenir en Palestine ?..... Comment l'ancienne armée française a-t-elle eu besoin de déployer tant de valeur pour vaincre en Egypte.... Ah probablement puisque ce pays n'a point de population humaine,

elle a sans doute une population de lions, et ce sont des armées de ces rois des forêts que notre ancienne armée aura vaincu.... Elle en était certes bien capable !

CHAPITRE XI.

EXAMEN DU CHAPITRE XVI. *Exposition de poëme. — M. de Châteaubriant et M. de Bonald. — Pourriture mère, vers frères et sœurs. — Sceptre du néant. — Trompette du jugement dernier. — Ministère du prédicateur. — Parties matérielles de la pensée. — Matérialisme de M. l'abbé de la Mennais. — Savans encore injuriés. — Silence du sépulcre. — Trois femmes mariées entre elles. — Ténèbres épaissies. — Nous dépendons de la matière. — Bassement curieux et hautement curieux. — L'ame se suicide. — Paternité de la société. — Athées qui aiment le bien et se haïssent. — Dieu ne peut pas pardonner et peut être détruit. — Monseigneur l'archevêque de Paris. — Enorme aberration. — L'ordre serait troublé si Dieu pardonnait. — Le supplice soulage. — Il faut des tourmens éternels. — Amour et aversion du néant. — Singulier raisonnement. — Rôle de la raison générale. — Rôle de la société. — Effrayante abdication de la vie. — Chanter en triomphe l'hymne de mort. — Cynisme, appétits, mauvais rêves.*

M. L'ABBÉ de la Mennais commence ce chapitre comme un poète commencerait un poëme ; il ne dit pas : *je chante*, mais il dit :

On a, depuis SOIXANTE ANS, *assez plaidé la cause du* DÉSESPOIR *et de* LA MORT, (on voit qu'il ne peut pas ouvrir la bouche une seule fois sans que *la mort* s'en suive), *j'entreprends de défendre celle de l'espérance.*

Le lecteur pourrait donc s'attendre, d'après cette exposition, à un *poëme sur l'Espérance*, non comme celui de M. de Saint-Victor, car il est en vers, mais comment en pourrait faire un M. le vicomte de Châteaubriant, en prose cadencée et pompeuse, bien préférable par son *mécanisme* à la monotonie des vers.

Mais continuons : *Je suis las d'entendre répéter à l'homme : Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi, il le croirait peut-être enfin.* (Ceci est une prose un peu trop *prosaïque* pour un *poëme;* c'est de la *prose poétique* qu'il faut en pareil cas, et M. l'abbé de la Mennais aurait dû plutôt se rapprocher dans ce passage de M. le vicomte de Châteaubriant que de *l'excellent* M. de

Bonald), *il en viendrait jusqu'à* DIRE *à la* POURRITURE, *vous êtes* MA MÈRE, *et aux* VERS *vous êtes* MES FRÈRES ET MES SOEURS (1) (page 99).

Pour le coup, ceci est trop dégoûtant pour faire partie d'un poëme, même en prose, et quoique traduit de Job, c'est d'un goût trop repoussant pour le placer dans un poëme quelqu'il soit; ce n'est donc pas un poëme que M. l'abbé de la Mennais a voulu faire quoique son exposition en pût faire croire.

Peut-être, ajoute-t-il, *que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux* PORTES DU TOMBEAU, (et où veut-il que ses désirs aillent quand il sera mort)? *et que satisfait d'une frèle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de* TENIR LE SCEPTRE DU NÉANT. JE VEUX LE BRISER DANS SA MAIN (page 100).

On conviendra que cela n'est pas bien d'al-

---

(1) *Putredini dixi: Pater meus es; mater mea, et soror mea vernibus.* Job: XVII. 14.

ler *briser un sceptre dans la main* d'un homme, car enfin un *sceptre* quelqu'il soit vaut toujours mieux que rien !....

Il est malheureux que M. l'abbé de la Mennais n'ait pas fait un poëme descriptif, au moins il nous aurait décrit le *sceptre du néant* que personne ne connaît; il nous aurait fait savoir qu'elle est sa longueur, son épaisseur, et les insignes dont il est orné! mais il nous laisse aussi peu instruits qu'auparavant et si nous trouvions ce *sceptre* nous ne pourrions le reconnaître et le distinguer peut-être d'un autre.

Qu'il apprenne ce qu'il est, dit-il ensuite, *qu'il s'instruise de* SA GRANDEUR *aussi bien que de* SA DÉPENDANCE : Ah, c'est-à-dire, qu'il est fort au-dessus du *sceptre du néant!* Alors il n'est pas poli de *briser ce sceptre dans sa main*, il faut lui en présenter un autre plus digne de lui et le prier de daigner l'agréer en échange; mais il est difficile de l'*instruire de sa grandeur aussi bien que de sa dépendance*; un grand roi

ne voudrait pas qu'on lui prouvât qu'il *dépend* de quelqu'un, du moins il serait difficile de l'en persuader.

On s'est efforcé d'en détruire les titres, ajoute encore M. l'abbé de la Mennais ; *vaine tentative, ils subsistent : on les lui montrera.*

.... Gardez-vous d'en douter !

Ils sont ÉCRITS DANS SA NATURE MÊME ; *tous les* SIÈCLES LES Y ONT LUS (même les siècles qui ne savaient pas lire !). *Je les citerai à comparaître* (voilà M. l'abbé de la Mennais qui s'assimile à un huissier) *et on les entendra proclamer une* VÉRITABLE RELIGION. *Qui osera les démentir, et* OPPOSER A LEUR TÉMOIGNAGE SES PENSÉES D'UN JOUR ? *Nous verrons qui l'osera, quand* TOUT-A-L'HEURE, *réveillant les générations éteintes* ET CONVOQUANT LES PEUPLES QUI NE SONT PLUS, *ils* SE LÈVERONT DE LEUR POUSSIÈRE *pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.*

On voit que M. l'abbé de la Mennais fait sonner la trompette du jugement dernier et se met modestement à la place de Dieu après s'être assimilé à un huissier; la chaleur de son mouvement l'entraîne et il défie qu'on ose lui répondre; il le demande dans son livre par trois fois, aspérant qu'on ne lui répondra pas plus que s'il le demandait cinq cents fois dans la chaire d'une église. Mais un livre est autre chose qu'un sermon, on peut sans scandale et sans troubler l'ordre examiner les assertions et les moyens de celui qui l'a fait, et c'est ce que nous essayons sans combattre la religion, mais M. l'abbé de la Mennais qui l'a fait mal parler.

La figure emphatique, boursoufflée, par laquelle M. l'abbé de la Mennais nous annonce qu'il puisera dans les annales des siècles et des peuples qui ne sont plus, ce qui est absolument la même chose, et qu'il y trouvera la preuve d'une véritable religion, est encore une très-grande mala-

dresse dont ses supérieurs devraient le réprimander.

Le véritable ministère du prédicateur consiste à prêcher la morale et les principes de la religion au lieu de s'égarer à vouloir prouver des choses qu'il ne peut pas prouver ; les annales du monde ne sont pas aussi claires qu'il le faudrait pour donner des preuves pareilles ; il suffit qu'une religion soit bonne, soit juste, pour engager les peuples à la suivre, sans tenir absolument à leur prouver qu'elle est la seule véritable et qui ait toujours existé. Les juifs assurent la même chose, leur religion leur est parvenue depuis Adam, elle leur a été transmise par les patriarches et par Moïse qui l'a écrite sous la dictée de Dieu ; les Mahométans assurent aussi que leur religion leur a été transmise depuis Adam, par les patriarches au premier rang desquels ils placent Abraham, qui est aussi le premier patriarche des juifs et le premier patriarche des catholiques ; les protestans ont aussi la même ori-

gine, et ils prétendent que le culte de Dieu a été embarrassé de dogmes qui lui sont étrangers, et que Luther ou Calvin sont les seuls qui aient retrouvé la véritable tradition de l'église primitive. Ils font valoir contre les catholiques les mêmes assertions que les catholiques font valoir contre les juifs, et les catholiques les traitent comme les juifs traitent les chrétiens.

Ainsi l'on voit qu'il est plus adroit de prêcher la morale et la vertu, quoiqu'en ait dit M. l'abbé de la Mennais au sujet de l'église d'Allemagne (voyez page 71 de cet examen), que de vouloir prouver qu'il n'y a qu'une véritable religion. En portant à la vertu, à la probité, à la bienfaisance, on obtient l'approbation de tous les hommes de quelque croyance qu'ils soient; en voulant discourir dans le vague, on n'est écouté de personne et l'on n'atteint jamais aucun but, et il vaut incontestablement mieux atteindre le but de rendre les hommes meilleurs, que de courir

toujours après celui de les persuader, que l'histoire prouve ce qu'elle ne prouve pas et ce que toutes les momeries et tout le pathos imaginables ne prouveront jamais.

Si le pathos donnait quelque pouvoir, M. l'abbé de la Mennais serait un puissant orateur; nous avons assez cité de celui qu'il possède pour convaincre le lecteur le plus incrédule et qui aurait été le plus ébloui par la fausse réputation qu'on a voulu faire à cet auteur; mais nous ne pouvons nous dispenser de donner encore quelques citations qui mettront le sceau à la réputation, non pas qu'on a voulu lui faire, mais à celle qu'il mérite d'avoir.

Et pourquoi l'homme périrait-il? demande ensuite M. l'abbé de la Mennais (ibid.). *Qui l'a condamné? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être? Ce corps qui se* DÉCOMPOSE, *ces* OSSEMENS, *cette* CENDRE, *est-ce donc* L'HOMME? *Non, non, et la philosophie se hâte trop de* SCELLER LA TOMBE.

Là, il veut que la philosophie, qui *scelle la tombe*, ait l'extrême complaisance de lui *montrer les parties distinctes de la pensée*, comme il pourrait lui montrer, lui, les *parties distinctes d'un cadavre qu'on galvanise;* puis il ajoute : *alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre* (la pensée). *Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais* (la philosophie).

Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Voit-on clairement? voit-on clairement? répète ensuite M. l'abbé de la Mennais; ce ne sera pas lui qui y fera *voir clairement!* il en serait trop fâché!

Puis il ajoute : *Merveilleux effet de l'organisation! cette boue que je foule aux pieds, n'attend qu'un peu de chaleur pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois; pour franchir l'espace immense et chercher* PAR-DELA TOUS LES MONDES, *non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse* (page 101).

On voit qu'il y a toujours contradiction

dans le livre de M. l'abbé de la Mennais ; il nous a dit que l'astronomie était une sorcière qu'il fallait brûler (voyez page 130 de cet examen), et maintenant il en fait l'éloge ! Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'en voulant combattre le matérialisme, il se montre lui-même matérialiste.

Cette boue que je foule aux pieds, n'attend qu'un peu de chaleur pour devenir de l'intelligence. Ainsi la chaleur fera fermenter cette boue, elle deviendra la sève dont se forment les végétaux, et conséquemment deviendra une substance végétale; l'homme s'en nourrira, elle deviendra du sang, et ce sang de l'homme passant par les organes de la génération, produira des enfans qui s'élèveront et auront la même intelligence que leur père.

Voilà comment *la boue* que M. l'abbé de la Mennais *foule aux pieds, deviendra de l'intelligence !* Certes, c'est bien là du matérialisme le mieux conditionné !....

Mais nous nous apercevons que nous nous trompons peut-être, et dans tous les cas c'est la faute de M. l'abbé de la Mennais ; il s'exprime toujours d'une manière si particulière, il est tellement dans l'habitude de dire une chose et de la contredire en même temps, qu'on ne peut bien distinguer ce qu'il veut réellement exprimer.

Il ajoute (ibid.) : *Atôme a l'étroit dans l'univers ! Certes je plains les esprits assez faibles pour* CROUPIR *dans ces* BASSES ILLUSIONS; *que si encore ils s'y complaisent* , S'ILS REDOUTENT D'ÊTRE DÉTROMPÉS, *je n'ai point de termes pour exprimer* L'HORREUR ET LE MÉPRIS *qu'inspirent une pareille* DÉGRADATION.

Les savans doivent se consoler d'être *méprisés* par un homme qui *méprise Montesquieu* et le *vil respect humain* ; mais ils ne *rédoutent pas d'être détrompés*. Si l'on pouvait leur démontrer la fausseté de leurs observations avec des expériences aussi claires, aussi positives qu'ils en démontrent la réalité, ils reconnaî-

traient leur erreur et applaudiraient au génie qui aurait fait de meilleures découvertes. C'est ainsi que le système de Newton a succédé à celui de Descartes, et que l'on a reconnu que l'air, l'eau, ainsi que divers corps qu'on croyait des élémens, sont réellement décomposables. Les savans, au lieu de redouter d'être détrompés, cherchent toujours de bonne foi à découvrir de nouvelles vérités; et dès qu'on leur en démontre, ils les saisissent avec avidité et gratitude; ainsi ce n'est point parmi eux qu'il faut chercher les *basses illusions* ni la *dégradation*, c'est chez l'ignorance et l'hypocrisie.

Mais quoi! ajoute M. l'abbé de la Mennais, *sont-ils les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en* DISSOLUTION? *Sont-ils les premiers qui aient entendu le* SILENCE DU SÉPULCRE? (page 120)

Il n'est guère probable que les savans attachent beaucoup de prix à *être les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolu-*

tion. Ils peuvent laisser cette gloire à M. l'abbé de la Mennais, s'il la veut pour l'allier avec celle qu'ils lui abandonnent immanquablement aussi *d'entendre le silence du sépulcre*, car l'oreille des savans n'est pas assez longue pour *entendre le silence !*

M. l'abbé de la Mennais trouve encore (page 104) que *la raison étant faite pour la vérité, si elle rompt cette* MAGNIFIQUE ALLIANCE, *elle devient la* VILE ADULTÈRE DE L'ERREUR, et que, *bientôt délaissée, elle se condamne* ELLE-MÊME A MORT.

Encore la *mort*, toujours la *mort*; mais n'admire-t-on pas la *magnificence alliance* de tous ces mots ? La raison qui, lorsqu'elle rompt son mariage avec *la vérité* qui est une femme comme elle, devient *la vile adultère de l'erreur*, qui est aussi une autre femme; et *bientôt délaissée* par cette nouvelle femme, *elle se condamne elle-même à mort*. Est-ce que les femmes se marient entre elles? Fi donc! cela répugne, c'est contre nature.

Ce n'est pas sans répugnance, dit-il, (page 105), *que j'emploie le temps à développer des notions* SI SIMPLES, (elles sont en effet d'une grandissime simplicité)! *et que je ramène l'homme aux élémens de la raison humaine.* (Plaisans élémens! il aurait bien pu s'éviter la peine *d'employer* ainsi *le temps*, et quelque *répugnance* qu'il ait éprouvée à composer son livre, elle n'est incontestablement rien à côté de celle qu'on éprouve en le lisant). *Enfin, il est nécessaire, et* PEUT-ÊTRE NE CONVAINCRAI-JE PAS *plusieurs de ceux qui me liront*, TANT LES TÉNÈBRES SE SONT ÉPAISSIES AUTOUR DE NOUS!

C'est la première fois que M. l'abbé de la Mennais donne non pas *signe de vie*, mais signe de modestie; il en convient donc! *il ne convaincra pas plusieurs de ceux qui le liront!* A la vérité le *plusieurs de* est là de trop, surtout lorsqu'il convient après avoir fait confidence qu'il a la *vue trouble*, que *les ténèbres se sont épaissies autour de lui.*

En cet endroit de son livre les questions s'amoncellent tellement qu'elles nous pourraient fournir une vingtaine de pages d'observations, si nous voulions répondre à toutes.

Pour prouver notre dépendance M. l'abbé de la Mennais nous dit, (page 108):

En qualités d'êtres physiques la plupart des substances matérielles, brutes ou organisées, l'air, la lumière, l'eau, les plantes, nous sont immédiatement nécessaires pour nous conserver, nous vivons dans une dépendance de tout ce qui nous environne.

Certainement si les substances matérielles avaient une volonté qu'elle pussent exécuter ou faire exécuter, nous serions dans leur *dépendance;* mais M. l'abbé de la Mennais a-t-il vu quelquefois *l'air* s'opposer à ce qu'on le respire? la *lumière* cesser de paraître? *l'eau* refuser de se laisser boire? *les plantes*, telles que les *épinards*, les *choux*, les *salades* et autres, ne pas vouloir souffrir qu'on les mange?... S'il a vu cela, nous sommes en effet dans leur

dépendance, mais s'il ne la pas vu, il est aussi difficile de croire à cette dépendance-là qu'à la science, au génie et au talent de M. l'abbé de la Mennais.

Mais, qu'est-ce, ajoute M. l'abbé de la Mennais, *que ces rapports purement physiques, comparés à ceux qui nous unissent avec les êtres intelligens? et combien* J'AI PITIÉ *de ces* ESPRITS BASSEMENT CURIEUX, *qui, oubliant tout le reste, se réjouisssent en eux-mêmes et s'admirent quand ils ont aperçu quelque relation nouvelle entre les corps.*

Les esprits que M. l'abbé de la Mennais appelle *bassement curieux*, sont encore les savans; il ne veut absolument pas les laisser tranquilles, il les harcelle comme un moucheron harcèlerait des lions; mais,

Il ne leur manquait plus, pour dernière misère,

que la *pitié* de M. l'abbé de la Mennais!.... il n'est pas *bassement curieux* M. l'abbé de la Mennais, ni son livre non plus..... on con-

viendra qu'ils sont plutôt *hautement curieux* l'un et l'autre! il est toujours aux antipodes de la science, et il doit *s'en réjouir en lui-même et s'admirer*, car autrement *il se ferait pitié*, et c'est certainement bien assez de faire *pitié* aux autres!

M. l'abbé de la Mennais nous assure dans tout son livre qu'il croît à l'immortalité de l'ame, cependant son *tic* de *mort* ou son amour pour les contradictions lui fait dire que l'ame meurt. Ce petit passage est assez *hautement curieux* pour que nous le citions, d'autant plus volontiers que le *tic* de l'auteur y est en quelque sorte renforcé; le voici :

Ici bas la société REJETTE DE SON SEIN, *ou punit de* MORT *ceux qui la troublent, elle les* DÉPOUILLE *de tous les biens*, QU'ILS TENAIENT D'ELLE; *car* LA VIE *même est un bienfait de la société, et en l'*ÔTANT A QUI EN ABUSE *contre elle, elle ne fait que* REPRENDRE CE QU'ELLE AVAIT DONNÉ. *De même*, ÊTRE RETRANCHÉ DE LA SOCIÉTÉ ÉTERNELLE, *c'est être* ÉTERNELLE-

MENT PUNI DE MORT;..... *mais* CE RETRANCHEMENT TERRIBLE, *ce n'est pas Dieu qui l'opère par un acte particulier; il est la suite et l'effet nécessaire de la violation des rapports qui nous unissent à lui; nous* MOURONS *à la vérité, à l'amour, à l'espérance, comme le corps* MEURT *quand nous violons volontairement ses lois, et jamais* l'AME *ne* PÉRIT *que par un* SUICIDE, (page 111).

Ainsi, puisque *l'ame périt par un suicide*, elle n'est pas immortelle, d'après M. l'abbé de la Mennais! ..... Mais M. l'abbé de la Mennais devrait nous expliquer un peu plus clairement comment l'ame se *suicide*, peut-elle dire ainsi que le joueur de Regnard :

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer !....

Il devrait également nous expliquer comment on est *éternellement puni de mort*, et s'il connaît un moyen *de mourir et ne pas mourir en*

même temps, comme il connaît celui de *prouver et ne pas prouver tout à la fois.*

On voit encore que M. l'abbé de la Mennais, non content d'avoir fait marier les femmes entre elles dans un passage précédent, fait naître les enfans, non d'un seul père, mais de plus de *trente-six*, car il dit que les enfans *tiennent la vie de la société*.... mais que disons-nous ?.... D'après cela, il les fait naître, non-seulement de plus de *trente-six pères*, mais même de plus de *trente-six mères!* ce qui paraît encore un tant soit peu plus fort; car la société se compose d'un peu plus que d'un homme et d'une femme, et si c'est elle en bloc qui produit au lieu des couples particuliers qui la composent, nous avons singulièrement reçu l'existence, il en faut convenir!

M. l'abbé de la Mennais représente l'athée dans la société *comme un étranger qui* S'ASSIED EN PASSANT *à la table* DE LA FAMILE, *et qui n'emporte au moment du départ que ce qui est à lui.* (page 112).

Et qu'a-t-il en propre, dit-il, *que les* TÉNÈBRES, *avec* JE NE SAIS QUELLE FAIM DÉVORANTE *d'un bonheur que rien de créé ne peut lui offrir?*

Voilà une faim qui passe toutes les bornes! il paraît que l'athée ne satisferait pas même sa faim en mangeant les femmes comme les mangent les philosophes, (*voyez* cet examen page 93) ni en trempant du pain dans du sang comme le trempaient les Romains (ibid. page 98).

Vide de tout bien, continue M. l'abbé de la Mennais, *et ne pouvant aimer que le bien*, IL SE HAIT *dès-lors* D'UNE HAINE INFINIE; *car* L'AMOUR DU SOUVERAIN BIEN *implique la haine du* SOUVERAIN MAL.

Mais si ces pauvres athées aiment si fort *le bien et le souverain bien*, il ne peuvent pas être *le mal*, et surtout *le souverain mal*, ceux qui aiment le bien sont d'honnêtes gens, et comment M. l'abbé de la Mennais peut-il avoir la *vue assez trouble*, comment peut-il être

dans des *ténèbres assez épaissies* pour donner une pareille qualité aux athées lorsqu'il veut les faire mépriser et même exécrer!... En vérité on ne peut concevoir une aussi grande maladresse! Oh le mauvais prédicateur que M. l'abbé de la Mennais!

Non content de cette excessive maladresse, M. l'abbé de la Mennais veut encore limiter, borner, réduire la puissance infinie de Dieu; et de même que certaines gens voudraient retirer aux chefs des gouvernemens le pouvoir de faire grâce, pour le leur rendre et leur en imposer l'exercice quand elles le jugeraient à propos, de même M. l'abbé de la Mennais veut ôter à Dieu sa miséricorde. Ecoutons-le (ibid.):

Conçoit-on un mal plus grand que d'être à jamais privé de sa fin? JE DIS A JAMAIS; *car comment l'homme rentrerait-il en société avec Dieu? de lui-même, il ne le peut pas, puisqu'il ne peut forcer Dieu de l'éclairer, de l'aimer, de s'unir à lui*, ET DIEU NON PLUS NE LE

PEUT PAS, *parce qu'il* NE PEUT *aimer le mal ni vouloir le désordre, ou sa propre* DESTRUCTION.

Ainsi, voilà Dieu qui, non-seulement, ne *peut pas tout ce qu'il veut*, quoiqu'il puisse tout, d'après l'écriture, mais encore qui peut être *détruit*, quoique d'après l'écriture il soit indestructible !.... Voilà incontestablement *deux hérésies* parfaitement conditionnées!

Mais continuons :

Donc, aussi long-temps que DIEU SERA DIEU (ce qui suppose encore une époque ou Dieu ne sera plus Dieu)! *aussi long-temps qu'*IL S'AIMERA *comme le principe de tout ordre, il ne peut aimer un être mauvais, ni s'unir à lui, donc leur séparation, une fois consommée, est éternelle.*

Jusqu'à ce jour l'orgueil de l'homme a été satisfait que *Dieu l'eut créé à son image*, mais il ne pouvait y avoir que certains hommes de nos jours qui voulussent faire Dieu à leur image particulière; il était difficile de le défi-

gurer davantage! On l'avait toujours peint comme aimant ses enfans, aujourd'hui ceux qui n'aiment que soi, prétendent qu'*il s'aime lui-même;* on le disait tout-puissant, ils *le dépouillent de sa toute-puissance;* il était bon et miséricordieux, ils le peignent *haineux et vindicatif!*... C'est un peu trop abuser de la permission d'extravaguer, et monseigneur l'archevêque de Paris pourrait bien lancer un mandement contre une aussi grande monstruosité.

Est-ce que M. l'abbé de la Mennais aurait oublié son *pater*, ou s'il le traduit comme *panem et circenses?* (voyez cet examen page 98) Dans ce cas nous lui rappelerions que cette prière implore le *pardon des offenses* et réclame l'assistance de Dieu pour être *délivré du mal*, ce qui suppose qu'il *pardonne* et *assiste* ses enfans. Pourquoi donc M. l'abbé de la Mennais veut-il que Dieu n'ait plus la puissance de *pardonner* et de *secourir* ses enfans? Après avoir voulu commander aux chefs des

gouvernemens, voudrait-il aussi commander à Dieu, et lui faire suivre ses ordres souverains?.... Ce serait de plus fort en plus fort, mais cela n'aurait point lieu de surprendre. Heureusement Dieu doit être inaccessible aux mauvais conseils; il n'est pas probable qu'il soit aussi malheureux en perspicacité que les infortunés mortels!

Quand on pose de pareilles bases, pour raisonner, il n'est sorte de misères et d'aberrations dans lesquelles on ne tombe; aussi M. l'abbé de la Mennais en ajoute à toutes celles que nous avons signalées, une innombrable quantité, dans laquelle il y en a une non-seulement si *grosse*, mais si *énorme*, c'est incontestablement le mot, qu'il eut été impossible à quelqu'un autre qu'à lui ou qu'à un échappé des petites maisons de pouvoir mettre au jour.

La voici : *quand le souverain être*, S'OUBLIANT LUI-MÊME, (toujours le même principe ! si Dieu pardonnait, il ne serait pas

miséricordieux, il s'oublierait!) *lui ouvrirait les portes de l'abîme où il s'est précipité*, (le damné) *sa conscience l'arrêterait sur le seuil: il refuserait une autre demeure;* (quel entortillage!) *car en celle qu'il a méritée il est dans l'ordre* (ainsi Dieu détruirait l'ordre s'il pardonnait! s'il était miséricordieux!) *et* L'ORDRE DONT NOUS SOUFFRONS *est plus conforme à notre nature, il est pour nous* UNE MOINDRE SOUFFRANCE *que ne le serait* SA VIOLATION. *Tel est, même ici bas, l'empire de la justice sur l'homme que pressé du remords*, ON L'A VU SOLLICITER LA PUNITION COMME *une grâce : le* SUPPLICE SOULAGE QUELQUEFOIS (pages 113 et 114).

Ainsi d'après ce point de départ, il ne faut jamais faire grâce car *l'ordre serait troublé*, et le condamné souffrirait infiniment plus que s'il subissait le plus cruel supplice. Le supplice, au contraire est une véritable grâce qu'on lui accorde, il le *soulage* et du temps d'heureuse mémoire où l'on torturait les condamnés, où on les rompait vifs, où on les écar-

telait, les tenaillait, ils éprouvaient beaucoup plus de *soulagement*, beaucoup plus de plaisir, d'être *assistés* de la sorte que si on leur avait fait grâce!

On doit tout pardonner à un homme qui émet de pareilles assertions; il est évident, au dernier point, qu'il a le malheur d'être atteint d'une affection mentale.

Il ne s'arrête pas là, il continue encore et nous dit, (page 114) :

Qu'on ne se flatte pas que la LONGUE DURÉE *du châtiment* EFFACE LA FAUTE. *La punition ne rend pas plus l'innocence*, QUE LA MORT, *punition des désordres corporels*, NE REND LA SANTÉ.

Ainsi il faut des tourmens éternels pour ceux qui auront eu le malheur de n'y pas voir comme l'habile, comme le pénétrant, comme l'*excellent* M. l'abbé de la Mennais! des supplices de plusieurs siècles ne pourraient suffire pour châtier un crime aussi abominable, et si l'on prétendait que le *venin n'existe plus*

quand la bête est morte, lorsque M. l'abbé de la Mennais sera mort, son livre nous donnerait un démenti aussi rude que celui qu'il donne à Montesquieu !.... Heureusement qu'il y a des contres-poisons, et que toujours à côté du mal, la nature a placé le remède.

Qu'on ne s'imagine pas que les aliénations d'esprit, lorsqu'elles sont à un si déplorable degré, puissent avoir un terme, un moment de repos ; elles sont continues et sans le moindre relâche. Nous voyons que :

L'idée d'une peine infinie consterne l'imagination. Cette idée néanmoins est si naturelle à l'homme, elle le remplit d'une si vive terreur, qu'il embrasse avec joie, pour s'y dérober, l'espoir d'un ANÉANTISSEMENT ÉTERNEL.

Jusque-là rien de plus naturel ; il est concevable que si l'on croyait à un éternel tourment on préférerait un anéantissement éternel ; mais poursuivons :

Otez la crainte de l'enfer, cet EFFROYABLE AMOUR DU NÉANT *serait inexplicable ;* ainsi la

crainte de l'enfer est toujours bonne à quelque chose puisqu'elle explique l'*effroyable amour* de l'homme *pour le néant*.

Car l'homme hait invinciblement sa destruction il ne pourrait songer sans horreur qu'il cessera d'être, s'il ne redoutait d'être à jamais misérable. La mort n'est même si affreuse que parce qu'elle est l'image du néant. Maintenant cet *effroyable amour du néant n'existe plus*, il est changé en une *affreuse aversion*.

Nul doute que si l'on proposait aux hommes, au prix de longues souffrances dans l'autre vie, une félicité sans terme et sans mesure, ils ne l'acceptassent avec empressement à cette condition, de préférence au néant.

Quelle naïveté! Mais il paraît que les hommes distinguent assez bien ce qu'il faut qu'ils préfèrent!

Donc, quiconque désire le NÉANT *craint l'enfer.*

Voilà un raisonnement qui n'a pas le mérite d'être aussi clair que celui que nous avons

fait remarquer du même auteur (page 152 de cet examen) ; il est même fort entortillé. Il paraît que M. l'abbé de la Mennais ne concevait pas dans la perfection ce qu'il voulait dire, car selon Boileau.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire, arrivent aisément.

On a pu remarquer que M. l'abbé de la Mennais a une prédilection tout aussi grande pour le *néant* que pour la *mort*. Mais la conséquence qui termine son raisonnement est une singulière conséquence ; on croit entendre un aliéné débiter des phrases décousues ; son long alinéa se réduit à ces trois lignes :

L'homme aime le néant, parce qu'il craint l'enfer ; s'il ne craignait pas l'enfer, il n'aimerait pas le néant ; si on lui proposait la félicité, il la préférerait à la souffrance : donc l'homme qui désire le néant craint l'enfer.

C'est après ce merveilleux raisonnement, que M. l'abbé de la Mennais nous dit : *Je crois*

avoir prouvé qu'il existe une religion véritable (page 115). Il faut convenir que jamais personne n'a prouvé de la sorte! *Ces conséquences*, ajoute-t-il (ibid.), *se déduisent* SI ÉVIDEMMENT, *que je ne pense pas qu'on les conteste*. Non certes, on ne les contestera pas! on ne contredit jamais les malades d'esprit.

Mais quand on les nierait, continue-t-il, *il m'importerait peu, et voici ma réponse à ceux que le raisonnement n'aura pas convaincus: Mon dessein n'est pas de* DISPUTER ; *je ne viens point m'engager avec vous dans des* DISPUTES *interminables, ce n'est ni votre raison ni la mienne qui doit décider ces grandes questions;* MAIS LA RAISON GÉNÉRALE.

Là, sans attendre que la *raison générale* ait décidé ces *grandes questions*, il la supplée modestement par *sa raison particulière ;* et il n'était guère possible de représenter la *raison générale* d'une manière plus bizarre. Aussi extravague-t-elle cette pauvre *raison générale* par le truchement de la *raison particulière*

de M. l'abbé de la Mennais!... Elle nous dit (ibid.).

Reconnaissez mon autorité, ou abjurez votre propre raison, car elle n'a pas d'autre fondement. (Quel fondement que l'autorité de M. de la Mennais!) *Ne dites point je ne comprends pas: il suffit que tous les peuples aient compris, il suffit qu'ils aient cru.* (Si on ne se souvient pas comment les peuples ont cru, qu'on voie la page 194 de cet examen. Mais on s'aperçoit que M. l'abbé de la Mennais exige impérieusement qu'on le comprenne, bon gré, malgré, qu'il soit clair ou non!)

Ne dites point: CELA RÉPUGNE A MON JUGEMENT. *Qu'est-ce que* VOTRE JUGEMENT, *et de* QUEL DROIT *osez-vous l'alléguer?* (On voit que quoiqu'en ait dit M. l'abbé de la Mennais, il met assez de chaleur dans la dispute! Mais, en effet, aussi *de quel droit* le contredit-on, et comment ose-t-on lui opposer le jugement! est-ce qu'il est question de *jugement* avec un homme comme lui?).

De qui avez-vous reçu l'intelligence, si ce n'est de la société ?

Ici M. l'abbé de la Mennais, après s'être intitulé : La *raison générale*, et lui avoir prêté le discours véhément qu'on vient de voir, prend tout aussi modestement le nom de *la société* et s'acquitte tout aussi bien de son rôle ; écoutons-le :

Elle (la société) *vous a donné la parole* (comme si elle présidait une assemblée ; et *la société* qui présiderait *une assemblée* rendrait digne M. l'abbé de la Mennais d'un brevet d'invention de plus !), *elle vous a donné la pensée* (Oh ! pour le coup, bien nous en a pris que la société ne fût pas représentée par M. l'abbé de la Mennais, lorsqu'elle nous a *donné la pensée !* quel présent elle nous eût fait !), *et avec cette pensée d'emprunt* (Mais si elle nous a *donné* la pensée, elle ne nous l'a pas prêtée !), *vous prétendriez réformer les siens ?* (Puisque la société nous a *donné* ou *prêté* la pensée, avant d'être représentée par

M. l'abbé de la Mennais; si nous combattons aujourd'hui, avec cette pensée, celles de M. de la Mennais, il est évident que nous le combattons avec les véritables armes que la société nous a *données ou prêtées*, et que c'est lui, malgré le titre de *représentant* qu'il s'arroge, qui y voit différemment que la société).

Ne voyez-vous pas que sur aucun point vous n'êtes assuré de la vérité que par son témoignage? (Mais M. l'abbé de la Mennais nous a fait la confidence qu'il *y voyait trouble*, et que les *ténèbres s'étaient épaissies autour de lui*; comment donc peut-il nous *assurer de la vérité?*) *Croyez-la donc, ou ne croyez rien.*

Ainsi il faut opter des deux absolument, ou de croire M. l'abbé de la Mennais ou de ne rien croire du tout! . . . et si l'on balance, afin de vous déterminer plus vite, il vous dira:

L'acte par lequel un esprit créé se constitue ROI DE SES PENSÉES, *n'est qu'une* EFFRAYANTE ABDICATION DE LA VIE.

Alors il faudra bien vite choisir ou des pen-

sées de M. l'abbé de la Mennais ou de *la mort*, car il faut *trancher le mot* (page 173) cette *effrayante abdication de la vie* n'est pas autre chose que *la mort ;* ceci soit dit pour les personnes qui ne comprendraient pas cette sublime expression ; car lorsqu'on court un pareil danger on ne saurait trop vous en prévenir et mettre les points sur les *i*.

Malgré toutes ses précautions, M. l'abbé de la Mennais nous affirme (page 117) qu'*il se trouvera des intelligences rébelles* à ses ordres et qu'*on les entendra* CHANTER EN TRIOMPHE LEUR HYMNE DE MORT !

Il faut convenir que ces intelligences seront bien entêtées !

Etrange dégradation ! ajoute M. l'abbé de la Mennais, *et qui peut donc inspirer à ses insensés cette monstrueuse répugnance ?..... ils s'en vont* CHERCHANT ARDEMMENT DE NOUVEAUX RAPPORTS ENTRE EUX ET LES CRÉATURES (quel cynisme !) ENTRE LEURS ORGANES ET LES SUBSTANCES BRUTES, (quels appétits !)

MÊME ILS EN RÊVERONT AVEC JOIE (ils auront même l'audace de faire de mauvais rêves avec joie!) ENTRE LA MATIÈRE ET LEUR PENSÉE, ENTRE LEURS DESTINÉES ET LE NÉANT.

C'est assez mal choisir son temps pour *rêver avec joie;* ou bien il faut avoir un sang-froid imperturbable!

CHAPITRE XII.

EXAMEN DES CHAPITRES XVIII, XIX et XX. — *Pitoyables réveries de la science idiote — Toute l'absurdité comprise. — Chaînon de la vaste hiérarchie des êtres. — Effroyable essai de suicide de Dieu. — Dernier reflet de la vérité au bord du néant. — L'intelligence se mange elle-même. — Attaque contre le Jury. — Comparaison peu pudique. — L'Homme qui ne veut rélever que de lui-même. — Chemin de la mort. — Expressions curieuses de madame de Staël. — Répos dans le néant. — Fi de la raison ! — L'homme veut créer seul. — Il s'assoupit dans les ténèbres. — Vouloir tout comprendre c'est vouloir tout nier. — Chercher la vérité dans le vide. — Pensée de dédain et plainte amère. — La raison sans flambeau. — Rousseau vengé. — Ce que nous ne ferons pas remarquer. — Justification de cet examen. — Conclusion.*

M. L'ABBÉ de la Mennais qui n'aime pas *les pitoyables réveries d'une science idiote* (page 79) invente à chaque instant des locutions que jamais *ces pitoyables réveries* n'auraient

été capables de faire inventer ; et ces locutions joignent à la qualité d'être excessivement extraordinaires, la qualité non moins particulière d'exprimer des idées plus extraordinaires encore. C'est avec ce double talent qu'il dit (page 124) :

Pour COMPRENDRE TOUTE L'ABSURDITÉ *de l'hypothèse que je combats, il faut s'élever encore à de plus hautes considérations.*

Nous allons voir jusqu'à qu'elle hauteur il va s'élever pour nous faire *comprendre toute l'absurdité.*

Il faut se représenter l'homme non comme un être isolé, mais comme un CHAINON DE LA VASTE HIÉRARCHIE DES ÊTRES, *comme un* MEMBRE DE L'ÉTERNELLE SOCIÉTÉ DES INTELLIGENCES.

On s'aperçoit qu'il n'est déjà pas mal *haut* sur ses échasses, et qu'il commence à faire *comprendre toute l'absurdité !* . . . .

Là il nous explique qu'il faut absolument que l'homme vive, pour que l'ordre soit complet, et que s'il ne vivait pas, ce ne serait pas

l'homme qui attenterait à sa gloire, c'est-à-dire à sa vie, *ce serait Dieu même* qui attenterait à la sienne et même à sa sagesse, et *ce serait dans l'être infini, comme un* EFFROYABLE ESSAI DE SUICIDE..... Ainsi si l'homme ne voulait pas vivre, ce serait l'*être infini* qui voudrait *finir*, et qui ferait *comme un effroyable essai de suicide !*

Qu'on dise après cela que M. l'abbé de la Mennais n'est pas habile à faire *comprendre toute l'absurdité !*

L'esprit qui s'isole, dit-il ailleurs (page 126), *ne saurait se rien prouver.*

Il nous semble que l'esprit de M. l'abbé de la Mennais ne *s'isole* pas mal; il ne saurait donc *se rien prouver ?* et tandis qu'il fait *comprendre* aux autres *toute l'absurdité*, lui seul ne la *comprend* donc pas!... Voilà sans doute pourquoi il ajoute ce qui suit :

A mesure que l'homme S'ENFONCE EN LUI-MÊME *ses idées s'obscurcissent, ses croyances se dissipent, sa vie s'affaiblit; inquiet et lan-*

guissant il se traîne dans des RÉGIONS STÉRILES *à la* LUEUR INCERTAINE DU DOUTE, DERNIER REFLET DE LA VÉRITÉ QUI S'ÉTEINT AU BORD DU NÉANT.

Si quelqu'un n'avait pas compris l'*absurdité* précédemment, ce n'aurait pas été la faute de M. l'abbé de la Mennais, il n'avait rien ménagé pour réussir à se faire comprendre, et cette fois-ci il a redoublé de moyens pour parvenir à la rendre encore plus évidente; car le *dernier reflet de la vérité qui s'éteint au bord du néant* est là pour y faire voir clair à ceux qui y voient le moins.

M. l'abbé de la Mennais se varie de temps en temps dans son livre afin de satisfaire tous les goûts; ainsi, si l'on veut quelque chose d'un peu moins clair, le voici tout de suite (page 127):

L'homme ne demande rien aux hommes, et moins encore à Dieu : SON INTELLIGENCE SE NOURRIT D'ELLE-MÊME; PATURE BIENTOT ÉPUISÉE! *nul ne veut croire ou obéir : dès-*

lors, avec le respect pour le témoignage, se perd la notion de la loi, la notion de l'autorité et le principe de la certitude.

Avec quelques efforts on pourrait peut-être parvenir à saisir comment l'intelligence de l'homme *se mange elle-même;* il est vrai qu'on serait fort embarrassé de pénétrer par quel bout celle de M. l'abbé de la Mennais commencerait à se *manger;* mais si l'on parvenait à le deviner, on comprenait aisément comment cette *pâture* serait *bientôt épuisée.*

Le reste de ce passage est tout-à-fait obscur; heureusement pour nous, qui aimons la clarté, M. l'abbé de la Mennais l'a enrichi d'une note, dans laquelle il nous dit :

Notre jurisprudence criminelle attache beaucoup moins de force que l'ancienne au TÉMOIGNAGE. (C'est M. l'abbé de la Mennais qui souligne *témoignage*).

Notre jurisprudence criminelle a bien tort! les témoins *anciennement* étaient nombreux, et au moins ou pouvait quelquefois les acheter,

ce qui ne manquait pas d'être commode ; d'ailleurs les juges ayant l'habitude de condamner souvent, et même d'appeler aussi le témoignage de *la Question*, qui était également un témoin très-véridique et très-actif dont notre jurisprudence criminelle a eu la sottise de se priver, on voyait bien plus souvent des condamnations que de nos jours.

A la vérité quelquefois quand le condamné venait d'être pendu, on découvrait qu'il était innocent; mais qu'importe, le but était atteint, on avait fait un exemple, et si les criminels continuaient à l'être, au moins les innocens tremblaient d'être jugés, et c'était toujours un résultat!

L'esprit de la législation, ajoute M. l'abbé de la Mennais dans cette note, *est d'accorder le plus de pouvoir possible à la* PENSÉE *particulière et au* SENTIMENT *particulier de chaque juré.* (C'est lui qui souligne *pensée* et *sentiment*). *C'est une conséquence naturelle de la* SOUVERAINETÉ DE LA RAISON *individuelle. On*

SE DÉFIE DE TOUT CE QUI EST GÉNÉRAL *ou social, ou plutôt on ne le comprend plus.* CHAQUE HOMME EST TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Quel malheur qu'on accorde tant de pouvoir à la *pensée* et au sentiment de chaque juré! ces hommes appelés à juger leurs semblables, ont la *pensée* que les accusés peuvent quelquefois être innocens; ils examinent avec soin les *charges* et les *décharges*, et faisant partie de la classe immense de la population que le pouvoir ne protége pas, ils jugent les autres comme ils voudraient être jugés eux-mêmes, si le malheur voulait qu'ils fussent compromis injustement.

Ils ont de plus le *sentiment* que tout criminel doit être puni quelque rang que le bizarre hasard lui ait départi, et qu'il vaut mieux, lorsque les preuves ne sont pas suffisantes, courir le risque de laisser échapper un coupable au glaive de la justice, que le risque de condamner un innocent!.....

On voit que c'est un grand tort d'écouter

la souveraineté de la raison individuelle! il valait bien mieux s'en rapporter à ce qui *était général*, et c'est une grande et déplorable folie que de traiter *chaque homme* avec autant de ménagement que s'il était *toute la société!*

Les comparaisons de M. l'abbé de la Mennais sont souvent étrangères à l'habit qu'il porte, on voit qu'il n'ignore rien; il nous dit (page 130):

Prétendre que le sentiment décide de la vérité, et par conséquent des devoirs, C'EST OFFRIR *à celui qui hait, la vengeance pour règle de justice et l'adultère pour morale*, A CELUI QUI CONVOITE LA FEMME DE SON AMI.

Outre que cette comparaison est peu *pudique*, il semble qu'un abbé surtout devrait en choisir une autre.

C'est après toutes ces merveilles que M. l'abbé de la Mennais conclut qu'il ne faut employer pour convaincre, ni le sentiment ni le raisonnement, mais la force, parce qu'elle est plus expéditive; et si vous lui fai-

siez la moindre objection, il vous répondrait qu'il ne veut pas vous écouter, que tout ce que vous diriez ne serait qu'une *raison particulière*, tandis que ce qu'il vous dit est la *raison générale*, et que celle-ci *doit toujours imposer silence à l'autre.*

Si vous n'êtes pas persuadé, il vous ajoutera (page 130) : *Lorsque l'homme rompant les liens de cette noble dépendance ne veut plus* RELEVER *que de lui-même, sa faiblesse* DOIT FAIRE PITIÉ. *Fuyant toute société et privé des biens auxquels il participait comme être social,* DÉPOUILLÉ, NU, *il emporte* AU DÉSERT *une* TRISTE SOUVERAINETÉ QUI N'EST QUE LA SERVITUDE DE TOUTES LES MISÈRES. *Il s'en ira, ce souverain, cet esprit sans maître, cherchant* ÇA ET LA DANS LA NUIT, *quelques vérités* ÉCARTÉES *pour* NOURRIR SA RAISON MOURANTE....... *S'il en doute....... qu'il se représente ce qu'est* L'HOMME AU SORTIR DU NÉANT.

Que répondriez-vous à cela ? N'auriez-vous pas peur de vous trouver *dépouillé* et tout *nu*

dans un *désert* comme *au sortir du néant ?...* Non !... Alors il vous dira que vous êtes *engagé dans le* CHEMIN DE LA MORT (page 133). Et si vous lui répliquez que la philosophie ne redoute ni le *néant*, ni la *mort* dont il la menace à chaque instant, qu'il n'y a que les sots qui sont *morts* dans ce monde et qui trouvent le *néant* dans l'autre, il vous assimilera à madame de Staël, et vous répliquera que vos *expressions sont* aussi *curieuses* que celles de *cette femme philosophe* (note de la page 138). Si vous n'êtes pas fâché d'avoir l'esprit et le jugement de la célèbre madame de Staël, et que vous continuiez vos remarques, il vous apostrophera en vous appelant *sophiste*, comme il le fait à Jean-Jacques Rousseau (page 139) ; et si vous riez d'être traité de *sophiste* par M. l'abbé de la Mennais, il vous objectera que *c'est grande pitié que de n'écouter que soi, car on finit par* S'IMPOSER SILENCE A SOI-MÊME ; *et désespérant de la vérité et de la vie on cherche le* REPOS DANS LE NÉANT (fin de la note de

trois pages et demie, qui commence page 144 et termine la page 147); que *la raison individuelle ébranle toutes les croyances, obscurcit toutes les nations, et, toujours détruisant, s'avance de ruine en ruine jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse dans un doute universel.*

Ainsi, fi de la raison! Elle veut toujours y voir clair, et M. l'abbé de la Mennais ne le veut pas!

L'homme cherche la dernière raison des choses, et ne la trouvant pas, dit il (page 150), *il commence à douter. Les vérités se retirent,* LA NUIT SE FAIT; *au milieu de* CETTE NUIT, *il cesse de se reconnaître lui-même; seul et fier de sa solitude, il* ESSAIE DE CRÉER.

L'homme *seul* essaie de *créer!* et comment le fait-il?

IL REMUE D'OBSCURS SOUVENIRS.

Voilà une singulière chose! M. l'abbé de la Mennais a fait marier trois femmes entre elles (voyez cet examen, page 211), et main-

tenant il fait marier un homme tout seul avec soi-même! c'est un peu trop fort!

Il croit peupler d'êtres réels son ENTENDEMENT DÉSERT, *parce qu'il* ÉVOQUE DES FANTÔMES. Oh! oh!

Mais bientôt détrompé, LAS DE CE VAIN LABEUR, *il ferme les yeux et* S'ASSOUPIT DANS DES TÉNÈBRES ÉTERNELLES. Comme le lecteur de M. l'abbé de la Mennais.... Mais ses ténèbres ne sont pas *éternelles!*

M. l'abbé de la Mennais n'est pas fâché qu'on ne le comprenne pas, car il dit : *Vouloir tout comprendre*, C'EST VOULOIR TOUT NIER (page 151).

Ainsi ceux qui ne voudront pas avoir la réputation de *tout nier*, doivent se passer de comprendre son livre.

Et quand les esprits, emportés par le vague désir de l'indépendance, veulent vivre dans cet ÉTAT CONTRE NATURE, *quand ils* REFUSENT DE CROIRE, *et prétendent tout soumettre à* L'EXAMEN PARTICULIER, *cette brillante lumière* (celle

de la raison) *peu à peu* PALIT ET S'ÉTEINT (page 152).

Ainsi il faut croire M. l'abbé de la Mennais sans s'embarrasser de le comprendre sous peine *d'être dans un état contre nature* et de voir notre raison *peu à peu pâlir et s'éteindre !* Si l'on réplique, il vous objectera que c'est comme si vous disiez à un homme : *Fais* LE VIDE, *et puis* CHERCHE *dans ce vide* LA VÉRITÉ (ibid.), et comme si vous disiez *à l'ame :* MEURS *et puis cherche dans le* NÉANT *une* VIE *qui n'appartienne qu'à toi* (ibid.).

On voit qu'on perdrait son temps à *chercher la vérité* dans *le vide* de M. l'abbé de la Mennais, et que ce serait aussi difficile de la trouver qu'il le serait à une *ame morte* de trouver *sa vie dans le néant !* D'ailleurs, dit-il (page 153) : *L'homme n'établit pas plutôt sa raison individuelle juge de ces vérités, qu'elles lui échappent successivement.*

Pourquoi donc chercher des vérités si difficiles à trouver et qui vous *échappent succes-*

sivement à mesure qu'on les trouve? Le plus sage, c'est d'y renoncer. N'est-ce pas? C'est où vous en voulez venir.

M. l'abbé de la Mennais nous assure que *quiconque exerce sa raison ne tarde pas d'en trouver les bornes....*

Il vaut donc bien mieux ne pas l'exercer!

Et trompé dans l'espérance qu'il avait conçue d'elle.

Il y a des gens qui ont la raison si bornée, qu'il n'est pas étonnant qu'ils soient trompés dans l'espérance qu'ils en avaient conçue!

Presque toujours sa dernière pensée est une PENSÉE DE DÉDAIN, *et sa dernière parole une* PLAINTE AMÈRE (page 162).

On conçoit aisément qu'il y ait des gens qui aient sujet de se *plaindre amèrement* de la nature, leur *pensée de dédain*, si toutefois ils l'ont, est certainement méritée, mais ils ne doivent pas juger des autres hommes, d'après soi-même; un sourd et muet se tromperait,

s'il se plaignait amèrement à la nature d'avoir fait tous les hommes sourds et muets! un aveugle aurait très-tort de *dédaigner* les clairvoyans!

C'est d'après ces principes que M. l'abbé de la Mennais assure (page 163) que *dans la guerre continuelle que nous avons à soutenir contre l'ignorance et l'erreur, la raison qui combat seule, succombe infailliblement.*

Il se trompe, l'ignorance et l'erreur sont aussi impuissantes auprès de la raison que les efforts de Pygmée contre Hercule.

Lui arriva-t-il quelquefois de vaincre, ajoute-t-il, *qu'importe? puisqu'elle ne peut être certaine d'avoir vaincu, et qu'*UNE NUIT FUNÈBRE ENVELOPPE SES TRIOMPHES COMME SES DÉFAITES.

On voit que M. l'abbé de la Mennais est de ces gens qui veulent priver la raison de son flambeau! que les défaites de la raison soient dans les ténèbres, c'est concevable; mais que ses triomphes ne soient pas éclatans, c'est ce

dont on ne peut convenir à moins d'être aveugle.

Après avoir cité une magnifique page de *l'Émile* (*Émile*, tome III, page 9), M. l'abbé de la Mennais dit que pour répondre à cela, il faut *attendre que* LE PAROXYSME DE L'ORGUEIL *soit calmé, après quoi, on n'aurait d'autre peine que de* CHOISIR PARMI LES ABSURDITÉS *dont ce discours abonde*, CELLES QU'IL SERAIT MOINS HUMILIANT DE RÉFUTER (page 165).

Quoi! la raison, la sagesse, qui s'expriment avec tant de charme, avec tant de franchise, avec tant de douceur, dans les écrits de l'immortel Jean-Jacques Rousseau, de ce grand homme dont la gloire est si universelle que les initiales de ses deux prénoms suffisent pour qu'on le nomme! seront taxées d'*absurdités!* et par qui? par le plus déplorable des déraisonneurs et des écrivains! En vérité si une génération pouvait être *humiliée* par le phénomène le plus monstrueux, la nôtre le serait au dernier point, et serait dégradée jusques

dans la postérité, d'avoir compté parmi elle un homme qui n'ait pas craint d'imprimer un outrage pareil.

Et c'est ce même homme, que nous n'appelleront plus un écrivain, qui nous assure qu'*il fallait que la* RAISON *se montrât si* IMBÉCILE, QU'UN ENFANT à *peine né à l'intelligence* EN EUT PITIÉ! (page 178), qui ajoute (page 190), avec le plus superbe orgueil, un *taisez-vous*, comme il a dit à Montesquieu, *c'est faux*, et qui affirme après que *qui rejette la raison n'a pas même le droit de nier*; (ibid.) et celui qui *insulte la raison* a donc le droit de tout faire!

Nous nous arrêterons ici; nous ne ferons pas remarquer l'absurdité de représenter *l'intelligence* REPOUSSÉE DE TOUT CE QUI EST, *reléguée en elle-même*, et S'ENDORMANT DE LASSITUDE *entre Dieu qu'elle a* PERDU *et le* NÉANT *qu'elle ne saurait* RETROUVER (ibid.). Nous ne ferons pas connaître que le seul chapitre XIX contient vingt pages de citations, le lecteur

serait trop heureux de ne trouver que des citations dans ce livre; nous n'ajouterons pas qu'il est excessivement extravagant de prétendre que le *genre humain* PÉRIRAIT, *s'il fallait que chacun* DÉCOUVRIT *ou même* COMPRIT CLAIREMENT *les lois naturelles, qu'il ne peut néanmoins transgresser sans* MOURIR (page 199). Nous ne signalerons pas la conclusion qui se compose de syllogismes redoublés, remplissant plusieurs pages, dans lesquelles on trouve douze fois le mot *donc* en vingt-six lignes (pages 200, 201 et 202). Nous ne dirons rien de l'addition insignifiante qui se trouve après la fin du deuxième volume, et qui est terminée par l'affirmation que *si le sentiment était une preuve de vérité, ce serait* CHEZ LES FOUS *qu'il faudrait chercher* LES VÉRITÉS LES PLUS CERTAINES. Nous en avons bien assez dit; il est temps de nous arrêter; le peu de passages non répréhensibles dans ce livre, sont des fragmens de sermons, et de quels sermons encore! Oh oui! à côté de M. l'abbé

de la Mennais, *les Cotin étaient des aigles !* et s'il existait un prédicateur qui fut aussi fort au-dessous des Cotin, que les Cotin étaient et sont au-dessous des Fénélon et des Bossuet, il se trouverait encore un aigle à côté de M. l'abbé de la Mennais !

Cependant nous n'aurions pas jugé avec cette sévérité M. l'abbé de la Mennais, s'il s'était borné à remplir son ministère avec la débilité de moyen qu'il a reçu de la nature ; si, au lieu d'imprimer un livre, il s'était renfermé dans sa chaire et qu'il eût prêché ses discours, nous aurions pu l'entendre sans l'examiner et nous endormir comme le reste de son auditoire. Si encore après s'être rendu aux conseils de l'amour-propre ou de la flatterie de la sottise, car,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

il avait fait imprimer des sermons tout aussi dépourvus de talent que son ouvrage, et dans lesquels il ne serait pas sorti des bornes de

son ministère, nous l'aurions laissé tranquille.

Mais, à propos, ou sous le prétexte de la religion, attaquer toutes les institutions humaines! calomnier toutes les nations! insulter tous les gouvernemens! prétendre vouer à l'exécration et au mépris la philosophie, les sciences et ceux qui les cultivent! appeler à grand cri la persécution sur les autres religionnaires! désapprouver les pactes fondamentaux des gouvernemens et des peuples!...: voilà des griefs qui méritaient d'être combattus, et qu'en notre qualité de Français et d'ami des lettres, de la philosophie et des sciences, nous avons cru de notre devoir de redresser.

TABLE.

NOTA.

La rapidité avec laquelle l'impression de cet ouvrage a été exécutée n'a pas permis de s'apercevoir de quelques fautes typographiques qui s'y trouvent. L'intelligence du lecteur y suppléera.

IMPRIMERIE DE Mme JEUNEHOMME-CRÉMIÈRE,
RUE HAUTEFEUILLE, n° 20.

